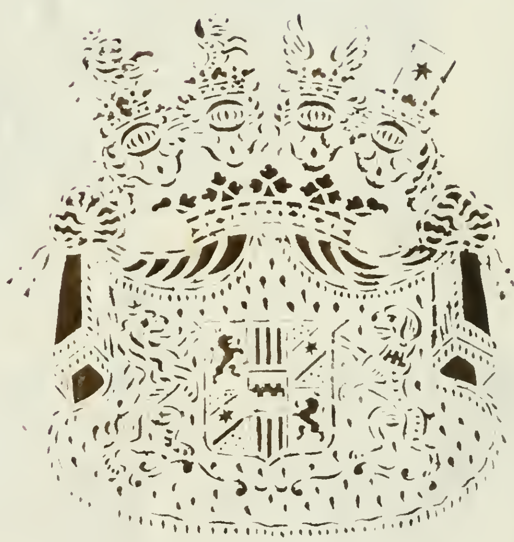




HISTOIRE

DE

LA CAMPAGNE FAITE EN 1799,

EN HOLLANDE.

A BRUXELLES,

Chez LECHARLIER,
DE MAT,
BERTHOT,
GAMBIER,
Libraires.

A ANVERS,

Chez LE POITEVIN-LACROIX, Libraire.

A MONS,

Chez LEROUX,
HOYOIS,
Libraires.

DE L'IMPRIMERIE D'ABEL LANOE.

HISTOIRE

DE

LA CAMPAGNE FAITE EN 1799,

EN HOLLANDE,

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

PAR M. MAC-CARTHY,

CHEF DE BATAILLON D'INFANTERIE, MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR;

AVEC DES NOTES, ET ORNÉE D'UNE CARTE DU THÉATRE DE LA GUERRE.

Cte. de Nesselrode

PARIS,

Chez PLANCHER, LIBRAIRE, ET ÉDITEUR DES ŒUVRES DE VOLTAIRE, DU MANUEL DES BRAVES, rue Poupée, n.º 7.

1818.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

L'expédition que l'Angleterre dirigea, en 1799, contre la Hollande, est sans contredit l'une des entreprises maritimes les plus formidables qui aient eu lieu dans les temps modernes.

La Hollande, par sa position géographique, par son opulence et ses ressources maritimes, était un allié très-utile à la République française : aussi la cour de Londres mit-elle tout en usage pour le lui enlever.

Les projets des ministres anglais, dont les manifestes, depuis vingt-cinq ans, ne roulent que sur *la vive sollicitude de leur gouvernement pour le bonheur de l'Europe*, sur *son désintéressement*, *son peu d'ambition*, etc., avaient pour but ostensible, dans cette circonstance, de rétablir la maison d'Orange; de s'emparer, dans tous les cas, des derniers et précieux débris de la

flotte hollandaise, et d'obliger les Français, par une puissante diversion, soit à employer dans les Provinces-Unies une partie de leurs forces destinées à compléter l'armée du Rhin, soit à évacuer entièrement ces provinces, pour ne s'occuper que de la défense de leurs propres frontières, alors menacées à l'est par une armée autrichienne.

Si le cabinet de Saint-James fondait de grandes espérances sur l'invasion de la Hollande, on doit convenir qu'il n'épargna rien pour sa réussite. On équipa un flotte formidable; des forces nombreuses furent rassemblées sur différens points de l'Angleterre; une armée russe auxiliaire traversa la Baltique pour venir partager les dangers et les succès de l'expédition; et afin de donner à celle-ci le relief convenable, on résolut d'en confier le commandement à un prince de la famille royale. Le duc d'York en fut investi. Il eut sous ses ordres plusieurs généraux dont quelques-uns tenaient un rang distingué dans l'armée anglaise.

Toutefois ces immenses préparatifs furent un moment paralysés par les élémens, et les calculs des ministres

ne se réalisèrent pas. Le peuple hollandais, malgré tous les ressorts que l'on fit jouer pour l'amener à se soulever contre son nouveau gouvernement, resta paisible au milieu de la lutte sanglante dont il était spectateur, sentant bien qu'il valait mieux encore avoir affaire à des protecteurs qu'à des rivaux.

En dernier résultat, l'expédition de Hollande ne fut guère plus avantageuse ni plus honorable pour les armes britanniques que la campagne de Flandre en 1793. La perte des batailles de Bergen et de Castricum, rappela à tous les souvenirs la défaite d'Hondscoote ; des clameurs s'élevèrent de toutes parts en Angleterre ; on accusa les auteurs de l'entreprise ; on agita même dans les deux chambres du parlement la question d'une enquête à ce sujet. Mais toutes ces discussions ne servirent qu'à dévoiler en partie la politique des ministres anglais.

La relation de cette campagne, à-la-fois si courte et si glorieuse pour les armées française et batave, a trouvé un historien dans l'auteur de celles de 1796 à 1799, en Italie et en

Allemagne, dont elle forme l'un des plus brilians épisodes. Il l'a donnée d'une manière fort détaillée, et on peut dire avec vérité qu'elle offre de l'intérêt, et surtout d'utiles matériaux sur une expédition qui n'a été traitée jusqu'ici que d'une manière très-succincte. L'auteur toujours partiel pour sa nation, y fait preuve cependant de plus de modération que dans ses autres ouvrages. Il paraît s'être convaincu jusqu'à un certain point « que si l'amour de la patrie est une « des premières vertus de l'homme, « l'amour de la vérité est le premier « devoir d'un écrivain. »

Assez d'ouvrages étrangers et même nationaux, nous retracent nos désastres. Multiplions donc ceux qui nous rappelent d'illustres souvenirs, c'est le meilleur moyen de nous consoler de nos revers; ce sont autant de monumens élevés à la gloire nationale!

HISTOIRE

DE

LA CAMPAGNE

FAITE EN 1799,

EN HOLLANDE.

CHAPITRE PREMIER.

(Aperçu de la situation de l'Europe depuis le traité de Campo-Formio jusqu'à la reprise des hostilités en 1799. — Conduite de l'Angleterre pendant cet intervalle. — Traités qu'elle conclut avec la Russie. — Ouverture favorable de la campagne de 1799, par les Alliés. — Projet de l'Angleterre de les seconder par une entreprise contre la Hollande. — Forces destinées à cette expédition.)

La Grande-Bretagne ayant, depuis l'année 1793, soutenu avec autant de fermeté que de vigueur le double poids d'une guerre maritime et continentale; ayant concouru à la fois par ses conseils, ses richesses, ses soldats et ses flottes aux succès obtenus, ou remédié aux revers éprou-

vés par les puissances qui s'étaient vues dans la nécessité de sé coaliser contre la France. L'Angleterre, ayant au milieu des étonnantes vicissitudes qui ont accompagné la lutte entre la révolution française et l'ancien ordre social, suivi constamment une politique *honorable et éclairée*, se vit, en 1797, abandonnée par la seule puissance qui fît encore cause commune avec elle dans cette guerre mémorable, et se trouva, par le traité de *Campo-Formio*, basé sur celui de *Leoben*, l'unique ennemi que la république française eût à cette époque.

Si les chefs de cette république eussent eu autant de sagesse qu'ils avoient eu de bonheur; si satisfaits d'avoir atteint les deux buts que leurs prédécesseurs désignaient comme les motifs de la guerre commencée en 1792 (l'indépendance du peuple français, et l'intégrité de son territoire), ils eussent joui avec modération de leurs succès, l'Europe eût vu, dans leur conduite, le désir de lui faire oublier le passé et un gage de sécurité pour l'avenir. Si ces hommes, après avoir désarmé le continent par la force, eussent cherché à désarmer la Grande-Bretagne par la justice, alors sans doute, cette puissance cédant moins à des motifs de crainte qu'elle était plus en état d'inspirer que d'éprouver elle-même, qu'à des sentimens d'humanité auxquels elle se serait

montrée accessible, se fût également empressée de déposer les armes, et le monde aurait enfin goûté les bienfaits de la paix.

Mais, indignes de leur bonheur, ceux que la tourmente révolutionnaire avait élevés à la suprême puissance, jouirent de leur pouvoir aussi criminellement qu'ils l'avaient acquis. Tyrans de la France, ils aspiraient à devenir ceux du monde entier, et à dépouiller les autres états de ce que le dénuement de leur propre patrie refusait à leur insatiable avarice. Quoique élevés dans la religion catholique, et gouvernant un peuple qui la professait, ils renversèrent le trône pontifical, abreuvèrent d'insultes et transférèrent d'une prison à l'autre, le vieillard vénérable qu'ils en avaient fait descendre. Ils se qualifiaient de républicains, et cependant ils envoyaient leurs soldats pour vaincre ou mettre sous le joug, au milieu des Alpes, les républicains les plus vrais qui eussent existé; récompensant ainsi la Suisse comme ils avaient précédemment récompensé *Venise* et *Gênes*, de la neutralité que ces républiques avaient observée à leur égard. Ils avaient constamment le mot de paix à la bouche; ils accusaient sans cesse l'Angleterre de mettre des obstacles à sa conclusion, après avoir deux fois refusé l'olivier de la paix qu'elle leur avait offert et avoir rompu avec le Portugal son allié, un

traité de paix qui venait à peine d'être conclu, et dont ils avaient reçu le prix. Comme s'ils eussent juré qu'aucun gouvernement, qu'aucun peuple ne serait à l'abri de leurs attaques, ils dirigèrent une de leurs armées au-delà des mers pour envahir les états du plus ancien et du plus fidèle allié de la France; et, joignant toujours la ruse à la violence, ils assuraient le Grand-Seigneur qu'ils n'avaient d'autres vues, en faisant la conquête de l'Egypte, que d'affermir son pouvoir, en même temps qu'ils déclaraient aux Beys que leur but était de les rendre indépendans des Turcs, et qu'ils faisaient entendre aux peuples qu'ils n'avaient d'autre dessein que de les délivrer de tous les deux. Impatiens aussi de détruire tout ce qu'avait fait la France monarchique, ils tentèrent de bouleverser le gouvernement américain, et cherchèrent également, quoique en vain, à obtenir de lui le prix d'un honteux traité. Tandis qu'ils perdaient ainsi leurs deux plus anciens alliés, en attaquant au fond de la Méditerranée l'antique despotisme Ottoman, et au delà de l'atlantique la liberté américaine récemment conquise, ils prodiguaient l'insulte et le mépris aux différentes cours et nations de l'Europe, et faisaient gémir, sous le poids de leur absurde et barbare tyrannie, le peuple malheureux qu'ils gouvernaient.

De tels crimes politiques donnaient à l'Europe de si justes motifs d'alarme et de vengeance ; et, d'un autre côté, tant de présomption faisait espérer que ce monstre, aux bras de fer et aux pieds d'argile, s'écroulerait de lui-même, qu'il était naturel que toutes les puissances sentissent la nécessité de précipiter sa chute en même temps qu'elles en formaient le projet.

Pendant que, sur le continent, la Prusse hésitait entre ce que lui conseillait son ancienne politique et ce qu'exigeaient les circonstances présentes, et qu'elle cherchait à concilier ces intérêts opposés ; que l'Autriche incertaine de savoir si la guerre lui serait plus avantageuse que les négociations, se préparait en secret à la première, et continuait ostensiblement celles-ci ; que l'Espagne persistait à se mouvoir ignominieusement dans l'orbite de la France ; que le roi de Sardaigne n'osait pas en sortir ; que celui de Naples soupirait après le moment de pouvoir le faire, et que les cabinets de Stockholm et de Copenhague étaient influencés dans leur conduite par leur éloignement de la république française d'un côté, et par le voisinage de la Russie de l'autre ; l'Angleterre, plus éclairée que quelques-unes de ces puissances, plus entreprenante que d'autres, et moins embarrassée aussi dans sa conduite, travaillait sincèrement à *délivrer l'Europe*. Tran-

quille sous la protection de son formidable pavillon, et tout à fait hors d'insulte, elle aurait pu croire qu'elle en avait assez fait, en étendant son empire sur mer plus loin que les Français n'avaient étendu le leur sur terre, et en acquérant davantage par son commerce et son industrie que ceux-ci par des conquêtes. Mais nous pouvons le dire à leur gloire, ce calcul d'intérêt personnel était au-dessous de ceux qui gouvernaient alors la Grande-Bretagne. Leurs vues étaient *plus étendues et plus généreuses*, et ils conçurent le *noble projet* de ramener le continent au chemin de l'honneur et à la tranquillité. Ils réalisèrent le grand projet qu'ils avaient conçu long-temps auparavant, d'opposer le puissant empire qui borne l'Europe au Nord, à celui qui s'accroissait d'une manière si formidable à l'ouest, et à compenser d'une manière avantageuse, par l'intervention armée de la Russie, le vide que la défection de la Prusse avait produit dans la première coalition formée contre la république française. Dans cette intention, ils conclurent, avec l'empereur de Russie, différens traités par lesquels il s'engageait à fournir 62,000 hommes qui seraient soldés par l'Angleterre, et prirent part aux conventions par lesquelles ce monarque promettait à l'empereur d'Allemagne un secours immédiat de 23,000 hommes.

Tandis que l'orage se formait ainsi dans le nord de l'Europe, il éclata tout à coup sur les rivages de l'Afrique. L'amiral Nelson prit ou détruisit, le 1.er août 1791, la flotte républicaine qui avait débarqué en Egypte Bonaparte et ses légions. Cette mémorable victoire borna à la conquête chèrement achetée de cette contrée, les vastes projets fondés sur cette expédition. L'écho répéta, à l'autre extrémité de l'Europe, le bruit du canon victorieux d'*Aboukir*, qui, comme une commotion électrique, rendit les puissances dont la politique était contraire à celle de la France, au véritable sentiment de leur force, et leur inspira la confiance d'en faire usage. Ce fut naturellement près du lieu où cette impulsion régénératrice avait été donnée, qu'on en ressentit plus vivement l'effet, et le roi de Naples, soulagé des craintes que la flotte française avait momentanément fait naître, prit la noble résolution de se débarrasser aussi de celles que la création de la république romaine et la présence des troupes françaises lui avait fait éprouver. Consultant plutôt son propre courage que les dispositions et la bonté de ses troupes, il entra sur le territoire romain, et marcha audacieusement à l'ennemi au lieu de l'attendre. L'événement trompa son attente; mais s'il perdit pour un court espace de temps, une partie de ses états, ce malheur indi-

viduel tourna à l'avantage général de l'Europe. L'Angleterre, qui avait applaudi à ses efforts, le soutint dans ses revers, et avisa au moyen d'y remédier. Les liens du sang et la conformité des intérêts politiques, inspirèrent à l'empereur d'Autriche le désir de concourir puissamment au même but, en même temps qu'ils lui en faisaient une obligation. Le détrônement des rois de Naples et de Sardaigne, qui eut lieu à cette époque, et qui les força l'un et l'autre à chercher un asile au-delà des mers, dessilla les yeux au monde entier, et excita l'indignation dans tous les cœurs. Dès ce moment, il parut évident à tous ceux qui en avaient douté jusqu'alors, que les Français aspiraient à l'empire universel. Presque toutes les régions de l'ouest et du sud de l'Europe civilisée, se trouvaient déjà entre leurs mains ou sous leur influence. L'Allemagne, menacée également du côté de la Suisse ainsi que du côté de l'Italie, qui avait été conquise et révolutionnée, devait tôt ou tard éprouver le même sort. Il paraissait donc indubitable que le reste du continent serait bientôt forcé de se soumettre au joug de la France, à moins qu'on ne parvînt à lui enlever une partie de la puissance qu'elle avait acquise. La conduite du Directoire n'était pas de nature à affaiblir l'impression de ces sentimens, et son orgueil accéléra la crise que son ambition

avait préparée. Ayant vu, pendant deux ans, tout ployer devant son autorité, ou devant ses armées, il leva le masque, et espérant intimider par des menaces ceux qu'il s'était jusqu'alors étudié à tromper par ses artifices, il se flattait de parvenir à faire renvoyer, par l'empereur d'Allemagne, l'armée auxiliaire qui, du cœur de la Russie, venait d'arriver dans ses états. Ce prince prit conseil de son honneur, de sa force et de ses engagemens, et répondit à cette insolente demande en se préparant à la guerre. Trop fier pour reculer, mais en même temps trop accoutumé à la perfidie pour ne pas y avoir encore recours dans cette circonstance, le gouvernement français ordonna, au mois de mars 1799, à ses troupes, d'envahir, sans déclaration de guerre préalable, la Souabe et le pays des Grisons. — On sait que cette présomption fut bientôt punie; que presque au même instant les armées françaises furent défaites sur les bords de l'Adige et du Danube; et, que le mois d'avril était à peine écoulé, que déjà le sud de l'Allemagne et toute la Lombardie se trouvaient délivrés du joug des républicains.

L'Angleterre reçut la nouvelle de ces succès avec tant de satisfaction, elle avait si essentiellement contribué à les faire obtenir, et elle souhaitait si ardemment qu'ils fussent suivis par des avantages encore plus majeurs, qu'elle ne pou-

vait que désirer de seconder de tous ses efforts les alliés sur le continent. Quoiqu'elle eût pu croire qu'elle avait assez fait pour leurs intérêts communs, et pour sa propre gloire, en *salariant une partie de leurs troupes*, en obligeant les vaisseaux républicains à ne plus se montrer en mer, en arrêtant, sur les rivages de la Syrie, les succès non encore interrompus du conquérant de l'Egypte ; et enfin en prêtant son appui au roi de Naples, dont elle préparait le rétablissement; ses vues ne se bornaient cependant pas à ces services importans. Elle résolut de les couronner par une entreprise que lui suggéra le souvenir du passé, le sentiment du présent et la prévoyance de l'avenir.

De tous les pays que le sort de la guerre avait fait tomber sous la domination de la France, celui que l'Angleterre devait naturellement le plus regretter de voir entre ses mains, et qu'elle regrettait en effet davantage, étaient les Provinces-Unies. Elle avait contribué, en 1793, à les sauver d'une invasion projetée. Un hiver extraordinaire et les revers éprouvés par les alliés, la mirent hors d'état d'empêcher celle qui eut lieu en 1795. Elle voulait, en 1799, faire en sorte de compenser ces mauvais succès, et elle y était portée par divers motifs très-puissans. Il allait de son honneur de délivrer un ancien et fidèle allié. Ses

intérêts politiques exigeaient le rétablissement d'une puissance qui, depuis la guerre d'Amérique, était constamment entrée dans ses vues, et avait toujours fait cause commune avec elle sur le continent. Ses intérêts commerciaux lui prescrivaient de rentrer en possession du débouché le plus certain des produits de ses manufactures et de ses colonies, en même temps qu'il était de l'intérêt de sa marine navale, de celui de son armée et de ses finances, de mettre la France hors d'état de disposer des forces de terre et de mer que leur procuraient la possession d'un pays situé, quant à la Grande-Bretagne, de manière à pouvoir toujours inquiéter sa navigation ou ses côtes, et à l'obliger d'entretenir à grands frais, pour leur sûreté commune, une nombreuse escadre dans la mer du Nord. L'état embarrassé des finances de la république française, indiquait combien il importait de ne pas laisser dans les mains de cette puissance, un pays d'où elle avait tiré annuellement, depuis l'époque où il avait été subjugué, plus de trois millions sterlings, soit en argent, soit en approvisionnemens militaires. En un mot, le vif intérêt que la Grande-Bretagne prenait aux opérations des armées impériales, la porta à en faciliter le succès par une puissante diversion.

Si les motifs qui déterminèrent à entreprendre la délivrance de la Hollande étaient majeurs, les

raisons qu'on avait d'en espérer le succès ne l'étaient pas moins. La campagne s'était ouverte sous les plus heureux auspices du côté des alliés. Les mois de mars et d'avril avaient été remplis par une suite de victoires. La bonté de leurs troupes; leur supériorité numérique, la haute et juste réputation de leurs généraux; les vigoureux efforts opérés par les habitans de l'Italie qui s'étaient armés pour les seconder; le découragement visible des armées françaises; les pertes énormes qu'elles avaient éprouvées dans un si court espace de temps; l'excessive répugnance que témoignaient les conscrits pour marcher; le manque presque total d'argent, et les embarras en tous genres où se trouvait le Directoire; les dispositions énergiques que montraient les deux empereurs pour la continuation de la guerre; les troubles qui étaient de nouveau sur le point d'éclater dans l'ouest de la France, et dans le Pays-Bas; tout enfin portait à croire que les succès des alliés seraient rapides; que vers les mois de juillet et d'août, toutes les ressources militaires que la France pouvait encore avoir, se trouveraient épuisées par les pertes qu'elle aurait été obligée de réparer; qu'à cette époque elle se verrait même réduite à la nécessité de défendre ses propres frontières; et que par conséquent elle serait hors d'état de s'opposer, en Hollande, à une at-

taque vigoureuse et imprévue. Les liaisons politiques et commerciales qui avaient long-temps uni les deux pays; le grand nombre de partisans que conservait la maison d'Orange et le gouvernement Statoudhérien; le peu d'empressement avec lequel le peuple s'était prêté à une révolution dont les suites avaient été de détourner des sommes immenses d'un pays où l'argent est tout; l'impulsion morale que les brillans avantages remportés par les alliés à l'ouverture de la campagne, avait donnée aux esprits aussi bien là qu'ailleurs; toutes ces considérations, appuyées par les informations authentiques reçues de la Hollande, faisaient présumer que les habitans ne seconderaient pas les efforts des Français, et qu'au lieu de cimenter de leur sang l'état de sujétion où ils se trouvaient, ils le répandraient plutôt pour la cause de leurs libérateurs.

Telles étaient les circonstances qui portèrent le gouvernement Anglais à songer à une entreprise contre la Hollande; tels étaient les motifs qui le déterminèrent à en faire la tentative, et telles furent enfin les raisons qui pouvaient en faire espérer un résultat favorable.

On fit, vers la fin du printemps, les préparatifs de cette expédition, à laquelle devaient être employés 30,000 hommes de troupes anglaises, et 17,000 Russes, à la solde de la Grande-Bre-

tagne. L'intervalle qui devait nécessairement s'écouler avant qu'un corps de troupes aussi nombreux pût être rassemblé; les difficultés extraordinaires, inséparables de toute opération navale de quelque importance, et la multiplicité des dispositions préparatoires à celle-ci, provenant de la distance et de la direction opposée des points d'où les troupes des deux nations devaient être dirigées, ne pouvaient pas faire espérer que cette expédition pût avoir lieu avant le mois d'août. Cette époque parut aussi devoir être la plus favorable, parce que, comme on l'a déjà dit, on supposait que ce serait alors qu'auraient lieu les plus grands efforts des alliés en Suisse et en Italie, et que la France, pour y faire face, se verrait obligée d'y employer toutes ses ressources militaires.

CHAPITRE II.

(Motifs qui déterminèrent le cabinet britannique à diriger l'entreprise contre la Hollande. — Aperçu de la topographie et du système défensif des Provinces-Unies. — Double but de l'expédition. — Répartition des forces qui y étaient destinées.)

LA province de Hollande qui comprend presque un quart du territoire de la République, qui renferme la moitié de sa population, et qui est imposée à plus des deux cinquièmes de toutes les contributions levées dans les sept Provinces-Unies, avait une prépondérance si grande et si évidente, tant dans l'administration intérieure que dans les affaires extérieures, qu'on avait pris l'habitude en Europe de voir en elle seule, et de désigner par son seul nom, les Provinces-Unies. Ce que la Hollande était à celles-ci, la ville d'Amsterdam l'était à cette province. Amsterdam était devenue, par des circonstances locales, la ville la plus considérable et la plus riche de l'Etat; elle etait le dépôt des richesses, le centre des affaires publiques et privées, l'entrepôt du commerce de la République et de presque tout le nord de l'Europe. C'est dans Amsterdam,

capitale d'un pays créé et soutenu par le commerce, que naissaient toutes les branches d'industrie, et c'est à elle qu'en revenaient tous les avantages. Elle contenait environ la sixième partie de la population des Provinces-Unies; elle payait un tiers des contributions; elle était, sous tous les rapports, d'une bien plus grande importance à la Hollande entière que ne l'était, relativement parlant, la capitale de tout autre Etat de l'Europe à ce même Etat; elle était pour ainsi dire à la fois l'âme et la tête du système politique.

Il s'ensuivait donc que de l'existence de la province de Hollande et d'Amsterdam, dépendait en quelque sorte celle des Provinces-Unies. On en avait eu la preuve dans presque toutes les crises où la République s'était trouvée, et particulièrement dans celles de 1672 et de 1787. Dans la première, l'impossibilité où se vit Louis XIV de conquérir la province de Hollande et de pénétrer jusqu'à Amsterdam, rendit inutiles les progrès aussi rapides que difficiles qu'il avait faits sur le territoire de la République. Tout était perdu s'il avait pu s'emparer de la capitale : elle fut sauvée et tout le fut avec elle. (1) Un résultat entière-

(1) On sait qu'après s'être emparé des places fortes sur la Meuse et sur le Rhin, ainsi que des provinces de Gueldre et d'Utrecht, et d'une partie de celles de

ment différent confirma le même principe en 1787. Dès que l'ignorance militaire des patriotes eut rendu les Prussiens maîtres des villages d'*Amstelveen* et de la grande digue qui conduit d'*Haarlem* à *Amsterdam*, la reddition de cette dernière ville eut aussitôt lieu, et la résistance cessa sur tous les points. Les provinces les plus éloignées se soumirent. La République entière tomba au pouvoir du Duc de Brunswich et du Stathouder. La même chose arriva en 1795. Les Français, maîtres de la province de Hollande et de la capitale, le furent bientôt de tout le reste du pays, ainsi que d'une partie des places

---

Hollande, Louis XIV, parvenu à quelques lieues de la capitale, fut à la fin contraint de renoncer à son entreprise. Elle manqua par plusieurs causes; mais principalement parce qu'après la prise d'Utrecht, les Français ne s'avancèrent pas assez rapidement sur Amsterdam, et parce qu'ils ne prirent pas assez promptement possession de Muyden. Le manque de renseignemens sur le niveau des eaux, donna lieu à ces retards, et on fit, par la même raison des coupures aux digues, qui produisirent un effet tout contraire à celui auquel on s'attendait. Si cependant une gelée qui arriva à la fin de la campagne, et dont le maréchal de Luxembourg profita avec habileté, eût continué, il est vraisemblable qu'il se serait rendu maître de presque toutes les places fortes de la province de Hollande. (*Note de l'auteur.*)

fortes, sans avoir éprouvé la moindre résistance. Telle était la puissance de l'exemple d'*Amsterdam*, et (quoiqu'en révolution) son influence sur l'esprit même des militaires, qui par leur position y étaient moins soumis que les autres classes de citoyens.

Ces considérations furent attentivement pesées lorsque l'Angleterre conçut le projet d'une entreprise contre les Provinces-Unies. L'affranchissement de la Hollande et de sa capitale, fut dès lors le premier objet de l'expédition. Différens moyens de l'opérer se présentaient. Mais pour être tout à fait à même d'apprécier ceux que l'on rejeta, comme ceux que l'on adopta, il est essentiel d'avoir une connaissance parfaite de la situation locale du pays, et d'avoir sous les yeux un aperçu militaire de sa topographie.

Les Provinces-Unies, et celles de la généralité, (c'est-à-dire, les pays conquis ou acquis depuis l'union,) sont bornées au nord et à l'ouest par la mer d'Allemagne, au sud par la Flandre, le Brabant, l'évêché de Liége et la Gueldre, et à l'est par les duchés de Clèves et de Juliers; l'évêché de Munster, le comté de Bentheim et la Frise orientale.

Les défenses naturelles de la République de Hollande sont par conséquent, au nord et à l'ouest, la mer qui baigne des côtes basess et

entrecoupées de bancs de sable qui rendent l'attérage difficile et dangereux ; et au sud-ouest, les îles des Provinces de Hollande et de Zéeland, l'Escaut et la Meuse. Cette dernière rivière, et derrière elle le Rhin, divisé en deux branches principales, forment une limite aux Provinces de l'union, et leur fournissent une triple barrière au sud et au sud-est. L'est est couvert par le vieux et le nouvel *Yssel* (1), et par un marais d'une grande étendue qui s'étend jusqu'au golfe de *Dollert* et à l'embouchure de l'Ems qui couvre la frontière nord-est.

Entourés par la mer, ou par de grandes rivières ; vivant pour ainsi dire au milieu des eaux auxquelles ils ont dérobé une partie du sol sur lequel ils existaient, et qu'ils pouvaient facilement leur restituer, les successeurs des anciens Bataves et des Frisons ne crurent pas comme eux leur pays suffisamment défendu par sa position, et par le peu d'appât qu'il pouvait offrir aux peuples voisins. Là, comme dans presque toutes les autres parties de l'Europe, il s'était formé différentes petites principautés des débris

---

(1) Le nouvel Yssel n'est autre chose que le canal construit par ordre de Drusus pour faire communiquer les eaux du Rhin à celles de l'Yssel et du Zuyder-Zée. (*Note de l'auteur.*)

du vaste empire de Charlemagne. Chaque prince, soit pour défendre ses propres droits, soit pour empiéter sur ceux de ses rivaux, bâtit des forteresses, et dès lors la valeur relative des places fut étudiée militairement. Mais cette étude fut assez mal entendue jusqu'au seizième siècle. Les Bataves, après avoir pendant long-tems vécu heureux sous les lois paternelles de la maison de Bourgogne, tombèrent sous le joug pesant de la maison d'Autriche, ne purent le supporter, et le secouèrent. Les Nassau, cette race de héros, parurent, et la liberté renaquit avec eux. Mais quoiqu'il ne fallût que du courage pour la défendre contre les bûchers de l'inquisition et les fureurs du duc d'Albe, quelque chose de plus était nécessaire pour s'opposer à l'habileté du duc de Parme et de Spinola. Il devint nécessaire de multiplier les obstacles sur leur route, et de les retenir sur les rives opposées des rivières qui couvrent les provinces de *Gueldre*, d'*Utrecht* et de *Hollande*, le centre de l'union, et sa principale force. Les forteresses déjà existantes furent donc réparées et agrandies ; de nouvelles furent élevées, et tous les postes avantageux qu'offraient les frontières de l'est et du sud, furent mis en état de défense. Il n'y avait que cette ligne qui était ou qui pouvait être attaquée par les Espagnols, les seuls ennemis qu'eût à cette époque

la République naissante. C'est aussi vers elle qu'ils tournèrent toute leur attention ; les autres parties furent négligées. Les principaux ports des îles de l'ouest avaient été, par convention, remis entre les mains de l'Angleterre, qui cependant ne les garda que peu d'années. — Ils confièrent entièrement à leur marine le soin de défendre les provinces septentrionales.

Enfin, après une lutte de quatre-vingts ans, interrompue seulement par quelques années de trève, l'Espagne renonça au projet de réduire les Provinces-Unies sous son obéissance, et en 1648, leur indépendance fut reconnue, leur liberté assurée, et leurs frontières fixées par le traité de Munster. Mais peu après, enivrés du succès de leurs armes, et des progrès rapides de leur marine et de leur commerce, les chefs de cette République voulurent être comptés au nombre des puissances prépondérantes de l'Europe. Cette ambition leur suscita deux guerres successives (en 1652 et en 1665) avec l'Angleterre, à laquelle ils étaient en partie redevables de leur affranchissement. Ces deux guerres et une autre qu'ils firent à la Suède, qui était parvenue à conquérir une partie de la Zéelande, fixèrent naturellement leur attention sur les îles qui bornaient la République au sud-ouest. Leurs

ports furent tous fortifiés, leurs côtes et leurs passes mises en état de défense.

Toutefois la *Nord-Hollande* et la *Frise* restèrent sous la seule protection du Texel, le principal arsenal de la république. Elle eut aussi en 1665 une autre petite guerre à soutenir contre le belliqueux et turbulent évêque de Munster, qui fit connaître aux habitans des frontières de l'est la nécessité d'ajouter encore à leurs moyens de défense.

La République était à peine sortie de ces embarras, qu'elle se trouva engagée dans des difficultés encore plus grandes. Louis XIV s'étant aperçu qu'elle n'était pas très-reconnaissante des secours qu'Henri IV et Louis XIII lui avaient accordés à son origine, résolut de lui enlever la puissance que ses prédécesseurs avaient contribué à lui faire obtenir. Il envahit en conséquence en 1672, les provinces de l'est et du sud, à la tête d'une formidable armée. La République touchait à sa ruine. Les inondations, et quelques fautes commises par les conquérans la sauvèrent. Les secours de l'électeur de Brandebourg, et ceux de l'Espagne qui, par une étrange bizarrerie, était devenue l'auxiliaire des Provinces-Unies contre la France, contribuèrent ensuite à lui faire obtenir à Nimègue, une paix que les dangers auxquels elle s'était exposée, lui firent

regarder comme avantageuse. Mais ces dangers avaient fait une impression sur l'esprit public, qui fut long-temps à s'effacer, et on résolut sérieusement de ne rien négliger pour mettre le territoire de la République à l'abri de semblables invasions. Cohorn se fit connaître, et fut le bouclier de sa patrie. Ce digne rival de Vauban, jugea qu'un pays dont la population, et plus encore le territoire, étaient dans une si grande disproportion avec l'immense étendue de son commerce, de sa marine, et de ses relations politiques, ne pouvait pas compter pour sa sûreté sur les dispositions belliqueuses de ses habitans; qu'un pays qui renfermait, dans un aussi petit espace, une si grande quantité de richesses, ne pouvait manquer de faire naître chez ses voisins la tentation de s'en emparer; et que par conséquent il était nécessaire qu'il possédât des moyens artificiels de défense, en proportion inverse de ses moyens naturels; en un mot, qu'il fallait que l'art suppléât au manque de population. Il pensa en même temps que si les habitans des Provinces-Unies, avaient par-dessus toutes les autres nations de l'Europe l'avantage d'inonder leur pays, cette ressource désespérée pouvait devenir aussi nuisible que le mal qu'elle était destinée à prévenir, et peut-être même infructueuse par al rigueur de l'hiver.

Ces considérations le conduisirent à former et à déterminer le système de défense de l'état, système qui, comme celui du maréchal de Vauban pour la France, a déterminé tous les changemens ou améliorations qui ont eu lieu depuis. En conséquence, le territoire de la république fut environné par Cohorn lui-même, ou d'après ses plans, d'une chaîne de fortifications, qui s'étend depuis l'embouchure de l'Ems jusqu'à celui de l'Escaut. A l'extrémité de ce premier point, la province de *Groningue* et le pays de Drenthe sont couverts par une ligne de positions fortifiées, commençant au *Dollert*, et joignant le marais de *Bourtanges* dont tous les passages sont retranchés. Le plus important de ces passages, et on peut même dire le seul praticable pour une armée nombreuse, est couvert par les admirables ouvrages de *Cœverden*, qui défendent l'entrée de l'*Overyssel*, et que l'on compte au nombre des chefs-d'œuvres de Cohorn, De là, un autre marais s'étend fort loin au sud, et est lié avec les places fortes du vieux et du nouvel *Yssel*, du *Rhin* et de la *Meuse* supérieure, qui défendent les provinces de *Zutphen* et de *Gueldre*. Ici se terminent les frontières orientales des Provinces-Unies, et la ligne de défense vers la basse Allemagne comprenant environ 33 lieues. A la *Meuse* commence la frontière méridionale et

la double et triple ligne de défense contre la France et les Pays-Bas. On a particulièrement prodigué toutes les ressources de l'art sur cette étendue d'à-peu-près 27 lieues. Maëstricht détachée de toutes les autres places, et qui peut être appelée la vedette de la Hollande, comme Philippeville était celle de la France, devait arrêter les progrès de toute armée qui aurait voulu pénétrer dans cette direction; et si, après s'être borné à masquer seulement cette place, l'ennemi persévérait dans son entreprise, *Stephens-Waert*, *Venloo* et surtout *Grave*, lui offraient de nouveaux obstacles à surmonter. A cette dernière place s'élève la double et formidable ligne des places fortes de la *Meuse* et du Waal, laquelle s'étend de l'est à l'ouest, ayant sur son front celles de *Bois-le-Duc*, *Bréda*, et *Berg-op-zoom* le chef-d'œuvre de Cohorn; ayant derrière elle les forteresses du *Leck*, et plus en arrière encore, celles des provinces d'*Utrecht* et de *Hollande*, qui ont aussi les lignes du *Grebb* et les ressources qu'offrent les inondations du Vecht (1). Il faut surmonter tous ces obstacles avant de pouvoir parvenir à Amsterdam du côté de l'est et du sud.

(1) Le Vecht est formé par la branche la plus septentrionale du Rhin, d'où il se détache à Utrecht; et après avoir arrosé Wesep et Muyden, il se jette dans le Zuyder-Zée. (*Note de l'auteur.*)

Si les Provinces-Unies présentent un front aussi formidable au sud, elles ne sont pas moins bien gardées au sud-ouest. Les différentes embouchures de l'Escaut et de la Meuse, sont défendues par de nombreuses forteresses, et leurs entrées sont couvertes par les îles fortifiées de la *Zeeland* et de la *Hollande*, outre qu'elles sont encore protégées par une partie des forces maritimes de la République. L'inquiétude que lui donnait l'Autriche et plus encore la France, était si grande que, ne se croyant pas suffisamment en sûreté avec quarante-deux forteresses, elle stipula par le traité de 1715, qu'on lui céderait des places de sûreté dans les Pays-Bas (1).

Tel était le système définitif conçu par Cohorn, et qu'il exécuta en majeure partie lui-même sur la frontière du nord-ouest au sud-ouest. Cet habile ingénieur et ceux qui, après lui, marchèrent sur ses traces, frappés des malheurs que la République avait déjà éprouvés et qu'elle pouvait éprouver encore de la part des maisons d'Autriche et de Bourbon, n'eurent en vue que de la

---

(1) Ces places appelées *places de barrières*, étaient Namur, Tournay, Ypres, le fort de la Conoque, Furnes, Verneton et Dandermonde. Les Hollandais les occupèrent jusqu'en 1781, que l'empereur Joseph II renvoya les garnisons hollandaises. (*Note de l'aut.*)

mettre à l'abri de toute attaque sur le Continent, sans songer à la garantir également du côté de la mer; soit qu'ils ne prévissent pas la possibilité qu'elle pût être un jour menacée de ce côté, soit qu'ils comptassent pour sa défense sur la marine hollandaise, supposant que celle-ci serait toujours ce qu'elle était à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Ainsi, tandis que la frontière méridionale était si bien garnie de forteresses, le pays jusqu'au nord *d'Amsterdam*, on peut même dire jusqu'au nord de l'embouchure du *Rhin*, avait été entièrement négligé. Deux places fortes à peine passables, furent bâties dans la Frise (1). Il n'y en avait pas une seule dans toute là péninsule de la *Nord-Hollande*; car on ne peut pas qualifier de ce nom le fort ou plutôt les batteries du *Helder*. On a d'autant plus lieu d'être surpris de cet oubli, que cette dernière province ne possède pas au même degré que les autres, leur principale ressource défensive, la chaîne des dunes qui la coupe du nord au sud, n'offrant que la faculté de faire une inondation partielle. On pourra, en un mot, se faire une idée de la sécurité héréditaire où vivaient les chefs du gouvernement hollandais,

---

(1) Leewardin et Harlingin.

quant à cette portion de leur territoire, lorsqu'on saura que quatre-vingts places fortes où, avant l'invasion des Français, ils avaient des états-majors de garnison, il ne s'en trouvait pas une seule dans la Nord-Hollande.

De cette digression sur la situation militaire des Provinces-Unies, il s'ensuit que lorsque le gouvernement anglais projeta une entreprise contre elles, ou pour mieux dire en leur faveur, parmi les différens plans d'exécution qu'appuyaient un grand nombre de considérations locales et politiques, il dût fixer ses regards sur le point qui présentait le moins de défenses naturelles, et qui en outre se trouvait être le seul où l'on n'en eut point ajouté d'artificielles.

Cette dernière circonstance devait être naturellement d'un grand poids dans une expédition dont le succès dépendait, en majeure partie, de la célérité de son exécution, dans laquelle il était de la plus haute importance de s'approcher de la capitale aussi rapidement que possible, et de parcourir une grande étendue de pays, afin de fournir aux habitans l'occasion de manifester leurs dispositions favorables; en un mot, dans une expédition qui devait être à la fois un coup de main militaire et politique. L'attaque de la Nord-Hollande entra donc dans les principaux plans qu'on arrêta. Il est évident qu'une entre-

prise de ce genre devait être modifiée d'après les informations reçues du continent, tant pour ce qui avait rapport aux dispositions du peuple, qu'aux mesures défensives adoptées par l'ennemi, et que son mode d'exécution devait rester comme indécis jusqu'au dernier moment.

Si les raisons ci-dessus, démontraient l'avantage d'une attaque contre la Nord-Hollande, un autre motif non moins important, contribua à la faire adopter, et indiquait en même temps le point positif où le débarquement devait avoir lieu.

Quelque favorables que fussent en général les circonstances, et quelque fondé que fût l'espoir qu'elles faisaient naître, l'incertitude inséparable de toute expédition militaire, et surtout d'une entreprise basée sur un débarquement, ne permettaient pas d'y avoir une confiance absolue. En conséquence, l'*honneur* des armes de la Grande-Bretagne aussi bien que ses intérêts, voulaient que quel que fût d'ailleurs le résultat de cette expédition relativement à la *Hollande*, elle devait, relativement à l'Angleterre, être justifiée, et les dépenses qu'elle occasionerait, compensées par l'obtention d'un grand avantage national. Ce but ne pouvait être mieux atteint qu'en privant le gouvernement français de la disposition des débris de la marine hollandaise, au mo-

ment où le directoire avait l'intention de la forcer à agir conjointement avec la sienne et celle de l'Espagne. L'Angleterre augmentait ainsi ses forces navales, dans la même proportion qu'elle diminuait celles de l'ennemi, et se débarrassait de la nécessité d'entretenir une flotte dans les mers du nord. Un coup aussi décisif ne pouvait manquer de faire une forte impression sur l'esprit des Hollandais, et d'être suivi des conséquences les plus avantageuses. Si, comme on était porté à le croire, la flotte arborait le pavillon d'Orange, et reconnaissait l'autorité du Stathouder, il était présumable que cet exemple serait suivi par plusieurs des villes maritimes. En cas que cette flotte restât fidèle au nouveau gouvernement, ce qui était moins probable, et qu'elle hasardât de combattre en sa faveur, sa prise ou sa destruction qu'on pouvait regarder comme inévitable, livrerait aux Anglais toute la côte du *Zuyder-Zée*; et il était vraisemblable qu'un peuple dont toute l'existence dépendait du commerce et par conséquent de sa marine, un peuple porté plus que tout autre, à considérer ses intérêts comme la première loi, serait d'après ce motif, s'il ne le faisait pas par inclination, disposé à embrasser la cause de ceux qui, après un semblable événement, pouvaient à volonté rétablir ou anéantir leur existence navale et commerciale.

Trop faible pour se hasarder à tenir la mer en présence des Anglais, la principale, la seule escadre même que les Hollandais eussent, avait pris refuge à l'île du Texel. C'était là qu'il fallait l'aller chercher. Afin que cette attaque favorisât celle de terre, et que celle-ci pût, à son tour, lui être utile, il était nécessaire que l'une eut lieu à une petite distance de l'autre. Cette dernière ne pouvait se faire qu'autant que le débarquement s'opérerait à la pointe de la nord - Hollande, comme on le verra à l'inspection de la carte, et parce que les autres passes du *Zuyder-Zée* ne sont praticables que pour des navires d'une moyenne grandeur. On arrêta donc que le débarquement serait effectué près du *Helder*, si les circonstances du moment ne s'y opposaient pas et ne faisaient pas préférer un autre endroit.

Ainsi, cette expédition avait un but continental et politique, celui de rétablir l'indépendance des Provinces-Unies, et un but national et maritime, celui d'enlever de bon gré ou de force, aux gouvernemens hollandais et français, la disposition de la flotte du *Texel*. Le premier de ces buts était indiqué par l'*honneur* et la *bonne foi politique* de l'Angleterre; le second l'était par son intérêt direct. Atteindre celui-ci c'était favoriser le succès de

l'autre, ou lui servir de compensation dans le cas contraire.

L'extrême difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de transporter, de débarquer et d'approvisionner à la fois une armée nombreuse, détermina le départ des troupes anglaises destinées pour cette expédition, en deux grandes divisions. Le commandement de la première, qui, après avoir été débarquée, devait s'établir de manière à assurer le débarquement de la seconde, fut confié au lieutenant-général sir Ralph Abercromby. Elle devait être bientôt suivie par un renfort de quelques mille hommes, et peu après par la seconde division, ainsi que par les 17,000 Russes qui, d'après les arrangemens pris avec la cour de Pétersbourg, avaient été divisés en trois corps. Le commandement en chef de l'armée fut, du consentement mutuel des deux cours, remis à S. A. R. le duc d'Yorck. La première division, sous les ordres du général Abercromby, était destinée à porter les premiers coups, et devait être escortée par l'amiral Mitchell chargé de l'attaque projetée contre le *Texel.*

CHAPITRE III.

(Rassemblement des troupes anglaises. — La première division fait voile le 13 août. — Elle éprouve des vents contraires. — Le général Abercromby ayant l'option du lieu de débarquement, se décide pour la pointe du *Helder.* — Plan adopté par les Français pour la défense des Provinces-Unies. — Le débarquement a lieu le 27. — Engagement qui le suit. — Les Anglais s'emparent du *Helder.* — Renforts qu'ils reçoivent. — La flotte hollandaise se rend à l'amiral Mitchell. — Réflexions sur ces événemens.)

On commença de bonne heure à réunir à *Southampton,* les corps destinés à former l'avant-garde de cette expédition. Cette ville avait été choisie comme le lieu le plus convenable pour tenir secret, aussi long-temps que possible, le véritable objet qu'on avait en vue, et pour rassembler les troupes, dont quelques-unes furent tirées d'Irlande et d'autres de *Jersey* et de *Guerne sey.* Cependant, comme le plus grand nombre de navires destinés à les transporter avaeint été frétés dans la Tamise; qu'ils eussent pu, s'ils avaient été envoyés à *Southampton*, éprouver des vents contraires, tant en allant qu'en venant, outre qu'il paraissait, d'après des informations qu'on avait reçues, que l'ennemi était instruit de tout,

et qu'enfin toute espèce de feinte était devenue inutile, on crut à propos d'embarquer les troupes sur la côte orientale. En conséquence, elles reçurent ordre, vers la fin de juillet, de partir de *Southampton*, et après avoir été réunies à *Barham* et *Dowens*, elles commencèrent à s'embarquer le 8 août à *Déal*, *Ramsgate* et *Margate*. Le 13, l'expédition mit à la voile.

Comme on l'a déjà vu, le gouvernement Anglais n'avait pas positivement décidé quel serait le point d'attaque. Les instructions que le général Abercromby reçut, lui en laissaient le choix; c'était à lui à le déterminer d'après les vents plus ou moins favorables, la coopération qu'il pouvait attendre de l'amiral Mitchell, et les renseignemens certains qu'il obtiendrait des pilotes Hollandais et de quelques autres individus embarqués avec lui sur le vaisseau amiral l'Isis, et qu'on n'avait pas cru prudent d'interroger à terre.

Le général Abercromby résolut donc le 14, après avoir reçu communication des dernières nouvelles du continent, obtenu des renseignemens exacts sur les circonstances locales, navales et militaires, et mûrement pesé les avantages et les désavantages qu'offrait chaque point d'attaque, de tenter le débarquement aussi près que possible de la pointe du *Helder*.

Outre les motifs généraux qu'on a déjà développés en faveur d'une attaque sur la *Nord-Hollande*, ceux qui influencèrent plus particulièrement la détermination du général Anglais, et fixèrent son choix sur le *Helder*, furent la facilité de débarquer sur cette partie de la côte par un temps ordinaire, la perspective de trouver dans l'Isthme du *Helder* une position convenable à la force de son corps de troupes, et la possession immédiate d'un port où non seulement il pourrait facilement débarquer ses chevaux, son artillerie et ses vivres, mais qui éviterait aux autres divisions qui devaient suivre, l'embarras, peut-être même le danger et le retard d'un nouveau débarquement effectué de vive force.

Le plan d'exécution ayant été définitivement arrêté le premier soin du général Abercromby et de l'amiral Mitchell, fut de détacher un certain nombre de frégates et quelques vaisseaux de transports vers l'île de *Walcheren* et l'embouchure de la *Meuse*, pour attirer l'attention de l'ennemi de ce côté; tous les petits croiseurs eurent en même temps ordre de mettre la plus grande vigilance à intercepter tout navire qui aurait pu faire connaître la direction que suivait la flotte.

Le 13 et le 14, le vent fut favorable et on s'attendait à apercevoir bientôt la côte de Hol-

lande. Mais au beau temps succédèrent de forts coups de vent qui durèrent avec plus ou moins de violence jusqu'au 19.

Les transports qui avaient eu ordre de se tenir réunis autant que possible, ne firent que peu de chemin. Le 20, on découvrit la côte de Hollande; le calme arriva peu après. Le général Abercromby et l'amiral Mitchell en profitèrent pour se rendre à bord du vaisseau de lord Duneau (qui commandait la flotte dans les mers du nord et qu'ils avaient rencontré), et se concerter avec lui sur l'attaque du *Helder* et du *Zuyder-Zée*. A cet effet, dix vaisseaux de ligne furent détachés de la flotte de la mer du nord, et mis sous les ordres de l'amiral Mitchell.

Le 21, le temps étant devenu plus favorable, le général Abercromby se hâta de faire toutes les dispositions nécessaires pour opérer le débarquement le lendemain. Dans cette intention, il appela auprès de lui les officiers généraux auxquels il ordonna de faire débarquer les troupes, le jour suivant, entre *Kickduyn* et *Callants-Oog*. En conséquence, ils s'approchèrent de terre, et ce même soir le colonel Maitland et le capitaine Winthrop de la marine, furent envoyés en parlementaires à bord du cutter le Cobourg, vers l'amiral Hollandais *Story* et le colonel Guilquin qui commandait au *Helder*. Ils étaient

chargés de porter à l'un et à l'autre une sommation, une copie de la déclaration du prince d'Orange, et une proclamation adressée au peuple Hollandais, par le général Abercromby, avec ordre de ne les remettre qu'aux commandans ennemis en personne.

Le 22 au matin, la flotte appareilla et s'approcha de terre; mais elle fut de nouveau obligée de jeter l'ancre, tant à cause du jusant que du vent qui fraîchit tout à coup. A midi, le temps changea subitement. Le vent soufflait de l'ouest avec une si grande violence, et la mer était tellement houleuse que les vaisseaux n'eurent pas un instant à perdre pour regagner la haute mer. Le vent dura ainsi pendant toute la journée du 22 et du 23. Toutefois il n'empêcha pas le colonel Maitland et le capitaine Winthrop de rejoindre la flotte avec les réponses de l'amiral Story et du colonel Guilquin. On sent bien que ces officiers furent à même de donner à leurs chefs d'utiles renseignemens, tant sur l'opinion publique que sur l'état de défense où se trouvait le *Helder*, l'île du *Texel* et la flotte ennemie.

Leurs rapports augmentèrent encore le regret qu'on avait éprouvé de n'avoir pu opérer le débarquement le 22. S'il avait été possible de l'effectuer alors, le *Helder*, ainsi que la pointe de la péninsule où il n'y avait que 1300 hommes

de troupes, eussent pu être occupés sans résistance; en outre, tout le pays jusqu'au-delà de *Haarlem*, se trouvait entièrement dégarni de troupes. On verra par la suite de cette relation quelle funeste influence la prolongation de ce retard eut sur toute l'expédition, et sur son résultat.

Le vent contraire dura avec la même impétuosité pendant les 24 et 25. La continuation du mauvais temps, si extraordinaire à cette époque, porta le général Abercromby à décider s'il ne devait pas abandonner ce point d'attaque, pour l'un de ceux qui avaient été conditionnellement adoptés. Tout considéré, il résolut cependant de persévérer dans son premier dessein aussi long-temps que la provision d'eau et de vivres qu'il avait à bord, le lui permettrait, et fixa en conséquence le 26 comme le dernier jour auquel il remettait à attendre, sur la côte de *Helder*, un moment favorable pour débarquer. Quoiqu'il sentît avec regret que les ennemis ayant eu, depuis le 20, connaissance de ses projets, avaient eu le temps de préparer leurs moyens de défense, et que le débarquement ne pouvait plus avoir lieu que de vive force, il pensait néanmoins qu'ils ne se détermineraient peut-être pas d'abord à retirer leurs garnisons de l'île de *Walcheren* et des bords de la *Meuse*; et il se flattait qu'ils n'au-

raient pas encore reçu beaucoup de renforts des places éloignées. Convaincu que l'importance de l'entreprise justifiait les risques attachés à sa tentative, il s'en rapporta avec confiance au zèle de ses généraux et à la bravoure de ses troupes.

Enfin, le 25 au soir, le vent se calma et le temps s'éclaircit. En conséquence, le jour suivant, toute la flotte se dirigea vers terre, et jeta l'ancre sur la côte du Helder. On fit de nouveau tous les préparatifs du débarquement, qui fut fixé au 27 au matin; mais, avant de rendre compte de cette opération, il est nécessaire de porter ses regards sur la position militaire de l'ennemi, contre lequel l'attaque était dirigée.

Le gouvernement Hollandais, ou plutôt celui de France, car la république batave se trouvait entièrement sous la tutelle de la république-mère, n'ignorait pas les préparatifs que l'Angleterre faisait depuis le commencement de l'été; et, quoiqu'à cette époque celle-ci appréhendât qu'ils fussent dirigés contre les côtes de France, elle eut cependant bientôt la certitude que c'était contre la Hollande que l'Angleterre voulait agir. La France s'était engagée à avoir constamment sur le territoire de la république batave, un corps de 25,000 hommes; cependant, comme l'entretien de ce corps était toujours défrayé, qu'il fût présent ou non, le

gouvernement français ne s'était point astreint à tenir un aussi grand nombre d'hommes en Hollande, outre qu'il eût été difficile de le faire alors, parce que les événemens de la campagne l'avait obligé d'employer toutes ses forces disponibles à remplir les vides survenus dans les armées d'Allemagne et d'Italie. Pressé par une complication d'embarras militaires, politiques et pécuniaires, il avait un peu perdu la Hollande de vue. Ces circonstances, et plus encore les événemens qui y avaient donné lieu, enhardirent et accrurent le nombre des amis du stathouder. Ceux-ci étaient encouragés aussi par la résidence du prince héréditaire à Lingen sur l'Ems, où il avait réuni la majeure partie des anciens officiers de l'armée hollandaise, et où il avait attiré un très-grand nombre de déserteurs des troupes républicaines. Mais quand, au commencement d'août, le Directoire vit que l'archiduc Charles continuait de rester dans l'inaction où il se trouvait réduit depuis la prise de *Zurich*, et que Masséna était suffisamment en force pour se soutenir dans ce pays; qu'en Italie les alliés perdaient leur supériorité dans une guerre de siéges, et que les débris de l'armée de Moreau et de Macdonald les occuperaient vraisemblablement encore quelque temps dans les Alpes maritimes, le Directoire n'ayant plus de craintes

sur une invasion prochaine en France, pensa sérieusement à empêcher et à déjouer celle qui était dirigée contre la Hollande. Ignorant naturellement quel point les Anglais attaqueraient, puisque, comme on l'a déjà vu, le choix, jusqu'au dernier moment, dépendait des circonstances, il fit dresser par le comité militaire à Paris un plan général de défense, d'après lequel il paraît qu'on ne croyait la Hollande susceptible d'être attaquée que sur trois points, l'*Yssel*, l'*Ems* et la *Zéeland*. Le comité était d'avis qu'il n'y avait rien de sérieux à redouter quant au premier, aussi long-temps que la République serait en bonne intelligence avec le roi de Prusse. Mais comme on soupçonnait ce monarque de favoriser secrétement les mesures du prince héréditaire, il y eut ordre de surveiller les troupes Prussiennes ainsi que la conduite de leurs généraux. En cas d'invasion de la part du prince d'Orange, cinq bataillons et deux régimens de cavalerie, étaient destinés à marcher contre ce prince, s'il tentait cette invasion. En cas d'attaque du coté de l'Ems, toutes les troupes qui se trouvaient sur l'Yssel, devaient se porter dans cette direction ainsi que les garnisons des places fortes de la généralité. Un corps d'observation devait aussi, à tout événement, être formé sur l'Yssel. La partie que la France regardait comme

la plus importante et la plus menacée, était la *Zéeland;* mais les différentes îles qui la composent, ne lui parurent pas susceptibles d'être défendues par un grand nombre d'hommes. Leur sûreté lui sembla assez assurée par le secours additionnel que lui offraient les bâtimens et canonnières armés, qui étaient stationnés entre ces îles. Dans le cas cependant où elles seraient attaquées, les troupes disséminées dans toute la Flandre, devaient être à la disposition du commandant de la Zéeland. Le gouvernement Français crut nécessaire de former aussi un corps d'observation dans les Pays-bas; mais les troupes qui devaient le composer, ainsi que celui sur l'Yssel, pouvaient à peine être rendues à leur destination avant la fin de septembre. Une entreprise contre la Nord-Hollande n'avait pas été prévue dans ce plan; on n'avait ordonné sur ce point que des précautions générales et l'érection de quelques batteries le long de la côte. Il y avait sur la surface entière du territoire des Provinces-Unies, au moment où les mesures furent prises pour leur défense, 30,000 hommes dont 20,000 de troupes nationales et 10,000 de françaises, dont la moitié se trouvait en *Zéeland.*

Les côtes de Hollande avaient été surveillées avec tant de vigilance par les croiseurs Anglais, que ce ne fut que le 22 août que le gouverne-

ment Batave fut informé de la véritable destination de la flotte Anglaise, et encore ne l'apprit-il que par la sommation envoyée à l'amiral Story et au colonel Gilquin. Le général français Brune, qui commandait en chef les troupes des deux Républiques, donna aussitôt ordre au général hollandais Daendels, de se rendre dans la Nord-Hollande, et là, de réunir sa division, dont une partie, au nombre de 4300 hommes avec 6 pièces de canon, était déjà cantonnée dans cette province sous les ordres du général Van-Guericke qui avait son quartier-général à *Schagenbrug*. Le 23 dans l'après-midi, le général Daendels arriva dans ce village, et le reste de sa division, excepté trois bataillons et deux escadrons qui furent laissés en réserve à *Haarlem*, le rejoignit le 24 et dans la matinée du 25. Le 25, le général Daendels disposa son corps de la manière suivante : la droite commandée par le général-major Van-Guericke, consistante en 4439 hommes d'infanterie et 600 de cavalerie, occupait le *Helder*, *Huysduinen*, le *Wieringers-Waart*, *Groet* et *Kleene-Keeten*, *Schagen-Brug* et ses environs. La gauche occupait *Callants-Oog*, *Petten*, *Camp*, et derrière cette première ligne *Schagen*, *St.-Martin*, *Warmenhuysen*, *Groet*, *Schorel*, *Bergen* et *Koedyke*, *Oudscarspel*, et quelques autres pos-

tes. Une demi-brigade (trois bataillons), tenait garnison à Alkmaar et Haarlem, et avait ses avant-postes du côté de la mer. La force totale de cette aile gauche, sous les ordres du général-major Van-Zuylen Van-Nywelt, s'élevait à 4807 hommes d'infanterie et 488 dragons. Le général Daendels se trouvait donc avoir rassemblé le 24, 10,334 hommes sur une ligne d'environ douze lieues, depuis le Helder jusqu'à Haarlem, ce qui formait un corps à peu près équivalent aux forces qu'amenait la flotte de l'amiral Mitchell. (1)

D'après les dispositions faites par le général Hollandais, on voit qu'il s'attendait à ce que le débarquement aurait lieu sur la partie du rivage, où il fut effectivement opéré, et que ses troupes pourraient se porter sur la côte par deux débouchés principaux, la droite par la *San Dyk*, vers les deux *Keeten*, et la gauche par *Callants-Oog*.

Si ces détails sur la force et la position des républicains sont nécessaires pour pouvoir juger

---

(1) Si cependant, dans l'état des forces qu'il a publiées, le général Daendels, comprend les officiers, les Anglais se seraient trouvés avoir, lorsque tout fut débarqué, une supériorité d'a-peu-près 1400 hommes

(*Note de l'auteur.*)

les événemens des jours suivans, il n'est peut-être pas moins à propos de donner une idée du terrain qui devait être défendu et attaqué.

Il est presqu'inutile de dire que la Nord-Hollande est entre-coupée d'une multitude de canaux et de digues qui forment ses principaux moyens de communication. C'est une particularité qui lui est commune avec toutes les autres Provinces-Unies; mais sa côte occidentale a une contexture qui lui est particulière. Depuis la pointe du Helder, ou plus exactement depuis *Huysden* jusqu'à l'embouchure de la Meuse, la côte est bornée, on peut même dire formée par une chaîne de dunes plus ou moins hautes et larges, et entre-coupée de distance en distance, par des ouvertures du coté de terre. (1) Cette partie de la chaîne qui comprend presque tout l'espace compris entre *Huysduinen* et *Callants-Oog* repose sur la base d'une ancienne digue, connue sous le nom de *Sand-Dyk*, (digue de sable) au pied de laquelle les sables se sont successivement accumulés sur toute l'étendue de ce front. La chaîne forme du coté de la mer,

(1) Les dunes sont, comme on sait, des collines de sable formées sur les bords de la mer. Celles dont il est ici question, ont depuis quinze jusqu'à trente toises d'élévation, et s'étendent depuis le Helder jusqu'en Flandre. (*Note du traducteur.*)

un amphithéâtre qui, dans quelques endroits, a plus de 200 pieds de large, et dans d'autres plus de 1000. Quoiqu'elle s'élève considérablement au-dessus du rivage, particulièrement près d'*Huysduiden*, elle n'a pas, du côté de terre plus de 50 pieds de haut, mais là elle est escarpée, et même presque perpendiculaire. Elle domine de ce côté une immense prairie marécageuse, entre-coupée d'un grand nombre de fossés, et qu'on nomme la Koegrass. La route du Helder à *Alkmaar* passe à travers cette prairie (dont elle est séparée par un fossé très-large) et les dunes qu'elle borde.

Telles étaient, le 25 au soir, les dispositions militaires, la force et les circonstances locales de la position du général Daendels. L'ancrage que la flotte Anglaise avait prise le 26 était vis-à-vis de cette partie de la côte qui sépare *Huysden* de *Groet-Keeten*, et au centre de laquelle on avait élevé un télégraphe. Présumant bien que le débarquement aurait bientôt lieu sur ce point, le général Daendels envoya dans l'après-midi de ce jour, deux bataillons de chasseurs prendre position près du télégraphe, et plaça en arrière dans les dunes, un bataillon de fusiliers en réserve. Deux autres bataillons furent postés, leur droite à *Groet-Keeten*, et leur gauche à la mer, où elle était couverte par de hautes

dunes. A l'autre extrémité de la ligne où commandait le général Van-Guericke, trois bataillons prirent position de la manière suivante : le premier avait sa droite à la mer, en avant du camp de Huysduiden, sa gauche se prolongeait du coté de la plaine. Derrière ce bataillon on en avait placé deux autres en échelon oblique vers la mer. Quatre compagnies gardaient les batteries de la *Révolution* et de l'*Union*, les seules qui existassent sur cette partie de la côte. Ces bataillons avaient six pièces de campagne destinées à défendre les issues et les routes par où il était possible de déboucher des dunes, et étaient soutenues par deux escadrons de cavalerie. L'extrémité de la ligne du côté de la plaine maintenait la communication avec la gauche, postée à *Groet-Keeten*. Cette disposition présentait ainsi au centre trois bataillons destinés à s'opposer au débarquement, ou à soutenir le premier choc, et à droite et à gauche cinq bataillons et deux escadrons, chargés d'attaquer les deux flancs de l'ennemi, aussitôt qu'il serait débarqué. La réserve qui était à Haarlem, reçut dans la nuit du 25, ordre de se porter sur la côte.

Tandis que le général Daendels faisait ces préparatifs de défense, l'amiral Mitchell et le général Abercromby étaient exclusivement oc-

cupés à concerter les moyens de les faire échouer. Dans l'après-midi du 26, les transports protégés par une ligne de sloops, brigs et bateaux canonniers, se placèrent de manière à pouvoir débarquer les troupes. Elles furent divisées en deux corps. Le premier composé des 1.re, 2.e et 4.e brigades, sous les ordres immédiats du général Abercromby, devait attaquer le Helder où l'on supposait que l'ennemi concentrerait ses forces. Le second corps commandé par le général Pulteney, consistant dans la 3.e brigade et deux bataillons de réserve, avait ordre de rester en observation sur la droite. On va voir que les dispositions faites par l'ennemi, changèrent la manière dont ces deux corps devaient agir.

Le 27, à trois heures du matin, les troupes furent rassemblées dans les embarcations. A un signal convenu, elles commencèrent leur mouvement, et la ligne de bâtimens légers armés, ouvrit un feu très-vif pour balayer le rivage. Favorisée par cette canonnade, la 5.e brigade sous le commandement des généraux Pulteney et Coote, et forte de 2000 à 2500 hommes, gagna, vers le point du jour, la plage en avant de *Kleen-Keeten*, n'ayant perdu que vingt hommes qui furent noyés. Aussitôt que ces troupes furent formées, elles marchèrent contre les deux bataillons de chasseurs qui couvraient cet espace, et dont les

postes après avoir été éloignés du rivage par le feu des bâtimens armés, s'étaient réfugiés dans les premières excavations que leur offrirent les dunes. Ces postes furent aussitôt attaqués et forcés de se replier de toutes parts. Ce ne fut cependant qu'après avoir soutenu pendant long-temps un feu très-meurtrier, qu'ils furent chassés des dunes par le général Pulteney, qui les prit en flanc avec quatre compagnies, et les attaqua avec une détermination contre laquelle ils ne purent tenir. Le corps de chasseurs, après avoir considérablement souffert et avoir perdu son chef, le colonel Lucq, se replia en désordre sur *Groet-Ketten*, où le général Daendels le rallia. Le bataillon qui, comme on l'a vu, avait été placé en réserve pour le soutenir, et qui le tenta inutilement, opéra sa retraite vers la droite et rejoignit le général Guericke qui s'était porté en avant, du côté du télégraphe, pour le secourir. Ainsi, maîtres de toute l'étendue des dunes qui séparent la mer de la plaine et ayant rompu la ligne ennemie, les Anglais achevèrent à loisir leur débarquement, et s'occupèrent ensuite de mettre à terre quelque artillerie. Ils présumèrent avec raison qu'avant qu'ils y fussent parvenus, l'ennemi qui avait de l'artillerie et de la cavalerie, se hâterait de les attaquer sur les deux flancs, ce qu'il pouvait faire avec avantage. Tandis donc

qu'ils se formaient sur le terrain qu'ils venaient de gagner, leur droite appuyée à la mer, et leur gauche aux dunes, un peu en avant du télégraphe, le général Daendels se préparait à une attaque générale. Mais le mouvement prématuré du général Guericke, ayant laissé sans ordre la partie de sa brigade qui était restée en avant d'Huisduinen, et l'ayant empêché lui-même d'en recevoir directement du général en chef, rien de sérieux ne fut entrepris contre la gauche des Anglais, où la 4.e brigade, une partie de la 1.re et de la 2.e étaient d'ailleurs préparées à repousser toute attaque qu'aurait pu faire le général Guericke.

Dès que le général Daendels fut parvenu à réunir les troupes qui se trouvaient à *Groet-Ketten*, la brigade du général *Zuylen-Van-Nywelt* qui arrivait en toute hâte d'*Haarlem*, et les débris du corps de chasseurs, formant ensemble à peu près 10 bataillons et 500 chevaux, il s'avança contre les Anglais, formé sur trois lignes et pourvu d'artillerie. Les deux bataillons commandés par le colonel Crass, commencèrent l'attaque. Ils réussirent à regagner un peu de terrain, quelques postes qui s'étaient avancés plus loin que la prudence et la position ne le prescrivaient, ayant eu ordre de se replier devant eux. Là se borna l'avantage qu'obtinrent

les Hollandais. Supposant qu'ils ne le devaient qu'à leur bonne contenance, ils continuèrent, ainsi que les trois bataillons qui devaient les soutenir, à s'avancer dans le meilleur ordre et avec beaucoup de confiance et de fermeté. Mais ils ne purent agir ainsi sans prêter leur flanc aux Anglais dont la droite était postée sur quelques petites éminences qui s'avançaient en avant du centre et de la gauche. Ceux-ci profitèrent de la circonstance pour attaquer les Hollandais qui ne purent leur résister, et qui furent chassés fort au de-là de la ligne. La cavalerie Hollandaise fit mine de soutenir l'infanterie ; mais quoique le terrain ne fût pas assez désavantageux pour l'empêcher de charger, elle ne tenta rien, et après avoir lâché pied, elle se laissa même poursuivre par les grenadiers des 23.e et 27.e régimens. Cet engagement assez sanglant, ne fut qu'un combat d'infanterie, parce que les Hollandais ne furent que faiblement secondés par leur artillerie qu'ils ne purent faire avancer assez loin, que celle des Anglais n'avait pu être débarquée (1), et qu'ils firent cesser le feu de leurs embarcations, comme pouvant leur faire plus de mal que l'ennemi.

---

(1) Une seule pièce fut débarquée à temps pour tirer quelques coups, et fut ensuite, comme toutes les autres, traînée à travers les Dunes par les matelots.

(*Note de l'auteur.*)

Ce mauvais succès ne découragea cependant pas le général Daendels, qui, après avoir rallié et concentré ses troupes, fit une nouvelle et vigoureuse attaque. Mais le terrain ne lui permettant que de se former sur un très-petit front, chacun de ses bataillons fut maltraité à son tour, et obligé de se retirer du feu. Après avoir alternativement gagné et perdu du terrain, il fut définitivement repoussé et obligé d'aller reprendre la position de *Groet-Keeten* d'où il était parti, après avoir éprouvé une perte de 1400 hommes, tués, blessés, ou faits prisonniers; dans ce nombre se trouvaient 57 officiers. Cette perte était si considérable, vu le nombre des troupes qui prirent part à l'action et le genre du combat, qu'on ne l'aurait pas évaluée si haut, si le général Daendels lui-même ne l'eût pas reconnue. Il fut poursuivi dans sa retraite aussi loin que le défaut de cavalerie le permit. Il abandonna Groet-Keeten pendant la nuit, et alla occuper la position avantageuse du *Zype*, ses flancs appuyés aux deux mers, sa gauche à *Petten*, et sa droite à *Oude-Sluys*.

Ce combat, qui commença à cinq heures du matin et dura jusqu'à quatre heures de l'après-midi, ne coûta pas aussi cher aux Anglais, que sa longue durée, la nature de l'entreprise et l'inégalité des armes auraient pu le faire croire.

Il y eut 57 hommes tués dont 3 officiers ; 371 blessés dont 18 officiers, et 26 manquant. Cette perte n'en fut pas moins vivement sentie, à cause du grand nombre d'officiers supérieurs qui furent tués ou blessés. On eut à regretter parmi les premiers, le lieutenant-colonel Smollet, des gardes, et le lieutenant-colonel Hay, des ingénieurs; celui-ci fut tué près du commandant en chef. Le général Pulteney, qui contribua beaucoup aux premiers succès de la journée, fut blessé au bras, dans le moment où il était occupé à faire rentrer en ligne quelques hommes que leur courage avait conduits trop loin. Le lieutenant-colonel Graham, qui, à la tête du 27.e régiment, fut l'un des premiers qui débarquèrent et qui fit replier les chasseurs Hollandais, fut grièvement blessé. Le colonel Macdonald, commandant l'avant-garde, qu'il conduisit avec résolution et habileté, ne quitta pas le champ de bataille, quoiqu'il eût été atteint d'une balle. L'état-major de l'armée fut privé, pour le reste de la campagne, des services du colonel John Hope, et du lieutenant-colonel Murray, des gardes.

Le général Daendels avait été trop maltraité dans cette journée, et son résultat avait été trop décisif en faveur des Anglais pour qu'ils eussent à craindre une nouvelle attaque. Mais ils ne pou-

vaient pas regarder leur position comme sûre, ni penser à s'étendre sur leur droite tant que l'ennemi continuerait à être maître de la pointe de la Nord-Hollande. En conséquence, le général Abercromby résolut de les en chasser avant le jour, et désigna pour cette opération la brigade du général Moore, soutenue par celle du général Burrard. Cependant le général Daendels sachant que le poste du *Helder* était trop faible, trop étendu et occupé par un trop petit nombre de troupes pour être défendu avec quelque espoir de succès, envoya ordre dans l'après-midi du 27 de l'évacuer, ce qui fut aussitôt exécuté; la garnison se retira par le *Koegrass* sur *Medenblick*. Une partie de la brigade du général Moore prit dans la matinée du 28, possession du *Huysduiner*, du *Helder* et des batteries, où on trouva cent pièces de canon, dont la majeure partie avaient été enclouées, mais non pas de manière à les rendre hors d'état de servir.

Tranquilles sur leur gauche et sur leurs derrières, et n'ayant plus que leur droite à garder et à fortifier, les Anglais employèrent la journée du 28 à choisir les postes les plus convenables pour ce double objet, et à achever le débarquement de leur artillerie et de leurs munitions. Ils furent renforcés le même jour par environ cinq cents hommes, commandés par le général Don, qui ayant été fa-

vorisés par le vent, étaient arrivés sur la côte de Hollande vingt-quatre heures après la première division, quoiqu'ils eussent fait voile long-temps après elle.

Ce corps commença à débarquer dans la matinée, sous les batteries du Helder; ce qui était une première conséquence des avantages qu'offrait la possession de ce poste. Ce renfort et les succès obtenus la veille, faisaient espérer que, malgré l'époque avancée de la saison, et les retards imprévus occasionés par les élémens, l'expédition pouvait encore avoir une issue favorable. On s'occupa, les 29, 30 et 31, à faire des dispositions et des préparatifs qui ne furent pas interrompus par l'ennemi.

Si le début de l'expédition continentale faisait ainsi concevoir l'espérance de succès à venir, son objet maritime se trouvait en un seul jour accompli dans toute son étendue. L'amiral Mitchell ayant porté toute son attention au débarquement des troupes et des subsistances, et ayant laissé près de la côte quelques bâtimens légers armés, d'abord pour protéger le flanc droit du général Abercromby, et ensuite pour favoriser ses progrès, se voyant maintenant libre de suivre l'exécution des projets qui lui avaient été confiés, ne songea plus qu'à faire en sorte qu'ils eussent un résultat aussi prompt que favorable.

L'apparition de la flotte anglaise devant le Texel, et la sommation envoyée à l'amiral Story, ne laissèrent plus de doute au gouvernement hollandais que les Anglais n'eussent formé le projet d'attaquer la flotte de la république, alors stationnée dans le *Mars-Diep*. Ils expédièrent en conséquence à l'amiral, l'ordre de se défendre jusqu'à la dernière extrémité et se hâtèrent de lui envoyer tous les secours dont ils pouvaient disposer.

Le 28, le général Daendels eut, au Helder, une conférence avec les officiers de l'escadre, dans laquelle, s'il faut ajouter foi a ses assertions, ils déclarèrent que les batteries de ce fort étaient insuffisantes pour défendre l'entrée de ce passage. Le général proposa alors à l'amiral Story de couler à fond quelques vieux bâtimens, assurant, d'après l'avis des officiers du génie, que la navigation du Texel n'en éprouverait aucun inconvénient par la suite. Cette proposition fut acceptée, et on se prépara à la mettre à exécution. Toutefois elle n'eut pas lieu par des motifs que le général Daendels dit ne lui être pas connus. Ils provenaient sans doute de l'effet que produisit sur les matelots hollandais l'arrivée des deux officiers anglais en parlementaire, arrivée qui fut bientôt suivie de celle de la flotte anglaise. Ces circonstances avaient réveillé dans le cœur des

marins et d'une partie des officiers, le sentiment de leur ancien attachement à la maison d'Orange et au gouvernement stathoudérien. La nouvelle du débarquement des Anglais et des succès qu'il avait eu, ajoutèrent encore à ces dispositions. L'amiral Story s'étant, en conséquence de cet événement, retiré le 27 dans l'après-midi, du *Mars-Diep* dans le *Vlieter*, cette mesure acheva de donner l'impulsion; et comme il arrive souvent chez les gens qui flottent incertains entre deux sentimens opposés, les matelots hollandais virent leur devoir là où ils voyaient la force et le succès.

L'amiral Mitchell ne perdit pas de temps à profiter de cet état de choses. La prise du Helder avait déjà entraîné celle de l'arsenal maritime de *Nieuwe-Diep*, dont on prit possession dans la matinée du 28, ainsi que de treize bâtimens de guerre et trois vaisseaux de la compagnie des Indes. Le 29, le capitaine Oughton assembla un nombre suffisant de pilotes, et le 30, à cinq heures du matin, l'amiral fit lever l'ancre à son escadre, la forma en ordre de bataille, et entra dans le Texel, déterminé à combattre ou à poursuivre la flotte hollandaise jusqu'à ce qu'elle se rendît, ou consentît à entrer au service du prince d'Orange. Dans ce mouvement, deux vaisseaux de ligne, le *Ratvisan* et l'*America*, et la frégate

la *Latone* touchèrent; mais le reste de l'escadre passa devant le Helder sans accident, et entra dans le Chenal qui conduit dans le *Vlieter*, où les Hollandais étaient à l'ancre, formés sur une ligne est-sud-est. A dix heures et demie, l'amiral anglais envoya, par le capitaine Rennie, une nouvelle sommation au commandant de la flotte ennemie. Celui-ci, présumant bien qu'il ne tarderait pas à être attaqué, et ne pouvant plus compter sur l'obéissance de ses équipages, qui avaient été la nuit précédente en pleine insurrection contre leurs officiers, n'eut plus d'autre alternative que de faire connaître sa position au gouvernement batave. Afin de gagner le temps nécessaire pour recevoir ses ordres, il envoya, le 30 au matin, deux officiers en parlementaires pour proposer à l'amiral anglais une suspension d'armes conditionnelle. Ces officiers furent rencontrés par le capitaine Rennie, et conduits par lui à bord de l'*Isis*. D'après les informations qu'ils donnèrent et les demandes qu'ils étaient chargés de faire, l'amiral Mitchell se détermina à jeter l'ancre, et à former sa ligne à une petite distance de celle des Hollandais, auxquels on fit savoir qu'on leur accordait une heure pour délibérer, à condition qu'il ne serait fait aucun changement dans l'état ou la position de leurs vaisseaux. Avant l'expiration du temps fixé, le

parlementaire revint avec la réponse verbale que l'escadre consentait à se rendre, et les officiers à rester à bord sur parole, jusqu'à ce que l'on connût les intentions ultérieures du prince d'Orange ; il portait aussi aux équipages une proclamation convenable à la circonstance. L'amiral Story, témoin de ces démarches, qu'il n'était pas en son pouvoir d'empêcher, écrivit alors à l'amiral Mitchell une lettre dans laquelle, tout en ne reconnaissant d'autre souverain que le peuple batave et ses représentans, il acquiesçait à la reddition de la flotte, et se déclarait, ainsi que ses officiers, prisonniers de guerre.

Le gouvernement batave perdit de cette manière et dans l'espace d'un jour, la seule escadre qui lui restât, et le but maritime de l'expédition fut réalisé aussi promptement que l'entreprise avait été conçue. C'est ainsi que s'exécuta, pour la première fois, sans qu'il en coutât la vie à un seul matelot et sans brûler une amorce, le passage du Texel, et que le Zuyder-Zée se vit avec étonnement sous la domination d'un pavillon étranger (1).

---

(1) Voilà réellement quelque chose de fort extraordinaire! et c'est une simple manœuvre et la prise d'une flotte, causée par la lâcheté et la perfidie qui donnent lieu à une si belle exclamation? L'auteur s'enthousiasme facilement! (*Note du traducteur.*)

Cette relation est parvenue à un point où l'on croit à propos de l'interrompre, afin de reporter ses regards sur les événemens qui ont eu lieu et qu'on peut considérer comme formant la première période de l'expédition.

On a déjà observé combien les Anglais avaient à regreter le mauvais temps qu'ils éprouvèrent en mer. S'il eût été tel qu'on devait l'espérer au mois d'août, ils auraient facilement pu débarquer le 19 sur la côte du Helder; mais n'eussent-ils opéré leur débarquement que le 22, ce qu'ils furent sur le point de faire, quel changement avantageux ces cinq jours ne pouvaient-ils pas produire dans leur position? Il n'y avait pas à cette époque plus de 1300 hommes au Helder; et, en les comprenant, toute la péninsule, jusqu'à Haarlem, n'était occupée que par 4300 hommes. Comme nous l'avons vu, le général Daendels ne reçut que dans la nuit du 23, l'ordre de se mettre en mouvement avec le reste de sa division, qui ne put être réunie et postée que le 25. Par conséquent, les Anglais n'auraient eu, le 22, que 4300 hommes à combattre, tandis que le 27, ils en eurent près de 11000; et lorsque nous considérons tout le succès qu'ils obtinrent le dernier jour, il paraît hors de doute que s'il y avait eu la possibilité de débarquer le

22, ils auraient pris ou détruit la brigade hollandaise, en admettant que ce petit corps eût tenté de se maintenir dans sa position et de défendre le Helder; ou que, dans le cas contraire, ils l'auraient obligée de se retirer précipitamment derrière le canal d'Alkmaar. Dans l'un ou l'autre cas, quoique le but déterminé du général Abercromby fût de parvenir à s'établir sur un point de la Nord-Hollande, afin d'assurer le débarquement des autres divisions, il est plus que probable que lorsqu'il aurait vu le pays sans troupes, et dès-lors la possibilité de se séparer sans danger de la flotte (dont une partie aurait cependant pu le suivre le long de la côte, après avoir mis à terre quelque artillerie et des subsistances), il n'aurait pas hésité à s'avancer et à occuper une étendue de terrain qui n'aurait pu être défendue. Deux jours auraient suffi pour le mettre à même de prendre une position entre *Alkmaar* et *Haarlem*, où il aurait pu braver les renforts que l'ennemi aurait reçus, et attendre les siens. Et lorsqu'on se rappelle combien de succès inattendus on a obtenus à la guerre par hardiesse et par surprise; lorsque l'heureux effet d'une irruption soudaine et pleine de succès sur l'esprit du peuple hollandais était évident; et que l'on considère la double sensation qu'aurait produite sur lui l'approche de l'armée an-

glaise et la reddition de sa propre flotte (événement qui méritait aussi quelque attention), il est presque impossible de déterminer les nombreux avantages qui eussent pu avoir lieu dans un très-court espace de temps. Dans tous les cas, le général Abercromby aurait gagné une grande étendue de terrain, et il aurait été à même de s'y maintenir; les progrès de l'expédition eussent été plus grands, et les premiers coups qui eussent été portés, à l'arrivée des autres divisions, eussent, sans doute, été décisifs. Plus on considère ce sujet avec toutes les circonstances, soit politiques, soit militaires, et plus on est convaincu que le retard inévitable qu'a éprouvé le débarquement, a nui d'une manière funeste au but continental de l'expédition. L'histoire est remplie de semblables exemples. La perte de quelques jours peut faire échouer l'expédition maritime la mieux combinée, de même que la perte de quelques heures, peut faire manquer le plan de bataille le mieux concerté.

Le second sujet de réflexion, est l'engagement du 27, qui fut, comme il est presque inutile de le dire, aussi honorable qu'avantageux pour les Anglais. Les dispositions faites pour effectuer et protéger ce débarquement, prouvèrent autant de discernement de la part des chefs que de courage de la part des troupes. Sans artillerie ni cavalerie,

ils réussirent à enlever l'un et l'autre, et à conserver ensuite (ce qui en pareil cas est encore plus difficile) une position aussi bonne que le terrain pouvait l'admettre. Les premiers succès de cette journée furent particulièrement dûs à la brigade du général Coote, et à l'avant-garde du général Pulteney, sous les ordres du colonel Macdonald, qui, au lieu d'attendre l'attaque de l'ennemi, se porta chaque fois au-devant de lui. Il est certain que, dans une position où il y avait du danger à perdre le plus petit espace, cette manière d'agir était la plus convenable.

Les troupes hollandaises et leurs chefs n'ont pas droit au même éloge. On ne les blâme pas de n'avoir pas empêché leurs ennemis de débarquer sur la plage; il est admis aujourd'hui qu'il est impossible de s'opposer à un débarquement ou à un passage de rivière par un corps de troupes protégé par un feu supérieur; mais il n'est pas moins admis qu'une fois que le débarquement est fait, l'avantage cesse d'être du côté de ceux qui l'ont opéré. Comme il est alors en faveur de leurs adversaires, ceux-ci doivent attaquer sans perte de temps, sans hésitation et avec toutes leurs forces, avant que l'ennemi ne se soit formé, qu'il n'ait appuyé ses flancs et ne soit entièrement établi. Dans cette vue il est nécessaire de prendre d'avance ses mesures, qui consistent à réunir en

même temps toutes les forces disponibles sur le même point dont l'ennemi doit nécessairement s'emparer avant d'être établi sûrement, si on n'a pu le faire au lieu même où le débarquement a eu lieu. C'est en cela que le général Daendels s'est trompé. Le feu mal soutenu des deux bataillons de chasseurs qu'il avait placés sur la plage où il avait jugé que le débarquement se ferait, et où effectivement il se fit, n'était pas suffisant pour arrêter de bonnes troupes, bien commandées et résolues d'atteindre leur but. *Il s'était déterminé*, d'après ses propres expressions, *à refuser son centre et à attaquer l'ennemi sur ses flancs aussitôt qu'il serait débarqué*. Pourquoi ne fit-il donc pas cette attaque de suite, et pourquoi sa droite était-elle à une si grande distance de sa gauche, qu'elles ne purent toutes deux agir de concert, ni même communiquer avec facilité? Le général Daendels a attribué ce défaut d'ensemble au général Guericke, et on doit dire que la conduite de ce dernier ne fut pas très-militaire; mais il serait facile de prouver que tout le blâme ne devait pas lui être attribué, si une digression à ce sujet n'était pas déplacée ici.

Au résumé, il paraît que le général Daendels qui avait eu le temps nécessaire de se fixer sur la manière dont il devait opérer, et de choisir son

terrain, eut beaucoup mieux fait, au lieu de refuser son centre, et de séparer ainsi ses deux ailes, de réunir presque toutes ses troupes, et de les porter derrière la première chaîne de dunes parallèle à la mer (qui en est à une distance de moins de cent toises), où elles eussent été à couvert du feu des bâtimens. Il aurait pu alors les opposer en masse aux premiers détachemens qui débarquèrent, déborder ceux-ci, en étendant son front autant qu'il l'aurait jugé convenable, et les attaquer avec tout l'avantage possible. Eût-il battu l'ennemi, tout était terminé; ne l'eût-il pas fait, il n'aurait pas, dans tous les cas, risqué de perdre, comme cela arriva, une partie de sa droite qui resta à Huysduinen. Il n'y avait besoin au *Helder* que du nombre d'hommes suffisant pour servir les batteries. On ne peut cependant disconvenir que la dernière attaque faite par ce général, ne le fut avec beaucoup de fermeté et d'ordre. Il se trompe néaumoins quand il attribue son manque de succès à la supériorité numérique des Anglais; car presque tout le poids de l'action tomba sur six bataillons de ces derniers, et ce ne fut que vers la fin de l'affaire que la troisième brigade se porta à l'appui de la droite. Ce qui contribua le plus au succès des Anglais, c'est que d'après la nature du terrain, le général Daendels ne pouvait attaquer que sur un front très res-

serré; cette circonstance fut extrêmement favorable à ses ennemis, et il aurait dû l'avoir prévu lorsqu'il arrêta son plan de défense.

On ne croit pas devoir terminer ces réflexions sans louer l'amiral Mitchell et son escadre, de l'intelligence et de l'activité avec lesquelles le débarquement fut à la fois préparé, protégé et effectué (1). Il est vrai que quelques bateaux chavirèrent, et qu'il y eût quelques hommes de noyés. Mais quoique la tempête eut cessé, la mer était encore si houleuse qu'on a moins lieu de s'étonner de ces accidens, que de ce qu'ils n'aient pas été plus nombreux. Les subsistances et l'artillerie furent débarquées avec la plus grande promptitude, les matelots traînèrent eux-mêmes les pièces jusqu'au sommet des dunes. Quoique la reddition de la flotte hollandaise fût préparée par la prise du *Helder*, et quoique l'amiral Mitchell fût privé par là d'ajouter un nouveau laurier à ceux de la marine britannique, on doit convenir

(1) Sans vouloir contester à l'amiral Mitchell les louanges que l'auteur lui adresse ainsi qu'à toute son escadre, nous observerons cependant que toutes ces félicitations sont une espèce de politesse dont les Anglais sont ordinairement assez prodigues entr'eux. Les généraux, les amiraux, les officiers du moindre grade, dans leurs rapports, louent presqu'indistinctement tous ceux qui se trovent sous leurs ordres. *Note du traducteur.*

que la perte de cette occasion fut son propre ouvrage, parce qu'elle fut une suite de l'impression que produisit sur les Hollandais son activité à replacer les bouées, et de sa hardiesse à ouvrir le hasardeux passage du *Texel*, et à se former en ligne devant eux. (1)

On doit remarquer ici que ce moment fut la véritable pierre de touche de l'expédition. Si ceux qui la projetèrent n'avaient eu en vue qu'un but purement national, la reddition de la flotte hollandaise l'eût terminée. Cependant, en poursuivant les opérations, ils prouvèrent qu'ils en avaient un plus *généreux* et plus étendu, celui de rendre aux Provinces-Unies leur liberté politique, et de favoriser les succès pour lesquels les alliés de la Grande-Bretagne versaient leur sang en Italie, en Suisse et en Allemagne.

---

(1) Si l'amiral Mitchell n'avait jamais cueilli que de semblables lauriers, il serait moins honorablement connu aujourd'hui dans sa patrie. (*Note du traduct.*)

CHAPITRE IV.

(Le 1.er septembre, le général Abercromby se porte en avant, et occupe le Zype. — Position rétrograde prise par le général Daendels. — Marche rapide des troupes françaises et arrivée du général Brune. — Forces et positions des armées respectives, au 9 septembre. — Le 10, le général Brune fait une attaque qui n'a aucun succès. — Réflexions sur cet engagement. — Arrivée du duc d'Yorck, de trois brigades anglaises et de deux divisions russes.)

De même que la grande opération navale avait été subordonnée au succès du débarquement, de même aussi les progrès de l'armée, qui, d'après des circonstances locales, ne pouvait pas s'attendre à des avantages aussi rapides et aussi faciles, dépendaient, en majeure partie, de la coopération de la flotte.

Le général Abercromby n'avait pu s'avancer avec sûreté dans la Nord-Hollande aussi longtemps que les Hollandais avaient été en possession du *Zuyder-Zée*; mais dès que les Anglais s'en furent emparés, et que ce général vit que la flotte pouvait agir sur ses flancs, il résolut de ne pas laisser à l'ennemi le temps de se fortifier dans le *Zype*, et commença par étendre son front,

en prenant une position moins circonscrite que celle qu'il occupait depuis le 28. Cependant l'impossibilité où il fut de se procurer un nombre suffisant de chevaux, l'empêcha de s'avancer avant le 1.er septembre. Cette circonstance avait rendu très-précaire la subsistance des troupes; on était obligé d'amener du *Helder* tous les vivres qui leur étaient nécessaires. Le 1er. septembre, le corps du général Abercromby quitta les dunes, dont il s'était emparé le 27, et se portant en avant avec dix pièces de canon, et cent quatre-vingts hommes de cavalerie, il se posta, sa droite à *Petten*, et sa gauche à *Oude-Sluys*. Cette position était à-peu-près semblable à celle où les Hollandais se retirèrent après le combat du 27. Les Anglais couvraient ainsi l'espace compris entre la mer du nord et les terres basses, qui sont inondées par le *Zuyder-Zée*, dans les hautes marées. Cette forte position, dont le front était couvert par une grande digue, au long de laquelle régnait, de la droite à la gauche, un large canal, avait un autre avantage, celui d'être dans un pays plus fertile, et d'offrir, outre des cantonnemens commodes pour les troupes, de plus grandes ressources en objets de première nécessité, et en moyens de transports. Elle était peut-être trop etendue pour le nombre d'hommes qui l'occupait; mais aucune autre des deux

côtés du *Zype*, ne présentait les mêmes avantages pour la défensive; elle ne coûta pas un seul homme aux Anglais, quoique le général Daendels eut pu leur en faire payer chèrement l'acquisition, s'il eût jugé convenable de la défendre. Toutefois, craignant d'y être attaqué avant l'arrivée de ses renforts, et surtout que les Anglais, après avoir forcé sa gauche, ne prissent position entre *Alkmaar* et le *Zype*, coupant ainsi la retraite de la ligne oblique qu'il occupait depuis *Petten* jusqu'à *Oude-Sluys*, il se détermina à abandonner le *Zype* le 30, au matin, et plaça sa division sur la ligne du *Schermer*; sa droite à *Avenhorn*, sa gauche à *Alkmaar*, et son quartier-général à *Schermerhorn*. On voit, que, par ce mouvement rétrograde sur sa droite, le général Daendels laissait ouvert tous le pays compris entre la mer et *Alkmaar*. Mais cet espace devait être occupé par les troupes françaises qui arrivaient en toute hâte de l'île de Walcheren, de la province d'Utrecht et de la généralité; deux bataillons étaient déjà entrés à Alkmaar, le 30. Les Hollandais employèrent la journée du 31 à se fortifier dans leur position.

Le général Abercromby envoya, ce même jour, le général Don en parlementaire au quartier-général ennemi, pour demander des passeports, afin de se rendre auprès du directoire ba-

tave, auquel il était chargé de remettre des dépêches. Le général Daendels ne voulut pas prendre sur lui d'accorder ces passe-ports, et en référa au général en chef Brune, qui était à La Haye.

Deux jours s'écoulèrent avant la réception de sa réponse, qui fut négative. Le général Don fut en conséquence obligé de s'en retourner, sans avoir rempli sa mission.

Les 1.er et 2 septembre, les troupes françaises continuèrent d'arriver à *Alkmaar*, où le général Brune les rejoignit le 2. Le 3, il inspecta toute la ligne de défense, et ordonna de nouvelles dispositions, qu'on exécuta le même soir, et qui furent achevées dans les deux journées suivantes. Le 6, l'armée républicaine se trouvait concentrée en avant d'*Alkmaar*, sa droite à *Rustenbourg*, son centre à *Saint-Pancrass*, et sa gauche s'étendant aux dunes, et à la mer près de *Groet*. Le 8, la division batave du général Dumonceau étant arrivée d'Amsterdam à Alkmaar, prit position au centre de l'armée, dont celle du général Daendels formait la droite, et les troupes françaises la gauche. Cette armée s'élevait à environ vingt mille hommes, dont sept mille étaient français.

Telle était au 9, la situation et la force des républicains. Ils attendaient de nouveaux renforts de la Flandre, et de l'intérieur des Provinces-

Unies, et armaient, sur leurs derrières, les gardes nationales du pays. Ils n'avaient pas non plus perdu de temps à pourvoir à la défense d'*Amsterdam* par terre et par mer. Des bateaux canonniers furent armés et envoyés dans le *Pampus* et dans l'Ye ; on construisit des batteries sur les côtes, et on éleva deux lignes de retranchemens, qui s'étendaient depuis *Monnikedam* et *Parmurend* jusqu'à l'Ye. Le général Brune fut bien secondé dans ses dispositions par le directoire batave, dans l'esprit duquel la marche rapide des troupes françaises détruisit bientôt l'impression qu'avaient pu y faire les premiers événemens de l'expédition. La même cause produisit un effet semblable sur l'esprit des Hollandais en général, qui, quoique désirant un changement, préféraient cependant un espoir tranquille à d'actifs efforts.

Tandis que la facilité du transport par les canaux permettait aux républicains de faire un emploi prompt et efficace de leurs moyens de défense, les Anglais se trouvaient encore à la même position dont ils s'étaient emparés le 1.er septembre, et que différens motifs déterminèrent leur général à ne pas quitter. Dabord, comme on l'a déjà observé, il n'en existait aucune autre plus avantageuse entre elle, et celle occupée par l'ennemi, qui était déjà si nombreux, que quatorze

mille hommes, mal pourvus de chevaux et d'artillerie, ne pouvaient pas espérer de pouvoir l'en chasser. En outre, le général Abercromby ne perdit pas de vue que le principal, ou plutôt l'unique objet qu'il était appelé à remplir, était d'assurer aux divisions qui le suivaient, un débarquement sûr et facile. Il savait que, vers le milieu d'août, treize bataillons anglais, avec beaucoup de cavalerie et d'artillerie, avaient été réunis à *Barham* et *Downs*, et se trouvaient prêts à être embarqués aussitôt le retour des transports de la Hollande. Il savait de plus que la première division des troupes russes avait fait voile de *Revel* long-temps avant; et comme on avait envoyé des croiseurs pour les attendre à l'entrée de la Baltique, il espérait les voir arriver d'un jour à l'autre. Mais en supposant même que les croiseurs vinssent à manquer la première division, il était presque certain qu'ils rencontreraient la seconde, qui devait suivre de près l'autre. Comptant dès-lors sur un renfort prochain d'Anglais ou de Russes, le général Abercromby se détermina, d'après les raisons ci-dessus, à ne rien entreprendre jusqu'à leur arrivée.

Présumant cependant que l'ennemi ferait la tentative de le déloger avant qu'il n'eut reçu des renforts, il s'occupa de donner à sa position toute la force dont elle était susceptible. L'aile

droite fut couverte par un retranchement élevé à travers le *Sand-Dyk*. *Petten* se trouvait flanqué par deux bateaux canonniers embossés au rivage. Oude-Sluys, situé à l'extrémité de la gauche, ayant une double importance par sa position, et comme étant le lieu du débarquement des subsistances venant du *Helder*, fut fortifié avec beaucoup de soin. La grande digue, qui avait la force et l'apparence d'une fortification régulière, couvrait tout le front, liait aussi les deux flancs, et leur servait comme de rideaux. Les approches de cette position furent également l'objet de beaucoup de soins et de précautions. Les villages les plus voisins furent retranchés, et servaient d'ouvrages extérieurs à la grande digue; les routes furent coupées, garnies d'artillerie, et pourvues d'un parapet pour l'infanterie. Le village de *Schagen* fut occupé en forces, tant pour empêcher que l'ennemi ne s'en emparât, ce qui l'aurait mis à même de s'avancer jusque dans les lignes sans être aperçu, qu'afin d'avoir un corps avancé, en état d'agir sur le flanc de toute attaque qui pouvait être faite sur la droite. Les principaux postes étaient à l'extrémité du *Slaperdyk*, qui conduit à *Groet* et aux villages de *Crabbendam*, *Eenigenbrug*, *S.-Marteen* et *Walkoog*. *Drixhorn*, *Heren Carspel*, et même *Warmenhuysen*, furent occupés comme postes détachés; mais

sans intention d'en disputer sérieusement la possession. Les avant-postes furent placés à une petite distance de la position; des postes d'alarme furent établis pour chaque bataillon ; en un mot, tout fut employé pour réussir à repousser l'attaque à laquelle on s'attendait de la part de l'ennemi, avant l'arrivée des renforts. Le général Abercromby fut rejoint, très-à-propos, par le 11.e régiment de dragons, qui était débarqué le 6 septembre, au nombre de 530 hommes.

Ce général ne se borna pas aux arrangemens nécessaires pour la défense immédiate de sa position. Il employa tout pour réunir un nombre suffisant de voitures et de chevaux, non-seulement pour mettre son propre corps, mais encore toute l'armée à même de se porter en avant, dès qu'elle serait réunie. Il ne réussit cependant pas dans l'exécution de cette mesure, aussi bien qu'il avait été porté à le croire. Quoique tout le pays en avant de la gauche, presque jusqu'à Hoorn, fût abandonné par l'ennemi, le général Abercromby ne se crut néanmoins pas assez en forces pour l'occuper d'une manière permanente, et les commissaires qu'on envoya pour acheter des chevaux, ou n'en trouvèrent pas autant qu'on s'y attendait, ou les propriétaires ne se montrèrent pas disposés à s'en défaire. On ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'on n'avait

que peu à attendre de la bonne volonté des habitans. Les protestations d'attachement, et les vœux pour leurs succès, parvenaient aux Anglais de tous les lieux voisins de leur position; mais les impressions qui les avaient fait naître n'étaient pas assez profondes pour déterminer les Hollandais à faire aucune démarche qui eût pu compromettre momentanément leurs personnes ou leurs propriétés. Soixante charrettes et deux cent cinquante chevaux furent tout ce qu'on put obtenir. Il est inutile de remarquer combien ces ressources étaient insuffisantes pour mettre une nombreuse armée à même d'exécuter des marches rapides et continues. Le général Abercromby voulut aussi, pour faciliter les opérations futures de l'armée, pourvoir, pour plusieurs jours, de pain et de fourrages, les magasins qui se trouvaient à *Oude-Sluys* et le long du *Zype*; mais il ne put non plus y parvenir, tant par le manque de barques qu'à cause des fréquentes tempêtes et des vents contraires qui interrompaient la navigation du *Zuyder-Zée*, et rendaient précaire et difficile l'arrivage des approvisionnemens de son propre corps.

Telles étaient, au 9 septembre, les forces et les positions des puissances belligérantes dans la Nord-Hollande. Depuis le 27 août, aucune affaire importante n'avait eu lieu. Les reconnaissances faites de part et d'autre, ne furent suivies que de quelques escarmouches insignifiantes. Le 8, le prince héréditaire d'Orange était arrivé au *Texel;* il s'y était rendu d'*Embden* à la nouvelle des premiers succès des Anglais, après avoir échoué dans une insurrection qu'il avait cherché à provoquer en sa faveur dans la province d'*Over-Yssel,* ainsi que dans la tentative qu'il fit de s'emparer de *Coeverden* et d'*Arnheim*. Il alla au Helder, où il s'occupa à organiser, en régiment, les déserteurs de l'armée batave qui arrivaient en très-grand nombre, et qui formaient, à la fin de la campagne, un corps de plus de 3000 hommes. S. A. reçut, des habitans du pays, occupé par les Anglais, de nombreuses assurances d'attachement; mais ils n'en donnèrent jamais d'autres preuves que celle de se décorer de la cocarde orange.

On a déjà dit que le 9, l'armée républicaine se trouvait concentrée dans sa position. Après avoir été pendant quelques jours inférieure en nombre aux Anglais, elle lui devint, en peu de temps, supérieure. Mais le général Brune, prévoyant que cet avantage lui serait bientôt enlevé par l'arrivée

des autres divisions de l'armée ennemie, ne voulut pas perdre un instant, et résolut, en conséquence, de faire le lendemain, 10, une attaque générale contre la position du général Abercromby. A cet effet, il divisa son corps en trois colonnes. La droite, commandée par le général Daendels, devait se porter *de Saint.-Pancrass* sur *Eenigenbrug*, et tâcher de se rendre maîtresse de la digue. Le centre, sous le commandement du général Dumonceau, avait ordre de s'avancer par le *Koedyk* et *Schoreldam* contre *Crabbendam* qu'il devait forcer. Le général Brune ayant sous ses ordres immédiats la colonne de gauche, toute composée de troupes françaises, commandée par le général Vandame, s'était réservé la tâche de pénétrer par *Groet* et *Camp*, dans *Petten* qu'il avait l'intention d'enlever.

Le 10, à la pointe du jour, les républicains se portèrent en avant, formés comme nous venons de le voir. Les Français s'avancèrent avec une audace qu'il était impossible de ne pas admirer. Après avoir longé le pied des dunes, ils se disséminèrent sur le bord des prairies qui se trouvent entre le canal d'*Alkmaar* et le *Dromerdyk*. Ils dirigèrent leurs principaux efforts contre le flanc de la *Scaperdyk*, et depuis cet endroit jusqu'à un mille de *Petten*, et pendant que leurs tirailleurs cherchaient à faire taire le feu des Anglais,

leurs grenadiers s'avancèrent pour enlever, de vive ſorce, la tête de la digue. Malgré le ſeu bien soutenu de deux brigades des gardes commandées par le général major Burrard qui défendaient ce poste (les bateaux armés se trouvant à une trop grande distance pour agir efficacement) les Français gagnèrent du terrain au début; quelques-uns de leurs grenadiers pénétrèrent même jusqu'au canal qui borde la grande digue. Cependant ils y ſurent presque tous tués, et tous les efforts que fit la colonne du général Brune ne produisirent aucun effet. Après une heure et demie du combat le plus opiniâtre, les Français ſurent repoussés de toutes parts, et se retirèrent, vers dix heures, sur *Alkmaar*. La division batave du centre ne montra pas moins de bravoure; mais elle n'eut pas plus de succès. Une méprise dans la direction de sa marche, ou plutôt l'ignorance des chefs sur les localités de leur propre pays, fit qu'une partie des troupes, formant cette division, se dirigea sur le village de *Eenigenbrug* contre lequel elle ouvrit un feu très-vif; mais ces troupes furent contenues par un bataillon du 20.e régiment. Le général Dumonceau, à la tête du reste de sa division, s'avança avec une extrême rapidité le long du canal, et directement contre *Crabbendam*, sans se laisser intimider par deux pièces de canon qui enfilaient la route

par laquelle il marchait. Il parvint en peu de minutes aux premières maisons du village où les tirailleurs se logèrent, tandis que le corps principal s'élança pour enlever de vive force les retranchemens élevés sur la digue. Le moment était critique. Le général Abercromby le sentit; il mit pied à terre, prit le commandement des cinq compagnies du 20.ᵉ régiment qui étaient les seules troupes qui se trouvaient là, et les encouragea à faire la plus longue résistance possible. Il envoya en même temps chercher la réserve qui était à quelque distance sur la gauche. L'ennemi s'avança jusqu'auprès du parapet; mais il ne put se soutenir contre le feu qui en était dirigé. Peu découragés par cette résistance, les républicains retournèrent à la charge; mais ils furent chaque fois reçus de la même manière. L'arrivée du 1.ᵉʳ bataillon du 20.ᵉ régiment décida enfin la contestation, et l'ennemi se retira sur *Alkmaar* dans le plus grand désordre.

Tandis que l'on combattait avec un si grand acharnement au centre et à la gauche des républicains, leur droite n'agissait pas avec autant de vigueur. Le général Daendels ayant trouvé la route qui conduit à *Eenigenbrug* déjà occupée par une demi-brigade de la division du centre, et ne pouvant par conséquent s'avancer par cette route, il se dirigea à droite et attaqua le village

de *Saint-Marteen.* Toutefois il le fit d'une manière irrésolue, en se guidant mal à propos sur le feu qu'il entendait à sa gauche, et sur ce qu'il apprenait de ce côté. Ses succès se bornèrent à faire rentrer les postes du village de *Saint-Marteen*: et après avoir canonné pendant quelques-temps d'assez loin, il se retira à l'approche des troupes venant de *Schagen*, qui menaçaient de le prendre en flanc. Sa division fut, vers la fin de la journée, saisie d'une terreur panique, et s'enfuit en désordre des villages qu'elle occupait. Il y en eut une partie qui ne s'arrêta qu'à *Alkmaar*; les voitures de l'artillerie allèrent même jusqu'à Haarlem. Le lendemain, le général Brune fit rechercher les auteurs de ce désordre, et les punit sévèrement. Les Anglais payèrent cette victoire par la perte de 34 hommes tués, 125 blessés et et 18 manquant. Il n'y eut pas d'officiers tués, mais 12 furent blessés, au nombre desquels se trouvaient le général-major Moore et le lieutenant-colonel Smith, du 20.e régiment, qui se distingua dans cette affaire. La perte des républicains fut d'abord évaluée à 1000 hommes; mais on sut ensuite, d'après le rapport de leurs propres officiers, qu'elle s'élevait à 2,000 hommes, dont 1200 Français; un de leurs généraux (David) fut tué. Cette perte cessera d'être exagérée, et hors de proportion avec celle des An-

glais, lorsqu'on aura observé que ceux-ci, qui étaient parfaitement retranchés, soutinrent constamment un feu dominant auquel l'ennemi fut long-temps exposé de très-près et à découvert.

Les rapports officiels de ce combat, publiés par les gouvernemens anglais et français, offrent une différence frappante, quant au style et au sujet. La narration du général Abercromby est simple et vraie. Les républicains, au contraire, non contens de pallier leur défaite par un tissu de faussetés et de rodomontades, vont jusqu'à s'attribuer la victoire, parce qu'ils obtinrent l'avantage imaginaire de s'emparer du petit village de *Camp*, mauvais poste dominé par les dunes, et qui, en effet, ne leur fut pas enlevé, et de celui de *Petten* qu'ils n'eurent pas occasion d'attaquer, ce village s'étant trouvé sur les derrières de la ligne anglaise. De telles absurdités ne mériteraient aucune attention, si elles n'étaient, en quelque sorte, adoptée par un écrivain militaire qu'il est juste de ne pas confondre avec des journalistes ordinaires (1).

Les motifs qui auraient porté le général Abercromby à rester sur l'offensive, subsistant encore après le combat du 10, et le résultat de cette journé l'ayant convaincu de la bonté de sa

(1) Le général Mathieu Dumas.

position ; il se détermina à ne pas l'abandonner. Quelque considérable que fût la perte des républicains, elle ne fut cependant pas suffisante pour l'engager à s'écarter de la ligne de conduite qu'il s'était tracée. Quoique le retour des transports de Hollande en Angleterre eût été retardé, d'abord par les avaries qu'ils avaient souffertes pendant le premier passage, et ensuite par les vents, il pensait néanmoins que le duc d'Yorck devait déjà avoir fait voile avec un corps de troupes considérable. Il savait aussi que la première division des troupes russes était arrivée à *Yarmouth* ; et comme la frégate, qui l'avait manquée dans le Sund, avait laissé des instructions à la seconde division de se diriger en droite ligne sur le *Helder*, elle y était attendue à tous momens. La prompte réunion de toutes ces forces qui avaient été si long-temps retardée par des circonstances contraires, pouvait alors être considérée comme certaine, et il fut, en conséquence, résolu qu'on n'entreprendrait aucune opération offensive jusqu'à ce qu'elle eût lieu.

Les espérances du général Abercromby furent bientôt réalisées ; car la seconde division russe, sous les ordres du général Hermann, arriva le 12. Le lendemain, pendant que les Russes débarquaient, le duc d'Yorck mit pied à terre en personne au *Helder*, et se rendit auprès du gé-

néral Abercromby. Les 14 et 15, trois brigades de troupes anglaises et la première division de troupes russes, commandées par le général-major Essen, arrive au *Helder*, et reçurent ordre de débarquer avec toute la promptitude possible.

Du 10 au 14, on ne fit de part et d'autre, aucune tentative digne d'être rapportée. Mais le 15, de très-bonne heure, le général Brune envoya un fort détachement pour attaquer le village de *Warmenhuysen* d'où un poste de cinquante Anglais fut délogé, avec perte de deux hommes tués et trois blessés. On ne crut pas à propos de reprendre ce village.

Nous sommes maintenant parvenus à une époque où l'expédition avait acquis une importance plus majeure, et où elle devint susceptible de tout le développement que les circonstances permettent. On ne fera pas de longues observations sur les événemens qui ont eu lieu, parce qu'ils n'offrent pas beaucoup matière à des réflexions militaires. *On ne peut disconvenir* que le général Brune n'ait pas fait preuve d'activité dans le rassemblement de ses troupes, et qu'en hâtant son attaque, il n'ait pas fait ce que la circonstance exigeait. Mais on ne peut pas louer la manière dont ses colonnes furent dirigées, ni le choix qu'il fit de ses différens points d'attaque. Il

montra dans l'une et l'autre une ignorance du terrain qu'on ne peut excuser ni même concevoir. On lui doit la justice de dire qu'il paraît avoir été mal secondé sous ce dernier rapport, ainsi que dans l'attaque faite par les Hollandais. La conduite du général Abercromby et de ses troupes, parle d'elle-même. Ils se distinguèrent également dans deux positions fort différentes, lorsqu'ils attaquèrent en nombre supérieur, le 27 août, et quand ils furent attaqués le 10 septembre en nombre inférieur. Ils remportèrent l'avantage dans les deux circonstances, ce qui est une double et honorable preuve du courage des troupes.

CHAPITRE V.

(Forces et positions respectives des deux armés, au 15 septembre. — Attaque générale faite le 19 par le duc d'Yorck. Son résultat. — Examen du plan d'attaque et des causes qui la déterminèrent.)

A son arrivée au quartier général à Schagerbrug, le duc d'Yorck prit le commandement de l'armée qui s'élevait à 33,000 hommes effectifs, dont 12,00 dragons, légers (1). L'artillerie était bien pourvue de chevaux qu'on avait fait venir d'Angleterre; mais il n'en était pas de même du commissariat et des bagages qui se trouvaient encore hors d'état de suivre des mouvemens rapides et continus.

Les alliés avaient décidément la supériorité du

(1) 45 bataillons et 10 escadrons (*Note de l'auteur.*)

L'auteur paraît avoir été mal informé quant au nombre des troupes, l'armée alliée, comme on peut le voir par la composition de l'armée Anglo-Russe, dont on a joint l'état à la suite de cette relation, consistant en 59 bataillons, et 24 escadrons, formant ensemble à-peu-près 44,000 hommes. (*Note du traducteur.*)

nombre; mais cet avantage était peut-être le seul sur lequel ils pussent fonder quelque espérance pour leurs succès à venir. En considérant avec attention toutes les circonstances antérieures à l'arrivée du duc d'Yorck, on sentira que le résultat de l'expédition était en quelque sorte fixé, et que les efforts de son altesse royale, quelque puissans qu'ils fussent d'ailleurs, devaient dès lors être insuffisans pour atteindre le but qu'on se proposait.

En effet, dès le 10, les mesures défensives des républicains avaient acquis assez de force et d'ensemble pour les encourager à reprendre eux-mêmes l'offensive. Quoique dans cette journée leurs tentatives n'eussent pas eu de succès, les moyens qu'ils développèrent durent convaincre qu'il fallait renoncer à l'espoir de faire des progrès faciles dans un pays comme celui qui se trouvait être le théâtre de la guerre. Comme ils durent se former une idée avantageuse de leur position; et il est naturel de croire que telle était l'opinion des Hollandais, puisque ni la prise du *Helder* ni celle de leur flotte n'avaient pû les déterminer à se prononcer ouvertement contre les Français, la manière dont la guerre avait été soutenue de part et d'autre, depuis ces événemens, dût ébranler, sinon détruire les dispositions favorables des habitans des Provinces-Unies; et

il n'était plus permis de compter sur leur appui jusqu'à ce que des succès rendissent leurs secours superflus. A moins de cela, tout ce qu'on pouvait attendre d'eux se bornait à des vœux secrets et inutiles. Les circonstances politiques et locales étaient d'une bien plus grande importance que les sentimens et les opinions des Hollandais ou des Français. Les trois semaines qui s'écoulèrent depuis l'époque où il parut certain que l'expédition était dirigée contre la Nord-Hollande, avait permis aux républicains de pourvoir aux moyens de défense qu'offre cette province. Ils durent en quelque sorte choisir, de mille en mille, sur leurs derrières, des positions toutes également fortes; ils avaient eu le temps de faire de chaque digue un retranchement, de chaque route un défilé, ou pour mieux dire, une espèce de forteresse. L'extrême facilité des communications par eau leur fournissait les moyens de former là où ils jugeraient convenable, des magasins en tous genres; elle rendait les mouvemens de troupes à la fois plus prompts et moins fatigans. Chaque jour devait diminuer le seul désavantage qu'ils eussent, celui de l'infériorité du nombre. Toutes les troupes provenant soit de la réserve, soit des nouveaux bataillons levés par la conscription dans les Provinces-Unies, ou

dans les contrées situées entre la Meuse et le Rhin, étaient en marche pour la *Nord-Hollande*, le Directoire n'ayant plus aucun motif de craindre une invasion du côté de l'Allemagne, depuis que l'archiduc Charles avait quitté la Suisse avec la majeure partie de son armée (1).

Cet état de choses prouva au duc d'Yorck, combien les malheureux retards dont il a été question dans le chapitre précédent, avait paralysé l'issue

---

(1) Le lecteur se rappellera sans doute que ceci eut lieu vers la fin du mois d'août, quelques jours après l'arrivée des troupes russes commandées par le général Korsakow. L'Auteur a observé dans l'histoire de la campagne de 1799 en Suisse et en Allemagne, les suites que le mouvement du prince Charles eut relativement à ces deux contrées et à l'Italie. Ce mouvement parut d'abord favorable à l'expédition de Hollande, à laquelle il semblait destiné à faire diversoin; mais il lui fut plutôt nuisible qu'utile. Le gouvernement français ayant à s'opposer en même temps à une invasion dans la nord-Hollande, et à une incursion de l'archiduc sur le Bas-Rhin, donna une direction intermédiaire aux renforts dont il pouvait disposer, ce qui lui permit bientôt après de les diriger vers la Hollande. Le contraire serait arrivé si l'archiduc était resté en Suisse avec la majeure partie de son corps et qu'il eût repris l'offensive. Il aurait ainsi attiré vers ce point éloigné et y aurait occupé long-temps les troupes que les Français avaient à leur disposition. (*Note de l'auteur.*)

de l'expédition, et il vit que le seul moyen de lui donner une direction favorale, était de faire avec la totalité de ses forces une attaque telle qu'en cas de succès elle pût le mettre à même d'occuper une grande étendue de pays, et de déjouer par là le système général de défense adopté par l'ennemi. Il calcula que les troupes qui étaient arrivées les 14 et 15, pourraient avoir fini leur débarquement le 17 et rejoindre l'armée en un seul jour de marche, puisqu'elles n'avaient pour cela qu'un peu plus de cinq lieues à faire. L'attaque fut en conséquence fixée au 19, le 18 ayant été accordé comme jour de repos. Ce calcul se trouva très-juste pour ce qui concernait les troupes anglaises; mais les Russes moins accoutumés à des opérations de cette nature, perdirent du temps en débarquant, et n'arrivèrent que le 18 au *Zype*, où ils prirent position à la droite, s'étendant d'un côté à la mer, et de l'autre à *Eenigenburg* qui devint ainsi le poste le plus important des Anglais. Ce retard porta son altesse royale à proposer au général Hermann de remettre au 20 l'attaque projetée; mais il préféra s'en tenir à ce qui avait été arrêté. En effet, une seule circonstance pouvait rendre toute espèce de délai très-nuisible. Les troupes en débarquant avaient été pourvues de trois jours de pain, et les magasins du *Zype* ne pouvaient

leur en fournir que pour deux jours de plus. Par conséquent, en se portant en avant le 19, elles eussent eu pour trois jours de vivres d'avance; tandis que chaque jour de retard en diminuant de cette quantité, eût diminué dans la même proportion les moyens qu'elles avaient de s'avancer.

Après l'affaire du 10, les républicains s'étaient retirés dans les positions suivantes. Les Hollandais au nombre d'environ 12,000 hommes formaient la droite et le centre; ils étaient concentrés dans les villages de *Langedyk*, de *Saint Pancrass* et sur le *Koedyk*, position qui paraissait à peine accessible, mais qui pour cette raison pouvait être facilement bloquée ou masquée par des forces inférieures. Les Français ayant reçu des renforts, se trouvaient avoir à-peu-pres dix mille hommes, dont une partie était en réserve à *Alkmaar*; le reste occupait *Bergen*, *Schoorl*, et les autres villages sur la gauche du canal d'Alkmaar, ayant l'extrémité de leur gauche protégée par un détachement posté à *Egmont-op-Zée*. Depuis le 10, le général Brune n'avait cessé d'occuper ses soldats à élever des ouvrages, et à fortifier tous les villages et les postes de sa position.

Celle de l'ennemi détermina le plan d'attaque que le duc d'Yorck arrêta le 16; son inaction

jusqu'au 19, avait rendu inutile toute espèce de changement un peu considérable. L'armée était divisée en quatre colonnes. La première sous les ordres du lieutenant général Hermann, consistait en 9,000 Russes et 2,500 Anglais. La droite de cette colonne où il y avait cinq cents chevaux et quatre pièces d'artillerie légère, devait déboucher le *Petten* par la grande digue de sable en suivant le bord de la mer, tandis qu'une partie de l'infanterie gagnerait les hauteurs de *Camperduyn*, et prenant en flanc les villages de *Camp* et de *Groet*, frayerait le chemin à la colonne de gauche qui devait marcher par le *Slaperdyk*, et s'avancer ensuite avec celle de droite par *Groet* et *Bergen*. La brigade du général-major Manners devait rester en réserve pendant l'attaque; trois bataillons russes, cent chasseurs et quelque artillerie furent postés à *Crabbendam*, pour pouvoir de là coopérer à l'attaque de *Harmenhuysen*.

La seconde colonne commandée par le général Dundas, fut destinée à attaquer les postes de *Harmenhuysen* et *Schoorldam*; une brigade se porta par *Eenigenbrug* et l'autre par *Herenscarpel* et *Tuytgtenhorn*. Aussitôt que *Harmenhuysen* serait enlevé, les deux brigades devaient, conjointement avec les trois bataillons russes, dont il vient d'être question, passer le canal, et

marcher contre *Sckoorldam* pour couvrir la gauche du général Hermann, et favoriser les opérations contre *Bergen*, la brigade du prince Guillaume de Gloucester restant en réserve sur la digue entre *Eenigenbrug* et *Saint-Marteen*; cette colonne consistant à peu près en 4,500 Anglais et 2,000 Russes.

Le général Pulteney, avec la troisième colonne, forte d'environ 5,000 hommes, était chargé d'attaquer le *Langedyk*. Une brigade avait ordre de s'avancer de *Drixhorn*, et de tâcher, par le feu de son artillerie, de chasser l'ennemi du village, tandis que l'autre brigade, marchant de *Schagen* par le *Huygenward*, le prendrait en flanc et à dos. On ne pouvait guère s'attendre à ce que cette attaque réussirait, cette partie de la position de l'ennemi se trouvant, comme on l'a dit, la plus forte; mais on avait lieu d'espérer qu'elle occuperait assez les Hollandais pour les empêcher d'envoyer aucun secours aux Français. Si cependant le général Pulteney obtenait des succès, il avait ordre de les pousser aussi loin que possible, d'un côté en menaçant *Schoorldam*, pour favoriser les opérations du général Dundas, de l'autre en faisant avancer de forts détachemens pour balayer sa droite et ouvrir une communicatton avec la quatrième colonne. A tout

événement un bataillon devait rester en réserve sur la *Lange-Calver Dyk.*

La quatrième colonne où se trouvaient 9000 hommes d'infanterie anglaise et 160 chevaux, sous les ordres du général Abercromby, était destinée à tourner entièrement la droite de la position de l'ennemi, en pénétrant entre lui et le *Zuyder-Zée.* Comme ce mouvement exigeait beaucoup plus de temps que celui des autres colonnes, il avait été arrêté que le général Abercromby se mettrait en marche, le 18, dans l'après-midi, en deux divisions, de *Hinkel* et *Aardeswonde*, de manière à arriver à *Hoorn* le lendemain, au moment où l'attaque générale aurait lieu. Il avait ordre de se porter ensuite en droite ligne contre *Purmurend*, et de régler sa conduite postérieure d'après la tournure que les choses prendraient au centre et à la droite.

Ce détail des dispositions générales, prouve que la principale attaque devait être faite par la droite de l'armée anglaise; que les colonnes du centre devaient favoriser les succès, et que la gauche avait pour tâche de porter le coup décisif.

Il avait été ordonné que l'attaque commencerait de tous côtés à la pointe du jour. Mais près

de deux heures avant le moment indiqué, le général-major russe Southoff, avec ses chasseurs et un bataillon de grenadiers qui formaient l'avant-garde, passa le canal en avant de *Petten* et s'avança sur *Camperduyn*. Soit que le général Hermann crut qu'il était indispensable de soutenir le général Souttoff, soit qu'il partageât l'impatience de ce général et celle de ses troupes, il fit passer aussi, une heure après, le canal à la première ligne de son corps, et marcha à l'attaque des retranchemens ennemis sur le *Slaperdyk* (1). Quoi qu'il ne fît pas encore jour, le premier bataillon russe s'avança avec beaucoup d'intrépidité, formé en colonnes par divisions, et enleva la traverse que l'ennemi avait construite sur la digue. Celui-ci

(1) On ne sait trop où l'auteur a été chercher ce nouvel incident. Dans la terre où le duc d'Yorck rend compte de la bataille du 19, il dit bien que les Russes attaquèrent à trois heures du matin; mais il n'y est pas question qu'ils le firent sans ordre, qu'ils se laissèrent aller à un mouvement d'impatience, etc., etc. Les Anglais accusèrent les Russes d'avoir attaqué trop tôt, et ceux-ci se plaignirent de ce que les Anglais attaquèrent trop tard. C'est toujours ce qui arrive dans les mauvais succès parmi des troupes de différentes nations. Chacun veut en rejeter la faute sur son

(*Note du traducteur.*)

occupait encore à l'extrémité de la digue un petit ouvrage qui couvrait en partie l'entrée du village de *Groet*, où il y avait une pièce de canon. Les grenadiers, suivis par le reste de la première ligne, poussèrent sans s'arrêter jusqu'à l'extrémité de la digue, et s'emparèrent avec la même impétuosité de l'ouvrage et de la pièce de canon. Des Français, surpris par la vivacité de cette attaque, ne firent qu'une légère résistance sur leur front, et se replièrent sur leur droite. Les Russes souffrirent moins de leur feu que de celui de leurs propres troupes, tant l'obscurité était grande. Les chasseurs de l'avant-garde, dont plusieur eurent beaucoup de difficulté à se retirer du terrain marécageux qui se trouve entre la digue de mer et le *Slaperdyk*, dirigèrent aussi leur feu vers le point qui était occupé par leur première ligne. Les soldats demandèrent tumultueusement l'appui de l'artillerie, quoi qu'il fût impossible d'en diriger le feu contre aucun objet distinct; aussi fut-elle plus nuisible qu'utile. Une partie des Russes, en quittant le *Slaperdyk*, s'avança en colonne très-serrée et avec très-peu d'ordre, par la route au-dessous des Dunes qui traversent le village de *Groet*, tandis que le reste filait à droite entre les Dunes dont il ne couvrit jamais toute l'étendue, parce que l'avant-garde qui devait se porter le long du rivage, se mêla dans l'obscurité,

avec la première ligne, dans laquelle elle resta confondue toute la journée. Le premier de ces corps ne prit aucun soin d'assurer son flanc gauche, ni le second son flanc droit. Celui qui marchait le long de la route, s'avança rapidement, mais dans le plus grand désordre; il arriva bientot à *Groet* qu'il enleva facilement, et continua de se porter en avant. Les troupes françaises qui se trouvaient dans ce village, n'ayant pas eu le temps de se replier assez promptement pour rejoindre celles qui étaient attaquées de front, et craignant sans doute d'être coupées, s'étaient jetées sur le flanc gauche où n'ayant plus été remarquées par les Russes, elles se dispersèrent en tirailleurs dans les enclos, derrière les haies et dans les fossés. Les Russes furent très-maltraités, tant par ces troupes que par leurs propres camarades qui se trouvaient dans les dunes, et qui, quoique réellement en arrière d'eux, n'en dirigeaient pas moins leur feu en partie à gauche.

Malheureusement presqu'aussitôt après l'attaque du village de *Groet* où il avait eu son cheval blessé, le général Hermann s'était porté, avec la majeure partie de son état-major, dans les dunes. Aucun officier n'avait été chargé de la direction des mouvemens de la colonne qui suivait la grande route; elle se trouvait dans ce moment couverte de troupes qui, fatiguées de marcher dans

les dunes, les quittaient chaque fois qu'un intervalle ou un sentier leur offrait l'occasion de chercher un terreain plus facile. Aussitôt après la prise du village de *Groet*, le général Hermann avait ordonné à la seconde ligne sous le commandement du général Arbeneff, de s'avancer. Mais cette ligne, en opposition avec les ordres donnés, soit par suite de l'impatience des troupes, soit par la nature du terrain, au lieu de former une réserve pour soutenir la première, se mêla bientôt avec elle, et mit le comble au désordre. La brigade anglaise du général Manners, le septième régiment de dragons et l'artillerie à cheval qui, d'après les ordres du général Hermann, devaient suivre cette ligne, furent très-retardés par le mouvement des troupes impériales qui marchant en colonne, devaient nécessairement mettre beaucoup de temps à se mouvoir, en même temps qu'elles occupaient presque toute l'étendue de la route. Quand enfin cette brigade put quitter le *Slaperdyk*, elle se dirigea à gauche et se trouva bientôt aux prises avec cette partie du corps ennemi qui était restée sur le flanc de la colonne russe. Le général Manners la repoussa, et comme elle se retira sur *Schoorldam*, il crut à propos de suivre la même direction,

Pendant ce temps, les Russes s'étant avancés sans la moindre hésitation, arrivèrent au village de

Schoorl, l'attaquèrent avec la même détermination que celui de *Groet*, l'enlevèrent avec la même facilité, et se portèrent sur *Bergen*, sans que leur ardeur eût rien perdu de sa force, ni que leurs progrès fussent ralentis par la perte énorme qu'ils firent. A un mille de *Bergen*, commence une avenue d'arbres, qui continue à-peu-près dans la même direction jusqu'aux dunes au-dessus du village où elle tourne tout de suite à gauche, et y conduit en ligne directe. Les Français avaient placé à environ huit cents pas de l'avenue une batterie de plusieurs pièces de canon, protégée par une ligne de cavalerie où se trouvait quelque infanterie. Il y avait dans cet endroit plus de lieux enclos et boisés qu'au commencement de l'avenue; et ils étaient garnis à droite et à gauche de tirailleurs, de sorte que lorsque les Russes y furent parvenus, ils se trouvèrent en même temps exposés à un feu sur leurs deux flancs, à celui de *Bergen* sur leur front, et à celui de la batterie qui était également dirigé sur la tête de leur colonne. Arrêtés un instant par l'effet destructeur de ces différens feux, et par l'apparition des Français sur leur flanc, les Russes demandèrent à grands cris leur artillerie qu'on eut beaucoup de difficulté à amener, à cause de la nature sablonneuse du terrain, de la vitesse de la marche qui avait fatigué les chevaux,

et de la masse en désordre qui obstruait la route. Le feu de l'artillerie arrêta les Français qui s'avançaient sur leur gauche, et les Russes se portèrent de nouveau en avant. Dans ce moment, le général Essen arriva à la tête de la colonne, et donna aussitôt ordre aux troupes de faire halte et de se former. Deux pièces de canon furent placées à l'ouverture dont nous venons de parler, et une autre sur la route qui conduit à *Bergen*. La colonne fut successivement augmentée par un certain nombre d'hommes qui quittaient les Dunes; et enfin elle fut jointe par le général Hermann qui s'étant tenu aussi dans cette partie, ignorait ce qui s'était passé à la gauche. Ce brave général fut reçu avec de grandes démonstrations de joie par ses soldats qui l'adoraient; mais ce fut cependant en vain qu'il fit tous ses efforts pour rétablir l'ordre dans leurs rangs; ils semblaient sourds à sa voix, et ne plus vouloir reconnaître son autorité. Le feu de l'ennemi ayant sur ces entrefaites contraint le bataillon placé sur la gauche, de se replier dans l'avenue, le désordre devint plus grand que jamais (1). Dans l'intervalle, la tête de la

(1) C'est dans cette circonstance que l'adjudant général Rostollant, qui commandait l'avant-garde de l'armée française, arrêta avec trois bataillons seulement, pendant près de quatre heures, la colonne russe, forte de 9000 hommes. (*Note du traducteur.*)

colonne arriva à peu près à huit heures du matin à *Bergen*, pénétra dans ce village, et en prit possession. Les troupes se trouvant alors protégées à droite par les maisons, et n'étant plus exposées au feu des Français que sur leur front et sur leur gauche, le général russe réussit à former un bataillon de fusiliers en avant de l'église, presque vis-à-vis du canal, et une autre de grenadiers dans une rue un peu sur la droite de l'église. Le reste des troupes fut placé entre les maisons et dans les ouvertures des différentes avenues qui conduisaient au centre du village. Telles furent les dispositions prises à la hâte par le général Hermann pour tâcher de conserver la longue et étroite étendue de terrain dont on venait de s'emparer si rapidement, jusqu'à ce qu'il fût possible à la brigade du général Manners et à la colonne du général Dundas d'arriver pour le soutenir.

La marche ou plutôt le mouvement prompt et irrégulier des Russes, avait, comme on se l'imagine bien, surpris et déconcerté les Français. Chassés de poste en poste avec une impétuosité qui ne leur donna pas le temps de la réflexion, ils s'étaient dispersés comme on l'a vu, des deux côtés de la route, moins peut-être par dessein que par instinct, et moins parce que c'était le parti préférable, que parce que c'était le plus facile à

suivre. Ils laissèrent donc passer ce torrent devant eux. Les généraux Brune et Vandamme, ayant vu la gauche de leur position percée dans toute sa profondeur, et la gauche de leur centre débordée, et craignant qu'à la fin leur ligne ne vînt à être entièrement tournée et coupée, s'ils donnaient aux Anglais le temps de venir au secours des Russes, avaient amené en toute hâte leur réserve d'Alkmaar, et tiré aussi du *Koedyk* un détachement de la division du général Dumonceaux. Une partie de ces troupes fut dirigée vers les dunes; l'autre rejoignit les corps qui étaient à *Bergen*. Aussitôt que ces renforts furent arrivés à leur destination, les républicains marchèrent pour attaquer les deux colonnes russes. Celle qui était dans les dunes, et qui jusqu'alors n'avait cessé de se porter en avant avec la même vitesse et la même confusion qu'à la gauche, vit qu'elle était tournée par un corps ennemi qui s'avançait le long du rivage. Se trouvant alors dans le plus grand désordre et ayant consumé ses munitions, elle plia, et les Français se portèrent entr'elle et la colonne de gauche qui s'était jetée dans *Bergen*. Cette dernière colonne qui avait été pendant vingt minutes exposée à un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie, se vit alors menacée en queue, tandis que, sur la gauche, l'ennemi pénétrait dans l'avenue par l'ouver-

ture. Pour mettre ce point à l'abri, le général Hermann y envoya immédiatement les trois bataillons de fusiliers qu'il avait formés en avant de l'église. Mais les républicains cernèrent bientôt le village sous la protection de leur artillerie qui ne put être tournée; car de trois pièces de canon qu'avaient les Russes, deux se trouvaient sans munition ; la troisième qu'on plaça à l'entrée du village vers le *Koedyk*, n'arrêta pas l'ennemi qui s'en rendit maître, et de là pénétra dans le village. Le général Hermann qui venait de se porter du cimetière vers la droite, fut coupé et fait prisonnier avec une partie de son corps, après une vigoureuse résistance près du château de *Bergen*, d'où il chercha inutilement à opérer sa retraite à travers les] dunes. Le général Essen qu'il avait laissé près de l'église, profitant de cette circonstance, rassembla autant d'hommes qu'il put et se fraya un chemin par l'avenue qui conduit aux dunes, d'où les Français se retirèrent à son approche, et sur le sommet desquelles il parvint en quelque sorte à former sa troupe. Après avoir fait une courte halte dans cette position, il continua sa retraite sur *Schoorl*.

Tel fut le résultat de l'attaque à la droite, et les suites funestes de la bravoure inconsi-

dérée des Russes. Comme les opérations de cette colonne eurent une très-grande influence sur le sort de cette journée, on peut même dire sur celui de toute la campagne ; et comme elles n'ont été jusqu'à présent rapportées que d'une manière imparfaite, on a cru à propos d'en donner une relation très-circonstanciée. Il est inutile d'entrer dans des détails semblables sur les mouvemens des trois autres principales colonnes.

Celle du général Dundas s'était mise en mouvement au point du jour, et les trois bataillons russes sous les ordres du général Sedmoratsky s'étaient portés de *Crabbendam* contre *Warmenhuysen*, tandis que le premier régiment des gardes venant de *Tuygtenhoorn* l'attaquait sur la droite. Ce village fut enlevé de chaque côté à-peu-près en même temps, et on y prit 500 hommes et 3 pièces de canon. On dirigea alors un bataillon sur la gauche de la colonne du général Hermann, et le 3.e régiment des gardes avec un bataillon du 5.e régiment, fut détaché sur la gauche pour maintenir la communication avec le corps du général Pulteney, que peu après ils renforcèrent. Le reste de la colonne du général Dundas marcha immédiatement de *Warmenhuysen à Schoorldam*, ayant le canal d'*Alkmaar* à sa droite. Le duc d'Yorck

se trouvait en personne avec cette colonne et fit tout ce qui dépendait de lui pour accélérer son mouvement, qui fut toutefois très-lent, l'ennemi ayant détruit toutes les routes, et les troupes ayant été obligées de marcher comme elles purent à travers les prairies, où chaque fossé était d'une telle largeur qu'on fût obligé d'avoir recours à différens expédiens pour passer, et même d'établir des ponts. Malgré les plus grands efforts, et quoique *Warmenhuysen* eût été enlevé entre six et sept heures du matin, on ne put arriver avant neuf heures à *Schoorldam*. Ce poste retranché fut attaqué en même tems du côté de *Warmenhuysen*, par le corps du général Dundas et du côté de *Schoorl* par la brigade du général Manners, qui s'était portée, comme nous l'avons vu, à la gauche de la colonne russe afin de tenir en respect les troupes françaises disseminées sur son flanc. *Schoorldam* fut pris sans coup férir; on y fit un nombre considérable de prisonniers.— Il était nécessaire de passer le canal à *Alkmaar*, avant de pouvoir soutenir l'attaque faite par les Russes. — L'ennemi avait détruit le pont; mais on trouva moyen de le rétablir avant dix heures. Alors une partie des troupes traversa aussitôt le canal et marcha sur *Schoorl*. Dans cet instant, S. A R. reçut la nouvelle de ce qui s'était

passé à *Bergen;* ce fut le capitaine Taylor, son aide-de-camp, et le seul officier anglais qui eût accompagné la colonne russe, qui la lui apporta. Bientôt après, le duc d'Yorck eut le chagrin de voir que les Russes continuaient leur retraite sur le *Zype*, et avaient dépassé *Schoorl* où l'ennemi était déjà entré.

S. A. R. adopta alors le seul parti qui pouvait remédier au désordre des Russes, et rétablir le combat. Elle attaqua sur-le-champ, avec la brigade du général Manners, soutenue par les trois bataillons de Sedmoratsky, la 1.re brigade des gardes, et le 35.me régiment commandé par le prince de Glocester. Cette attaque eut un succès complet. *Schoorl* fut emporté, et l'ennemi arrêté dans sa poursuite. Cet avantage aurait pu changer la face de affaires, et décider le succès de la journée en faveur des alliés, si l'on eût pu obtenir des Russes d'arrêter leur retraite et de se former à la droite des Anglais sur les dunes. Mais le général Essen ne put parvenir à faire cesser le désordre et le découragement dans lequel ils étaient tombés, et fut contraint de les laisser continuer leur retraite par *Groet*, jusqu'à leur ancienne position dans le *Zype*, où ils arrivèrent entre onze heures et midi.

Les troupes anglaises qui couvraient leur

retraite furent alors obligées de s'étendre sur la droite, et d'occuper un espace hors de proportion avec leur nombre. Ils résistèrent néanmoins avec succès aux attaques réitérées de l'ennemi entre *Schoorldam*, *Schoorl* et les dunes; ils tentèrent même trois fois de s'emparer de *Bergen*; mais leurs forces étaient trop peu considérables pour qu'ils pussent en espérer quelque succès. Harrassés par les difficultés de la marche et la longueur de l'action, et manquant de munitions, ils commencèrent leur retraite vers trois heures et demie sur *Petten* et le *Zypersluys*. — *Schoorldam*, quoiqu'exposé à un feu extrêmement vif d'artillerie et de mousqueterie, presqu'entièrement détruit par le feu de l'ennemi, fut long-tems défendu par le régiment des gardes de Coldstream, qui avait en réserve le premier bataillon du 5.me régiment. Le général Dundas qui s'y trouvait lui-même n'évacua le village que lorsque le feu eut cessé sur la droite. Il se retira alors par *Warmenhuysen* et *Crabbendam*, et alla reprendre sa première position. Trois bateaux canonniers portant chacun une caronade de douze livres, qui avaient été envoyés dans le canal d'*Alkmaar* pour coopérer avec les troupes qui agissaient à droite et à gauche de ce canal, contribuèrent efficacement à la défense de

Schoorldam; ils étaient montés par un détachement de matelots sous les ordres de Sir Home Popham et du capitaine Godard de la marine.

Tandis que l'issue des deux principales attaques faites entre le *Koedyk* et la mer, trompait ainsi les espérances qu'on avait pu concevoir, l'attaque que la 3.me colonne avait eu ordre de faire sur le *Langedyk* avait eu plus de succès qu'on n'en devait attendre. Les deux, brigades sous les ordres du général Pulteney, se réunirent à la pointe du jour sur les différens points d'où elles devaient se mettre en mouvement, celle du général-major Coote à *Niewdorpverloo* et celle du général-major Don à *Drixhoorn*. Le général Pulteney qui se trouvait avec ce dernier, détacha sur la gauche le 2.e bataillon du 17.e régiment, et marcha avec le reste de la brigade le long de la digue qui conduit à *Oudescarpel*. Ces troupes repoussèrent facilement les avant-postes ennemis; mais elles furent arrêtées par les retranchemens élevés en avant d'*Oudescarpel*, à la tête de la *Langedyk*. Ce dernier village et ceux de *Noordeharwoud*, *Zyderhaarwoud* et *Broeck* forment sur cette digue un défilé tellement étroit, qu'on ne peut nulle part y placer huit hommes de front;

il est de plus bordé dans toute sa longueur, par un canal très-profond. Le général Daendels occupait avec sa division cette position presqu'inattaquable, et il n'avait rien négligé pour ajouter à sa force naturelle. Il avait coupé toutes les routes et détruit tous les ponts conduisant au canal qui flanque la digue, et les approches étaient défendues par des batteries. Il avait fait aussi construire une double ligne de demi-redoutes pour couvrir la tête de *Oudescarpel*. Sa gauche était également protégée par des retranchemens, et surtout par les canaux dont les prairies sont entrecoupées, et qui les rendaient tout-à-fait impraticables. Il y avait, à une petite distance de la position des Hollandais, un canal dont le pont était rompu, mais sur lequel il était impossible de passer plus d'un homme à la fois. Il y avait aussi du côté du canal, une digue presque parallèle au front de l'ennemi. Cette digue offrait au général Pulteney un poste avantageux et il le fit occuper par le 1.er bataillon du 40.e régiment, et par quelques compagnies d'infanterie légère qu'il plaça sous les ordres du colonel Spencer du 40.e régiment. Par cette disposition, le général Pulteney remplit le principal objet dont il était chargé, qui était de s'emparer du défilé du *Langedyke*, et d'y tenir l'ennemi en échec.

L'avant-garde du général Daendels chercha

plusieurs fois en vain à déloger le colonel Spencer et ne réussit pas mieux dans la tentative qu'il fit de chasser le 2.e bataillon du 17.e régiment placé à la gauche. Une très-vive canonade eut lieu pendant tous ce tems entre les batteries retranchées de l'ennemi et l'artillerie anglaise placée derrière le pont rompu ; les Anglais souffrirent beaucoup dans cette circonstance par le feu dominant et supérieur des Hollandais.

Les généraux Pulteney et Don, ne pouvaient pas songer à faire un pas de plus en avant jusqu'à ce que le général Coote eût attaqué le flanc droit et les derrières de l'ennemi, comme il en avait reçu l'ordre. Il avait fait replier les tirailleurs ennemis, mais il n'avait pu passer le canal dont il vient d'être mention, et s'était vu obligé de borner ses opérations à diriger contre les ouvrages élevés sur l'autre bord du canal, un feu d'artillerie et de mousqueterie qui fut soutenu de part et d'autre avec beaucoup de vigueur. Ne voulant pas être arrêté plus long-temps, le général Pulteney résolut d'enlever de vive force les retranchemens placés sur son front. Il ordonna au colonel Spencer de saisir la première occasion favorable d'attaquer ; et ayant été dans ce moment renforcé par le 3.e régiment des gardes et le 2.e bataillon du 5.e régiment, il dirigea le général Don avec le premier de ces corps et quatre compagnies du

40.e régiment pour attaquer le flanc gauche de l'ennemi, s'il en voyait la possibilité. Ces troupes passèrent plusieurs canaux, mais ne purent s'avancer assez, et le colonel Spencer paraissant devoir être attaqué sérieusement, le général Don fut rappelé. En effet, l'ennemi sortit de ses retranchemens, et tenta par un vigoureux effort de percer la droite du colonel Spencer qui, soutenu par quelques compagnies de réserve, parvint cependant à le repousser. Les Hollandais ayant renouvelé leur attaque, les troupes Anglaises franchirent la digue derrière laquelle elles avaient pris position, et les chargèrent avec tant d'impétuosité, qu'elles entrèrent dans le retranchement pêle mêle avec eux. Le général Pulteney ayant aussitôt fait soutenir le colonel Spencer, les Républicains ne purent parvenir à se rallier, et ayant été serrés de près, ils furent successivement chassés de tous les villages qui bordent le *Langedyk*; ils eurent 900 hommes faits prisonniers et environ 700 tués ou blessés; on trouva 14 pièces de canon, et une grande quantité de munitions dans leurs retranchemens. Après la prise d'*Oudescarpel*, le général Pulteney se porta sur-le-champ pour opérer sa jonction avec le général Coote; mais celui-ci ne put l'exécuter autrement qu'en faisant traverser à ses troupes, dans des bateaux, le canal qui séparait les deux brigades. Cette jonc-

action terminée, le lieutenant-général Pulteney se préparait à marcher sur *S.-Pancrass* et à coopérer de son côté à l'attaque de *Koedyk*, lorsque, d'après ce qui venait de se passer sur sa droite, il reçut ordre de se retirer, ce qu'il fit en bon ordre, après avoir jeté dans le canal les canons dont il s'était emparé dans les retranchemens et que le mauvais état des routes ne permettait pas d'emmener.

Le général Abercromby s'était mis en mouvement le 18 dans l'après-midi, et n'était arrivé à *Hoorn* à deux heures du matin. Cette ville était occupée que par 170 hommes sous les ordres d'un major qui, à la première sommation, fit ouvrir les portes et se rendit prisonnier de guerre avec sa troupe. Une partie de la réserve anglaise prit possession de la ville ; le surplus de la division resta sous les armes sur la route qui conduit à *Waggenum*. Le général Abercromby avait ordre, comme on l'a déjà vu, de se porter le plus promptement possible sur *Purmurend;* mais il trouva les routes si impraticables et les troupes si fatiguées, qu'il fut contraint d'abandonner ce projet. Il se préparait à marcher sur *Schermerhorn* où était la droite de l'ennemi (ce qui aurait exigé beaucoup de temps, parce qu'il y avait un grand nombre de canaux à passer, et que les routes et les ponts

avaient été détruits) lorsqu'il reçut avec la nouvelle du mouvement rétrograde des Russes, l'ordre de se replier sur le *Zype*. Il changea en conséquence ses dispositions, et commença sa retraite à huit heures du matin ; elle se fit en ordre, et ne fut aucunement troublée par l'ennemi.

Tel fut le résultat de l'affaire du 19, résultat fort différent de celui dont les alliés s'étaient flattés, et qu'ils ne pouvaient en quelque sorte espérer. Quoiqu'ils fussent ramenés à la même position qu'ils occupaient la veille, leurs efforts et leur courage ne demeurèrent pas sans récompense; car plus de 3000 prisonniers étaient tombés en leur pouvoir. La perte des Républicains en tués ou blessés, fut aussi très-considérable; le général Dumonceau qui commandait leur centre, se trouvait au nombre de ces derniers. La perte des Anglais fut de 117 hommes tués, dont 5 officiers; 409 blessés, y compris 43 officiers; et 490, dont deux officiers seulement, manquans. Les Russes, outre leur général en chef qui fut fait prisonnier, eurent à regretter le brave lieutenant-général Gerebzoff qui fut tué; ils perdirent en tués ou faits prisonniers 1745 hommes, dont 44 officiers; et en blessés, 1225, dont 49 officiers; parmi ceux-ci

se trouvait le général-major Southoff qui s'était particulièrement distingué. (1)

On croit inutile d'après les détails dans lesquels on est entré sur l'affaire du 19, de rechercher les causes qui ont fait échouer l'attaque des alliés. On a clairement démontré que la cause principale fut l'aveugle précipitation avec laquelle la colonne de droite attaqua. Quand on considère le succès complet, quoique difficilement obtenu des autres colonnes, il paraît hors de doute que si les Russes eussent montré dans cette circonstance, comme on devait s'y attendre, cet esprit de discipline et d'obéissance qu'on leur connaissait, le résultat de cette journée n'eût pleinement justifié le plan du duc d'Yorck, réalisé son objet, et avancé le but de l'expédition autant que les circonstances l'eussent permis. Il est impossible de ne pas blâmer la conduite des Russes. On leur doit cependant la justice de faire une mention honorable

---

(1) L'auteur oublie d'ajouter à la perte d'hommes que fit l'armée alliée celle de sept drapeaux, vingt pièces de canon, six obusiers, dix-huit caissons, vingt-quatre voitures d'équipages, environ deux cents chevaux d'artillerie et plus de quatre mille fusils, que lui enleva la division de gauche de l'armée franco-batave. (*Note du traducteur.*)

du courage extraordinaire dont ils firent preuve. Il en aurait moins fallu sans leur fatale précipitation pour rendre cette journée aussi glorieuse pour eux-mêmes qu'utile à la cause qu'ils défendaient. Ils payèrent chèrement leur faute par la perte du général Hermann, leur brave et respectable commandant en chef. On a tout lieu de croire que s'il ne fut pas tombé entre les mains des Français, il serait parvenu, en opérant leur retraite avec ordre et fermeté, à remédier au désordre, et à la rapidité du mouvement offensif fait par ses troupes, et eût trouvé moyen de conserver une partie du terrain qu'on avait gagné. Le vif attachement que ses soldats lui témoignaient, lui avait donné sur eux cet empire qu'une incroyable confusion avait seule pu détruire un moment; et il aurait trouvé dans leur obéissance, le moyen de parer aux désastres causés par leur imprudence. Il est présumable qu'après avoir été repoussé de *Bergen*, il eût reformé ses troupes dans les dunes, en étendant sa gauche à *Schoorl* où elle eût été soutenue par l'attaque qui était faite dans ce moment sur *Schoocldam* et le *Koedyk* par la colonne du général Dundas. Alors les deux colonnes eussent pu agir de concert et attaquer ensemble *Bergen* avec d'autant plus d'avantage que les Russes, par leur position, eussent dominé ce bourg et occupé les débouchés qui y condui-

sent. En un mot, la victoire eût pu encore couronner les efforts des alliés (1). Ce n'est pas dans cette journée seulement qu'on eut à regreter la perte du général Hermann ; les événemens ultérieurs la firent encore mieux sentir. Le zèle et les bonnes dispositions qu'il montra constamment, son expérience, ses talens militaires, et la confiance que les Russes avaient en lui, donnent lieu de présumer qu'il eût rendu d'importans services pendant le reste de la campagne, qu'il eût ranimé le courage et la bonne volonté de ses soldats, et imposé silence au mécontentement et à l'ignorance.

Si l'on doit ajouter foi aux rapports que les Français eurent soin de répandre et de propager dans les gazettes, le général Hermann aurait jeté le blâme de la bataille du 19 sur les Anglais, et se serait plaint de n'avoir pas été soutenu par eux. Il est facile de concevoir que, cédant à l'impression récente des contrariétés qu'il avait éprouvées, et sentant amèrement la rigueur de sa position, il ait pu, dans le premier moment, émettre ces plaintes, et quoiqu'on ne puisse pas admettre l'accusation comme fondée, on n'est cependant pas surpris de voir qu'il jugea la chose ainsi,

---

(1) C'est le cas de dire qu'avec un *si* on fait beaucoup de choses. (*Note du traducteur.*)

puisqu'il ignorait comment tout s'était passé excepté sur le point où il avait lui-même été, et qu'il était alors privé de la faculté d'obtenir des explications. Il est possible qu'il n'eût aucune idée de la différence qu'il y avait entre le terrain sur lequel il opérait, et celui où l'autre colonne avait à se frayer un chemin. Après avoir passé le *Slaperdyk*, les Russes avaient à longer les dunes; ils n'avaient plus par conséquent à franchir de canaux, de fossés, ni aucun de ces obstacles que ni la supériorité du nombre, ni le courage, ne peuvent surmonter. La résistance de l'ennemi fut donc le seul empêchement qu'il y eût, et elle fut, jusqu'au moment de l'attaque de *Bergen*, si faible et retarda si peu leur marche, qu'ils parurent devant *Bergen* à huit heures du matin. La relation qu'on vient de faire, prouve suffisamment que les colonnes se trouvaient dans des positions toutes différentes sous le rapport des localités, et qu'aucune force, ni aucune prévoyance humaine, ne pouvait leur permettre de surmonter, sans une grande perte de temps, les difficultés qui s'opposaient à leurs mouvemens. La brigade du général Manners était le seul corps qui, dans le moment, eût pu être de quelqu'utilité aux Russes; mais se trouvant à leur gauche, cette brigade ne pouvait déboucher que tard du *Slaperdyk*, et étant venu ensuite aux mains avec les

troupes françaises qui étaient restées sur le flanc des Russes, elle se vit inévitablement engagée à les suivre. En outre, le général Hermann ne pouvait pas ignorer que les ordres positifs de S. A. R. prescrivaient de commencer le mouvement général à la pointe du jour, et que ses troupes se mirent en marche près de deux heures avant le moment indiqué. Il s'ensuivit naturellement de là que ceux qui se mirent les premiers en mouvement, qui eurent le moins d'obstacles à surmonter, et qui marchèrent avec une impétuosité qui (malgré toute la partialité qu'on peut avoir pour la bravoure) ne peut pas être appelée militaire, se trouvèrent beaucoup plus avancés que ceux qui partirent plus tard, et qui ayant éprouvé de fréquens empêchemens par la nature du terrain, ne purent pas, l'eussent-ils même voulu, imiter la course rapide des premiers. Par conséquent, les Russes se trouvèrent isolés par suite de leur propre conduite. Les efforts extraordinaires et heureux, faits d'après les ordres du duc d'Yorck par la colonne du général Dundas et la brigade du général Manners, avant et après la retraite des Russes, ne laissent pas à douter que si ces derniers eussent agi conformément aux ordres qu'ils reçurent, ou même qu'après avoir échoué, pour ne l'avoir pas fait, ils eussent cherché à réparer leur faute et leurs revers, l'honneur et l'a-

vantage de cette journée ne fussent restés aux alliés.

Quoique tout ceci soit incontestable aux yeux des gens sensés, ceux qui ne sont jamais satisfaits des causes réelles et ostensibles des événemens, les cherchèrent alors dans des causes éloignées ou imaginaires; ainsi, ne voulant pas croire qu'un plan puisse échouer parce qu'il a été mal ou malheureusement exécuté, et reconnaître que les dispositions faites par le duc d'Yorck, furent dictées d'après une connaissance exacte de sa position, de ses forces et de l'objet qu'il avait en vue, et oubliant que, où elles furent exactement suivies, elles eurent le plus entier succès, ils attribuèrent au plan les revers de la journée.

De toutes les raisons sur lesquelles on a fondé ce jugement, celle-ci est la seule qui mérite quelqu'attention. — Pourquoi disent-ils, envoya-t-on une colonne aussi considérable à la gauche où il n'y avait que peu ou point d'opposition à redouter? Si ces troupes eussent été employées à la droite, n'est-il pas probable que l'événement eût été différent.

On sent facilement qu'un raisonnement aussi plausible dût s'offrir de lui-même au duc d'Yorck et aux officiers qu'il consulta. Mais les motifs qu'on avait d'adopter un mode d'attaque diffé-

rent, parurent fondés et concluans. Le premier soin qui doit occuper la pensée d'un général appelé à une opération aussi importante qu'une bataille générale, est de savoir si les avantages qui peuvent en résulter en cas, de succès, sont tels qu'ils puissent balancer le risque d'une défaite, et la perte qu'on doit éprouver, quel que soit l'événement. Il doit en même tems supposer son adversaire habile et prévoyant, et conclure qu'il suivra le système de défense qui sera le plus avantageux pour lui-même, et le plus destructif pour son ennemi. Il est vrai que si des forces plus nombreuses eussent été envoyées à la droite, *Bergen* eût été enlevé avec plus de certitude; mais que s'en serait-il suivi? Derrière cette position, il y en avait d'aussi fortes que l'ennemi aurait successivement occupées et défendues, et chacune d'elles devait être attaquée de front. En supposant qu'en définitif elles eussent toutes été forcées, un pareil succès aurait exigé une suite de mouvemens et d'opérations qui auraient dû être rapides; mais qui étaient impossibles par la nature du pays, la saison, la situation où l'armée se trouvait sous le rapport des vivres, et la conduite que l'ennemi aurait certainement tenue.

Ces deux dernières considérations furent cel-

les qui fixèrent plus particulièrement l'attention de S. A. R. Admettant en effet qu'en conséquence de la prise de *Bergen*, l'ennemi eût été forcé de se replier sur *Beverwick* et même sur *Haarlem*, il était hors de doute qu'alarmé alors pour la sûreté d'*Amsterdam*, dont la possession était l'objet évident des alliés, il eût aussitôt détaché un corps à droite pour couvrir cette capitale, en occupant le petit nombre de passages qui conduisent à la *Nord-Hollande*. Ce corps eût pu facilement prendre une très-forte position; il aurait eu ses derrières parfaitement assurés et aurait pu être renforcé à volonté. Posté ainsi sur le flanc de la longue ligne qu'auraient occupé les alliés, il aurait constamment menacé de la rompre et de couper leurs communications avec le *Helder* sur lequel dépendait entièrement la subsistance de l'armée. Dès lors il eût été nécessaire de laisser en arrière un corps très-considérable de troupes pour maintenir la communication, et assurer le transport des vivres. Toutefois ce service eût été très-difficile, car les communications par eau ne s'étendent pas au-delà d'*Alkmaar*, et la marche des convois sur *Beverwick* et *Haarlem* n'aurait été que très-lente à cause du petit nombre de voitures et de chevaux que l'armée avait à sa disposition. En sup-

posant cependant qu'on fût parvenu à surmonter ces obstacles, et que l'ennemi eût été délogé de sa position de *Haarlem*, il n'eût certainement pas manqué de jeter dans *Amsterdam* un très-fort corps de troupes qu'il eût été aussi dangereux de laisser en arrière, qu'il eût été difficile à chasser de cette ville; il aurait donc fallu laisser un autre corps d'observation dans cette partie. D'où il suit que des attaques faites seulement sur le front de la ligne avec toutes les troupes disponibles, eussent été accompagnées de dangers, de fatigues, de perte de tems, et d'une diminution de forces qui aurait paralysé la continuation de l'entreprise (1).

Il n'y avait qu'un seul moyen de prévenir toutes ces difficultés, c'était de profiter de la faute que l'ennemi avait commise en laissant sa droite à découvert; et de porter rapidement un corps de troupes sur *Amsterdam* du côté où cette ville est accessible, parce qu'elle était alors sans défense. Ce corps se serait rendu maître des diffé-

---

(1) Il est difficile, d'après ces différentes réflexions de deviner quel pouvait être le but du duc d'Yorck, puisqu'il ne lui aurait été d'aucune utilité d'avoir même forcé les positions des Français. Rien ne décèle mieux l'embarras de l'auteur que toutes ces absurdités. (*Note du traducteur.*)

rens points qui la dominent sur la rive septentrionale de la *Ye*, et aurait été promptement appuyé par des forces maritimes. Il n'était pas présumable que les habitans de cette capitale, abandonnés à eux-mêmes dans cette circonstance, eussent préféré s'exposer à un bombardement. Il y avait, au contraire, lieu de croire qu'ils eussent volontairement ouvert leurs portes aux alliés, et qu'ils les eussent reçus comme des libérateurs. On a déjà démontré dans le second chapitre par des exemples tirés de l'histoire, et par un aperçu de la situation des Provinces-Unies, que la possession de leur capitale garantissait en quelque sorte celle de tout le pays. Un résultat semblable qui aurait pu décider du sort de la campagne, en forçant les Français d'évacuer la Hollande, et qui seul pouvait faire obtenir à cette expédition une influence désirable sur les affaires de l'Europe, ne manqua, que parce que *Bergen* ne fut pas pris, ou plutôt parce qu'on ne s'y maintint pas. Les forces destinées à faire cette attaque n'en avaient pas moins été jugées suffisantes d'après une inspection du pays et la position de l'ennemi. Supérieure en nombre, ayant l'avantage de l'offensive, et certaine d'être puissamment secondée, il paraissait impossible que la colonne russe ne réussît pas. Quiconque se rappelera la promptitude avec laquelle elle pénétra jusqu'à *Ber-*

gen, sera convaincu que ce n'est pas à l'infériorité des forces que l'on y employa, qu'on doit attribuer les mauvais succès de cette opération ; et ce ne pourrait être qu'un pauvre général que celui qui ferait attaquer un poste par des troupes trois ou quatre fois plus nombreuses que celles chargées de le défendre (1). Tout considéré, ceux qui sont d'avis qu'on ne doit jamais rien hazarder, que chaque avantage, même le plus léger, doit être obtenu partiellement, et qu'on doit toujours

(1) Quoiqu'en pense l'auteur, ce n'est point une preuve d'impéritie ou de pusillanimité, que de baser ses dispositions sur les principes de l'art. Frédéric, (pour ne citer que lui) fut-il un *pauvre général* pour avoir fait à Lauthen la plus heureuse application de l'ordre oblique ? Ceux qui ont dit que l'aile droite de l'armée russo-anglaise, n'attaqua pas avec des forces assez nombreuses, paraissent avoir eu raison ; car si cette armée qui avait sur celle qui lui était opposée une supériorité numérique de plus de 10 à 12000 hommes, l'eût assaillie en forces à son aile gauche qui était sa partie faible, peut-être la position de Bergen eût-elle été forcée, et fût-on parvenu à gagner les communications de l'armée franco-batave avec sa base d'opérations. S'il en eût été ainsi, il est difficile de dire, malgré tous les raisonnemens hypothétiques de l'auteur, la tournure que les choses eussent prise. On conviendra aussi que la colonne du général Abercromby se trouvait à une trop grande distance de l'action principale : le peu d'utilité dont elle fut, en est la preuve. (*Note du traducteur.*)

mettre en action la totalité de ses forces, blâmeront peut-être l'attaque du 19. Mais ceux qui savent que la guerre n'offre jamais deux positions parfaitement semblables; qu'en conséquence chaque circonstance exige une conduite qui lui soit propre, et que de grands succès n'ont jamais été obtenus que par des généraux qui ont su faire des entreprises susceptibles d'offrir de grands résultats, trouveront, en considérant l'objet que le duc d'Yorck avait en vue, et en pesant avec discernement le choix des moyens qu'il possédait pour le remplir, que le plan d'opérations du 19 convenait à sa position, et qu'il était en effet une application aussi hardie que juste, aussi étendue qu'habile des principes et des règles de l'art de la guerre. Ils verront que ce plan était le seul qui, pendant le peu de tems qu'on pouvait encore tenir la campagne, était susceptible de mettre l'armée à même, en s'étendant, de prendre ses quartiers d'hiver en Hollande, et d'accomplir le grand objet de l'expédition (1).

---

(1) Ce plan d'attaque rappèle celui encore plus vaste que le général Mack forma au mois de mai 1794, pour envelopper le corps français que le général Pichegru avait fait avancer sur la Lys. Il ne réussit pas mieux que celui du 19 septembre; mais ce fut par une cause tout-à-fait contraire. Le dernier échoua par la faute

CHAPITRE VI.

(Position avantageuse occupée par l'armée franco-batave. — Elle reçoit quelques renforts. — Position où se trouve le duc d'Yorck. — Il reçoit aussi des renforts. — Opérations de la marine anglaise dans le Zuyder-Zée. — Les projets du duc d'Yorck sont retardés par le mauvais temps. — Bataille du 2 octobre. — Victoire remportée par les Alliés, et retraite du général Brune. — Position qu'il occupe. — Observations sur cette bataille et ses suites.)

L'ARMÉE Anglo-Russe ayant repris le dix-neuf, sur tous les points, la position qu'elle occupait la veille, l'armée Républicaine réoccupa aussi les différens villages et postes, dont elle se trouvait en possession avant ce jour. Le danger que le général Brune avait couru de voir sa droite tournée, et ses derrières attaqués, lui ayant prouvé la défectuosité de sa position, et fait apercevoir quelques fautes qu'il avait commises, il s'occupa immédiatement d'y porter re-

---

d'une colonne qui se mit trop tôt en mouvement ; l'autre par celle d'une colonne qui s'y mit trop tard. (*Note de l'auteur.*)

mède. Nayant pas de forces assez nombreuses pour pouvoir occuper tout l'espace entre le *Zuyder-Zée* et l'Océan, et des circonstances particulières l'obligeant d'appuyer sa gauche, il se détermina à protéger sa droite par des inondations; et fit en conséquence submerger les trois grands polders nommés le *Purmer*, le *Bemster* et le *Schermer*, les parties les plus productives de la Nord-Hollande (1). Il fit fortifier avec le plus grand soin les digues formant les seules communications qui existaient encore à travers cette étendue de pays; et se trouva ainsi débarrassé du soin de défendre, excepté par quelques faibles détachemens, l'espace compris entre *Alkmaer* et le *Zuyder-Zée*, ainsi que des craintes de toute attaque quelconque de ce côté. Par ce moyen, Amsterdam se trouva couvert aussi du côté de terre, tandis qu'à peu près soixante à soixante-dix bateaux canonniers venus de Dunkerque par les canaux des Pays-Bas et de la Hollande, devaient concourir à la défense de cette capitale par mer.

---

(1) Tout le monde sait que les Hollandais brûlent une terre bitumineuse préparée à cet effet. Les endroits d'où ils la retirent se comblent avec le temps ou forment de petits lacs. Souvent ils dessèchent ces lacs et les environnent de digues ; ce sont ce qu'on appèle *polders* dans la langue du pays. (*Note de l'auteur.*)

L'armée française et batave resta concentrée depuis le *Lange-Dyke* jusqu'à l'Océan. Sa droite, dont l'approche était déjà si difficile, fut rendue encore plus formidable. Le poste d'*Oude-Scarpel* qui formait la droite, était presqu'entièrement entouré d'inondations; et la digue qui, le dix-neuf, avait favorisé l'attaque du général Pulteney, fut rasée. Au centre, *Schoorldam* et le *Koedyck*, se trouvaient protegés par de nouveaux ouvrages. Quelques renforts qui arrivèrent successivement, servirent à compléter la défense de cette position resserrée, où le général Brune pensait avec raison, que les alliés ne le laisseraient pas long-temps tranquille. Il ne se trouvait pas encore en état de tenter des opérations offensives.

On s'imagine bien que l'issue de la bataille du 19, déconcerta autant les plans du duc d'Yorck, qu'elle diminua les espérances qu'il avait conçues. Il ne pouvait se dissimuler combien elle était malheureuse sous trois rapports : le temps qu'elle donnait à l'ennemi d'augmenter ses forces et ses moyens de défense, l'approche de l'hiver, et le mauvais effet qu'elle n'avait pu manquer de produire sur l'esprit des Hollandais. Il prévit aussi que dès ce moment toute attaque de sa part, serait soumise à l'inconvénient qu'il avait espéré faire disparaître le 19, celui d'être obligé d'attaquer de front de fortes positions, et de les enlever

l'une après l'autre. Le succès était devenu en même temps plus difficile à obtenir, et moins susceptible d'offrir des avantages. Quelque défavorable que fût cet état de choses, il ne découragea pas le duc d'Yorck; il eut la satisfaction de voir que, malgré l'échec que son armée avait éprouvé, elle partageait ses sentimens. Les Anglais se flattaient de rappeler la victoire sous leurs étendards, et les Russes manifestaient un vif désir de laver la tache *qu'ils savaient avoir terni leurs armes.*

En même temps que les dispositions favorables des troupes permettaient au duc d'Yorck de compter sur le succès d'une seconde tentative, tout lui prouvait la nécessité de la hâter autant que possible. Des rapports auxquels il pouvait avoir toute confiance, lui apprirent que la majeure partie des renforts que le général Brune attendait, n'étaient pas encore arrivés. La supériorité du nombre qui était encore du côté des alliés, et l'avantage décisif qu'ils obtinrent le 19 sur tous les points, excepté sur un seul, ne pouvait manquer d'entretenir une certaine confiance dans l'esprit des Hollandais bien intentionnés, et il était même permis de croire qu'on pourrait en obtenir quelques secours. S. A. R. crut donc voir la possibilité de donner encore une tournure favorable à l'entreprise, et s'occupa sans relâche à se

mettre en état de faire une tentative nouvelle contre l'ennemi. L'arrivée d'une troisième division russe, ou plutôt de l'arrière-garde des deux autres sous les ordres du général Emmé, qui était débarquée au *Helder* le 25, et qui avait rejoint l'armée le 26, vint ajouter aux moyens qu'il possédait déjà. Ce renfort joint à une compagnie de chasseurs du 60.e régiment, et trois détachemens du 15.e de dragons légers, remplirnet le vide occasioné dans les rangs de l'armée alliée par la bataille du 19.

Les préparatifs d'atta que que l'on faisait d'un côté, et ceux de défense dont on s'occupait de l'autre, employèrent exclusivement tous les momens des deux armées opposées depuis le 19 jusqu'à la fin du mois; aussi n'y eut-il, pendant cet intervalle, ni engagement ni mouvement qui mérite d'être rapporté.

Tandis que de part et d'autre on était dans une inaction que le mauvais temps rendait pour ainsi dire nécessaire, l'escadre de l'amiral Mitchell qu'on avait perdue de vue depuis le 30 août, cherchait par des diversions, à favoriser les opérations de l'armée de terre. Après la reddition de la flotille hollandaise, cet amiral s'était attaché à équiper une flotille de bâtimens légers susceptibles de naviguer sur le *Zuyder-Zée*, dans le dessein de jeter l'alarme sur ses côtes et dans ses îles,

de détruire les défenses maritimes, et de coopérer, lorsqu'elle en serait requise, à la prise d'*Amsterdam*. Cette flotille traversa le Zuyder-Zée, captura tous les navires portant le pavillon de la République Batave, prit possession ou soumit à l'autorité du Stathouder, les îles de *Vlieland* et de *Schelling* (1), ainsi que les villes de *Lemmer* et *Staveren* dans la Frise, de *Medenblick* et d'*Enckuysen* dans la Nord-Hollande. De semblables démonstrations de débarquement ou d'attaques, eurent lieu en même-temps sur la côte occidentale des Provinces-Unies, et particulièrement de la *Zeeland*. Ces diverses opérations n'eurent pas l'effet qu'on en attendait. Les villes dont la flotte anglaise s'empara ou qu'elle menaça, se soumirent à l'autorité du Stathouder, mais les habitans des campagnes ne suivirent pas leur exemple, et restèrent fidèles au gouvernement Batave.

Toutes les dispositions préparatoires ayant été faites, le duc d'Yorck fixa l'attaque au 29 septembre. Les différentes colonnes se mirent en conséquence en mouvement avant le point du jour, pour se rendre aux divers débouchés. Mais on trouva les routes tellement endomma-

(1) Celle du Texel avait été prise le même jour que le Helder fut occupé. (*Note de l'auteur.*)

gées par la pluie tombée pendant la nuit et le jour précédent, qu'on jugea convenable de ne pas se porter en avant. S. A. R. se détermina aussi à remettre l'entreprise à un autre jour, parce qu'elle avait observé que la violence du vent avait tellement gonflé les eaux sur le rivage, que la colonne qui devait le longer aurait éprouvé les plus grandes difficultés dans sa marche, en même temps qu'elle eût été dans l'impossibilité de faire poursuivre son artillerie qui était devenue d'autant plus nécessaire que, depuis l'affaire du 10, le temps n'avait pas permis aux bateaux canonniers de s'approcher de la plage. Les troupes reçurent en conséquence l'ordre de rentrer dans leurs cantonnemens; cinq canonnières qu'on avait introduites dans le canal d'*Alkmaar*, en furent retirées, ainsi que les ponts qu'on avait déjà jetés sur ce canal.

Comme on ne voulait pas différer l'attaque plus de deux jours, on arrêta qu'elle aurait lieu le 1.er octobre, anniversaire de la naissance de l'empereur Paul. Outre tous les motifs que son S. A. R avait pour éviter tout délai ultérieur, les Russes étaient impatiens de combattre, parce qu'ils se persuadaient qu'ils ne pouvaient manquer d'être victorieux dans un pareil jour, et qu'ils voulaient le célébrer par une victoire. Ils furent cependant trompés dans leur attente.

Le temps s'étant maintenu très-mauvais jusqu'au 30, et tout faisant alors espérer un changement de vent qui devait beaucoup faciliter les opérations de la droite, l'attaque fut encore retardée d'un jour, et fixée définitivement au 2. On resta de part et d'autre dans l'inaction jusqu'à cette époque.

Il est presqu'inutile de dire que le nouveau plan adopté par le duc d'Yorck, n'avait aucun rapport avec celui qu'il avait suivi le 10 septembre. Les circonstances étaient trop changées depuis cette époque, pour qu'il se conduisît de la même manière. Elles ne permettaient plus d'embrasser dans le même front d'attaque, toute l'étendue de la Péninsule; il n'y avait guère plus de possibilité de tourner la droite de l'ennemi rendue inabordable par des inondations; et il n'était pas prudent de vouloir l'attaquer de front. Le système défensif adopté par les Républicains, joint à quelques circonstances locales, ne laissaient alors d'autre champ à des opérations actives, que l'espace compris entre le canal d'Alkmaar et l'Océan, et celui-là même était rempli d'obstacles. Ils ne pouvaient être levés; il fallait les surmonter, et pour y parvenir faire usage de puissans moyens. S. A. R. résolut en conséquence de diriger toutes ses forces contre l'aile gauche des Républicains, après s'être convaincu

qu'il n'avait d'autre chance d'obtenir des succès de quelqu'importance, qu'en écrasant le corps français, ou du moins en lui faisant éprouver des pertes tellement majeures, qu'après avoir été chassé de sa position, il fût hors d'état de se maintenir dans celles qui se trouvaient en arrière de cette dernière.

Les dispositions d'attaque furent dirigées vers ce but, et ordonnées ainsi qu'il suit :

L'armée fut divisée en quatre colonnes. Celle de droite consistante en 7910 hommes d'infanterie, et 1010 hommes de cavalerie, et commandée par le général Abercromby, devait s'avancer le long du rivage jusqu'à *Egmont-op-Zée*, et de là à *Egmont-op-te-Hoef*, de manière à tourner le flanc gauche de l'ennemi, et à le prendre à dos, s'il parvenait à se maintenir à *Bergen*.

Huit mille Russes avec leur artillerie, et 300 hussards et cosaques, formaient la seconde colonne sous les ordres du général-major Essen. De ces troupes, 5500 partant de la *Slaperdyke* devaient s'avancer le long de la route qui borde les dunes de *Camperduyne*, et de là par *Groet* et *Schorel* contre *Bergen*. Le reste, sous les ordres du général-major Sedmoratsky, partant de *Slapersluys*, devait couvrir la gauche de la première, la soutenir dans l'attaque de *Bergen*, et

coopérer en même temps de l'autre côté à celle de *Schoreldam*, qui devait être faite par la troisième. Celle-ci qui était commandée par le lieutenant-général Dundas, et qui se composait de 6130 hommes, avait plusieurs buts à remplir. La brigade du général Coote, en quittant *Petten*, devait suivre l'avant-garde du général Abercromby, tourner alors la gauche du village de *Camp*, et marchant à couvert des dunes, prendre la *Slaperdyke* à revers, et balayer la route de *Groet*, afin de favoriser la marche du général Essen, et de couvrir la droite de ce général en détachant quelques troupes dans les dunes. Une seconde brigade, celle du général comte de Chatam devait suivre depuis *Zypersluys* le corps du général Sedmoratsky, tourner alors à droite pour gagner la gauche de la brigade du général Essen, et s'avancer conjointement avec elle pour coopérer à l'attaque de *Bergen*. Dans ce dessein, ces deux brigades devaient s'étendre autant que possible sur la droite, et tâcher de se mettre en communication avec la colonne du général Abercromby. Le reste de la division du général Dundas avait ordre de s'avancer de *Tuygtem-Horn* et de *Crabbendam*, à gauche du canal d'*Alkmaar*, et de s'entendre avec le général Sedmoratsky, pour l'attaque de *Schoreldam*, qui devait être favorisée par sept bateaux canon-

niers destinés à agir sur ce canal. Cette brigade devait aussi entretenir une communication par sa gauche avec la quatrième colonne.

La dernière commandée par le général Pulteney, et consistante en 6,930 hommes d'infanterie et 150 de cavalerie, était chargée de couvrir toute la gauche de l'armée jusqu'au *Zuyder-Zée*, et en menaçant la gauche de l'ennemi, d'empêcher le général Daendels de soutenir les Francais. On laissa à la sagesse du général Pulteney de profiter de tous les avantages qui pourraient s'offrir (1).

En examinant ces dispositions générales, il est évident qu'elles avaient pour but de délóger l'ennemi de la position principale de *Bergen ;*

---

(1) Avant qu'on eût renoncé à l'attaque projetée du 1.er octobre, il avait été question d'en changer en partie le plan. D'après les nouvelles dispositions, le général Abercromby devait s'emparer, dans l'après-midi du 30, de Camp et des hauteurs de Camperduyn. Tandis qu'une partie du corps russe enleverait les retranchemens de l'ennemi sur la Slaperdyke et dans le village de Groet, le général Abercromby serait resté dans la position qu'il aurait gagnée, jusqu'à huit heures du soir, à laquelle la marée lui aurait permis de se porter le long du rivage. Il devait alors s'avancer jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la hauteur de Bergen, ce qui pouvait avoir lieu à minuit. A la pointe

que cette position devait être tournée et prise à revers par la colonne du général Abercromby, qu'elle devait être attaquée de front par le général Essen, soutenu par deux brigades de la troisième colonne; que celle-ci avait pour objet principal d'enlever *Schoreldam*, et que la quatrième était seulement d'observation et de réserve. On voit aussi que les Russes devaient agir au centre, et les Anglais aux deux ailes. L'espace resserré du terrain, et l'ordre mêlé dans lequel les différentes colonnes devaient manœuvrer, ne permet pas de rendre un compte séparé de chacune d'elles. La totalité des forces destinées à cette attaque (en y comprenant le corps sous

---

du jour suivant, les autres colonnes devaient se mouvoir conformément à la première disposition et se mettre en communication avec celle du général Abercromby, qui aurait de nouveau profité de la marée basse pour marcher sur Egmont-op-Zée, afin de tourner complètement la position de l'ennemi, tandis que les autres colonnes l'auraient attaqué de front et de flanc. Ce plan eût été d'une exécution moins pénible pour les troupes et eût pu rendre le succès plus décisif; mais d'un autre côté, il pouvait devenir très-incertain par les élémens, ce que le duc d'Yorck ne pouvait pas s'empêcher de prendre en considération dans ses dispositions: S. A. R. s'arrêta en conséquence au plan qu'on a déjà fait connaître. (*Note de l'auteur.*)

les ordres du général Pulteney), se montait à-peu-près à 30,000 hommes. C'est tout ce que S. A. R. put mettre en action, quoiqu'elle eût un plus grand nombre d'hommes sous ses ordres. Celles que le général Brune avait à lui opposer, étaient évaluées à 25,000 hommes effectifs, dont les deux tiers étaient Français.

L'état de la marée se trouvant coïncider avec le mouvement de la colonne de droite, elle commença à se mettre en marche à six heures et demie, et s'avança le long du rivage. Son avant-garde composée de la réserve, sous les ordres du colonel Macdonald, chassa sans beaucoup de difficultés, l'ennemi de Camp et des dunes qui se trouvent au-dessus de ce village. Tournant un peu à gauche, elle continua son mouvement le long du bord des dunes qui s'étendent de là jusqu'à *Groet*, et se prolongea alors à droite, dans le dessein de rejoindre la gauche du général Abercromby; ce que le colonel Macdonald ne réussit cependant pas à exécuter, la grande étendue des dunes l'ayant obligé de soutenir plusieurs engagemens, et contraint à des mouvemens qui n'avaient pas été prévus. La brigade du général Coote, qui suivait l'avant-garde, tourna à gauche à *Camp*, et s'avançant à l'extrémité de la *Slaperdyke* et jusqu'à *Groet*, fraya ainsi le chemin à la colonne du général Essen. Celle-ci s'a-

vança de la *Slaperdyke*, et marcha sur *Groet*; mais elle ne voulut pas pousser plus loin, jusqu'à ce que les dunes qui se trouvaient sur sa droite et sur son front, fussent occupées par la brigade du général Coote. Cette brigade les occupa conjointement avec la gauche du colonel Macdonald. Pendant ce temps, le général Sedmoratsky s'était mis en marche de *Zypersluys*, d'où ayant été suivi par la brigade du général Chatam, par 150 dragons et par l'artillerie de réserve, il s'avança à travers le canal d'*Alkmaar*, sur la route qu'avait prise le général Essen, communiquant par sa droite avec ce général, et ayant sa gauche protégée par le feu des bateaux canonniers, et par le mouvement du général Burrard. Celui-ci s'était porté de l'autre côté du canal sur *Schoreldam*, d'où il communiquait, au moyen de divers détachemens, avec le général Pulteney qui, ayant commencé à agir de bonne heure, parvint, secondé par le feu de son artillerie et de ses tirailleurs, à attirer l'attention des troupes ennemies postées dans les ouvrages de *Oude-Scarpel* et de la *Langedyke*.

A l'apparition des différentes têtes de colonnes que présentait le centre des alliés, les Républicains avaient fait replier leurs avant-postes, et concentré leurs forces de *Schorel* à *Schoreldam*, occupant ainsi l'espace compris entre les dunes et

le canal d'*Alkmaar*. Plusieurs batteries établies sur divers points de la ligne, commencèrent un feu vif pour en défendre les approches.

Le centre des alliés continua cependant de s'avancer, le général Coote, avec beaucoup de vitesse, sur les dunes, au-dessus et à la droite de *Schorel*, le général Essen, avec lenteur, sur la route qui conduit à ce village. Le général Sedmoratsky pénétrait en même temps à travers les prairies, entre le général Essen et le colonel; mais le grand nombre de fossés qu'il y avait à franchir, joint à d'autres obstacles locaux, et à la difficulté de faire suivre l'artillerie, l'empêchèrent, malgré tous ses efforts, de s'avancer beaucoup. Toutefois l'ennemi fut, après quelques retards, chassé vers onze heures, de sa position entre *Schorel* et *Schoreldam*, ainsi que de ces deux villages. Ce dernier fut occupé par le général Burrard qui, soutenu par les bateaux canonniers, dont la coopération avait puissamment aidé à sa prise, continua de combattre l'ennemi qui était posté en forces sur la *Koedyke*. Les Russes se formèrent entre les deux villages, d'où ils se bornèrent, pendant le reste de la journée, à soutenir une canonnade contre *Bergen* et la *Koedyke*.

Les Républicains s'étaient retirés sur *Bergen*, une partie par la *Koedyke*, une autre à travers

pays, et le reste par la grande route. Ils concentrèrent presque toutes leurs forces dans cette forte position, en garnissant les enclos qui l'entourent ; mais ils continuèrent néanmoins d'occuper une partie des dunes qui dominent *Bergen*, à une distance considérable. Le duc d'Yorck s'étant convaincu qu'aussi long-temps qu'ils seraient en possession de celles-ci, il ne pouvait pas compter sur un succès réel, résolut de faire un effort vigoureux pour les en déloger.

Tandis donc que le général Coote continuait de se battre pour gagner du terrain dans les dunes, où il occupait un grand espace, ayant sur sa droite et sur son front le 85.e régiment qui était vivement engagé avec l'ennemi, et même serré de près. S. A. R. retira de la plaine la brigade du lord Chatam, et lui ordonna de se porter avec un bataillon (le 31.e) le long de la base des dunes, à la gauche du général Coote, et les trois autres au flanc opposé de ce général. Ce mouvement fut parfaitement exécuté, et le lord Chatam, ayant pris position sur la droite du 85.e régiment, de manière à le déborder avec deux bataillons, ce régiment et trois bataillons du 4.e se trouvèrent presqu'en ligne. Ils se portèrent aussitôt en avant, chassèrent l'ennemi pendant plus d'un mille, le délogèrent d'un petit bois, et l'obligèrent à se replier au pied des

hauteurs qui dominent *Bergen*. Cependant, le colonel Macdonald, avec l'avant-garde (les troupes qui lui étaient opposées s'étant aussi retirées sur *Bergen*) ne s'était pas avancé avec moins de rapidité à travers les dunes, où il joignit bientôt la droite de lord Chatam. Le 85.e régiment prit une position avancée et avantageuse, d'où il dominait l'avenue et la route qui conduisent à *Bergen*.

Les alliés se trouvaient maintenant arrivés aux différens points d'où ils pouvaient entreprendre avec avantage une attaque décisive sur *Bergen*, et peut-être que si le général Essen eût consenti à s'avancer de front contre ce village, à travers la plaine, la colonne française, qui se retirait et qui était presqu'entièrement tournée, eût peut-être été coupée. Mais ce général ayant persisté à rester en panne, et n'ayant consenti que difficilement à ne pas opérer sa retraite sur *Schoreldam*, les deux brigades de la colonne du général Dundas, trop faibles pour songer à vouloir attaquer *Bergen* seules, et n'ayant pu faire arriver leur artillerie par les dunes, furent obligées de se borner à conserver le terrain qu'elles avaient gagné.

Les Républicains qui s'étaient retirés en désordre sur les hauteurs de *Bergen*, voyant qu'ils n'y étaient pas attaqués comme ils s'y étaient attendus, ne perdirent pas de temps à reprendre

eux-mêmes l'offensive. Protégés par un feu vif d'artillerie et de mousqueterie, ils s'avancèrent en deux colonnes, celle de droite, par l'avenue, contre le 85.e régiment qui les repoussa, et se maintint dans sa position; celle de gauche, à travers les bois, contre le 27.e régiment qui les reçut avec non moins de détermination, et les rejeta dans le bois. Trois bataillons et la brigade du général Coote avaient été envoyés pour assurer ce point à la droite du lord Chatam. Fermement établi sur la partie des dunes déjà enlevée et que l'ennemi ne fit plus la tentative de reprendre, S. A. R. désirait s'emparer de celles que l'ennemi occupait toujours sur la droite. Le général Dundas envoya en conséquence, le 29.e régiment pour soutenir la gauche de la réserve qui était encore aux prises avec les Français. A l'arrivée de ce renfort, le colonel Macdonald fit une attaque générale contre la position de l'ennemi, laquelle, quoiqu'extrêmement escarpée et bien défendue, fut enlevée avec tant de vigueur, que les Anglais parvinrent enfin à chasser les Français de toute l'étendue des dunes. Cette opération fut la dernière qui eut lieu de ce côté. Les dunes sur une surface de trois milles (une lieue) autour de *Bergen*, furent occupées par onze bataillons anglais; deux autres sous le commandement du colonel Macdonald, furent détachés pour

soutenir la gauche du général Abercromby.

Ce général s'était avancé le long du rivage sans rencontrer d'abord beaucoup de résistance, ni d'autre empêchement que celui d'être constamment obligé d'envoyer des détachemens dans les dunes, pour garantir sa gauche qui se trouvait exposée, par l'impossibilité où était le colonel Macdonald de la rejoindre. Mais en arrivant à un mille d'*Egmont*, le général Abercromby éprouva une résistance plus sérieuse de la part d'un gros corps d'infanterie française qui occupait les dunes, et qui était soutenu par un corps considérable de cavalerie et d'artillerie qui s'était formé en travers du rivage; il s'ensuivit un combat long et opiniâtre, dans lequel les troupes anglaises durent faire preuve de toute leur bravoure et de leur fermeté, pour résister au feu de la mousqueterie et de l'artillerie que l'avantage du terrain, du côté des Français, rendait très-destructeur; et ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés et une perte considérable, que le général Abercromby parvint à repousser les attaques réitérées de l'ennemi. Voulant, vers la fin de l'action, chasser entièrement l'infanterie française qui occupait les dunes en avant d'*Egmont*, ce général la fit attaquer par la brigade du général lord Cavan (qui se trouvait alors, par suite d'un accident fâcheux arrivé à sa seigneurie),

sous les ordres du général Hutchinson. Cette attaque eut un entier succès, et les Français furent obligés de se replier sur *Egmont-op-Zée*. La nuit étant survenue, et le général Abercromby ne pouvant pas, dans un tel pays, songer à s'étendre davantage, la cavalerie française, favorisée par l'obscurité qui dérobait son approche, chargea l'artillerie légère anglaise, et la prit ou plutôt la dépassa. Ce malheur fut bientôt réparé. Le Lord Paget, à la tête de la cavalerie anglaise, chargea celle des Français, la renversa, la poursuivit pendant plus d'un mille, et reprit l'artillerie enlevée. Cet échec découragea les Français qui ne firent plus d'autre tentative; et le général Abercromby, ayant été, peu après, joint par les deux bataillons du colonel Macdonald, prit position à une petite distance d'*Egmont-op-Zée*: ses troupes passèrent la nuit sous les armes, dans les dunes et sur le rivage.

A l'aile opposée, le général Pulteney avait continué, pendant la journée, à amuser, par des démonstrations et un feu bien soutenu, le corps du général Daendels; et en l'empêchant d'envoyer aux Français des secours de quelqu'importance, il avait rempli l'objet dont il avait été particulièrement chargé.

Quoique le résultat général de cette affaire n'eût pas réalisé toutes les espérances du duc d'Yorck,

il lui était cependant très-favorable. Le champ de bataille lui resta ; en un mot la victoire ne fut pas un moment douteuse. Il est vrai que l'ennemi n'avait pas été délogé de la ligne resserrée qu'il occupait ; mais les principales approches avaient été enlevées ; et les progrès que le général Abercromby avait faits sur sa gauche, étaient trop alarmans pour que le général Brune pût se croire parfaitement en sûreté dans sa position. Il pouvait, le lendemain, être attaqué avec beaucoup d'avantage, et il courait risque de voir sa gauche coupée, ou, au moins, obligée à une retraite précipitée et hasardeuse. Ce motif le décida sans doute à profiter, pour l'opérer, du moment où il pouvait le faire sans perte, et il la commença pendant la nuit. La droite, sous les ordres du général Daendels, évacua *Oude-Scarpel* et le *Langedyk*, et se retira sur *Saint-Pancrass* et *Alkmaar* d'où il se porta avec la majeure partie de l'infanterie hollandaise, pour se concentrer à *Purmerend*. Sa cavalerie, son artillerie légère et quelques bataillons de chasseurs, rejoignirent les Français ; ceux-ci se retirèrent en même-temps et se mirent en devoir de prendre la position de *Beverwick* et de *Vye-op-Zée*, position encore plus forte et plus concentrée que celle de *Bergen*. Leur arrière-garde occupa ce dernier village pendant quelques heures ; mais elle l'abandonna dès

que la retraite du corps principal fut assurée, et le 85.e régiment en prit possession avant midi. Une heure après, le général Abercromby entra à *Egmont-op-de-Hoef*. Le général Burrard qui, après l'évacuation de *Bergen* par les Français, s'était avancé sur le *Koedyke*, envoya un détachement de 100 homme d'infanterie et de 25 dragons, pour occuper *Alkmaar*, où le général Pulteney avait aussi dirigé qnelques reconnaissances, après avoir remplacé les Hollandais à *Oude-Scarpel* et *Saint-Pancrass*.

Tels furent les avantages que les alliés recueillirent de leur victoire. Elle obligea l'ennemi à céder une position importante et une grande étendue de terrain, ce qui, dans un autre pays, et dans d'autres circonstances, eût été le fruit d'un succès signalé. Mais si l'on réfléchit à la position du duc d'Yorck avant l'attaque; si l'on se rappelle que pour lui, ne pas tout obtenir, n'était obtenir rien, on verra facilement que le résultat de cette journée ne répondait pas entièrement à son attente. Il est vrai qu'il avait battu l'ennemi; mais il n'avait pu completter sa défaite, et il avait eu le temps de se retirer en bon ordre, dans une position encore meilleure que celle ont il avait été chassé. C'était là l'objet principal, et ce que son S. A. R. avait particulièrement le désir d'empêcher; car il paraît que dans le

plan d'attaque très-bien entendu qu'il avait arrêté, le premier avait non-seulement en vue la victoire et une acquisition de territoire, mais encore la destruction ou la prise de la majeure partie des troupes ennemies (1).

C'eût été infailliblement le cas, si les Russes eussent conservé, dans cette affaire, une partie de l'ardeur qu'ils avaient montrée dans celle du 19, et qu'ils eussent continué d'agir avec vigueur après la prise de *Groet* et de *Schorl*. S'ils s'étaient autant avancés dans la plaine que la colonne du général Dundas dans les dunes, où elle avait eu beaucoup plus d'obstacles à surmonter; si lorsque celui-ci eût pris possession des hauteurs qui dominent *Bergen* du côté de la mer, ils avaient marché de front contre ce village, ils eussent alors, en attaquant simultanément, enle-

---

(1) Les dispositions de cette attaque furent sans doute très-bonnes, et elles eussent peut-être eu plus de succès sans la vive résistance qu'éprouva l'aile droite de l'armée alliée. Mais ce sont-là de ces incidens qui se jouent de tous les calculs, et qui souvent déconcertent les combinaisons les mieux entendues.

Quant à l'inaction des Russes, peut-être l'allégation de l'auteur est-elle hasardée. Il faudrait, pour décider la question, avoir le rapport russe sur cette journée; mais nous n'avons pu nous le procurer. (*Note du traducteur.*)

vé cette position et culbuté le corps qui l'occupait, lequel eût été alors vraisemblablement coupé de sa retraite par la colonne du général Dundas. Les Anglais devaient d'autant mieux compter sur ce résultat, qu'ils avaient intercepté une lettre que le général français Boulet écrivait au général Vandamme (qui n'avait rejoint la gauche de l'armée républicaine que vers la fin de la journée), où il lui témoignait les plus vives craintes sur le sort de la colonne qui avait occupé *Schoorldam* et *Bergen*. Son désir de sauver cette colonne et de lui donner le temps d'effectuer sa retraite, avait déterminé la résistance opiniâtre faite près de *Egmon-op-Zée*, résistance qui avait fait concevoir au général Boulet des craintes pour sa propre sûreté. Couper 6000 hommes de bonnes troupes est cependant une chose si difficile et qui arrive si rarement, que rien n'était moins certain que de pouvoir l'exécuter dans cette circonstance; mais le résultat qu'on aurait obtenu en forçant la colonne française dans sa position, eût été d'occasioner au moins la perte d'un grand nombre d'hommes; d'obliger à une retraite en désordre, retraite qu'il aurait fallu opérer par l'une ou l'autre de deux routes extrêmement difficiles, et dans lesquelles, si cette colonne avait été vivement poursuivie, elle aurait été en partie détruite, et aurait perdu son artille-

rie, ses bagages et son arrière-garde. Alors les alliés eussent été placés entre les parties détachées de cette colonne et de celle qui défendait le rivage; et la retraite de ces derniers, comme le craignait avec raison le général Boulet, n'eût pas été moins hasardeuse, ni suivie de moins de pertes que celle de la première. En un mot, l'armée républicaine, après sa défaite, n'aurait pu, pendant un jour ou deux, couvrir ses communications et agir avec assez d'ensemble pour arrêter les progrès des alliés. Ceux-ci ne lui auraient pas donné le temps de se porter à loisir, comme elle le fit, dans la position de *Beverwik*, et l'aurait vraisemblablement obligée de chercher à *Haarlem* un asile pour réparer ses pertes. Ils se seraient trouvés maîtres de l'isthme qui sépare l'*Ye* de l'océan, et eussent de cette manière coupé toutes les communications par terre entre les forces françaises et hollandaises. Il est à croire que les Français abandonnés à eux-mêmes et considérablement affaiblis, eussent trouvé qu'il leur était difficile de se maintenir à *Haarlem*. Dans tous les cas, l'entreprise serait alors parvenue à un point où il aurait été nécessaire d'y consacrer de plus grandes forces, et où son issue eût été accélérée par la coopération de la flotte et par d'autres moyens dont on n'avait pas encore fait usage.

Tels furent les avantages dont la conduite du

général Essen priva les Anglais : ils eussent été une recompense digne de leurs efforts dans la bataille du 2, et une compensation des pertes qu'ils y firent (1). L'armée anglaise eut à re-

---

(1) On a pu observer que la conduite des Russes, dans cette affaire, fut entièrement l'opposé de ce qu'elle avait été dans celle du 19, en s'avançant trop loin et trop rapidement dans l'une, et trop peu et trop lentement dans l'autre, ayant ainsi mal exécuté dans les deux circonstances, les ordres supérieurs qui leur avaient été donnés.

Cette inégalité dans leur conduite ne peut pas être attribuée à une inégalité de courage de la part des troupes de cette nation ; car leur bravoure est en effet aussi uniforme qu'elle est généralement reconnue l'être. Mais ce que d'un côté elles ont fait en Hollande sous les ordres du général Essen, et en Suisse, sous ceux du général Korsakow, et de l'autre, en Italie, sous le commandement du maréchal Suworow, a prouvé qu'avec elles, plus qu'avec toutes autres troupes, le bon ou le mauvais succès dépend des généraux qui les commandent ; qu'elles sont susceptibles de faire des prodiges sous un chef habile, et qui connaît leur caractére particulier ; et que, lorsqu'elles n'ont pas cet avantage, elles sont exposées à éprouver de plus grands désastres que les troupes de toute autre nation, dans une position semblable à la leur.

On concevra facilement ceci quand on saura que le principe de la bravoure des Russes, gît dans une

greter 237 hommes tués, dont 11 officiers, et 1102 blessés, dont 79 officiers. Le nombre des prisonniers ou hommes manquant s'éleva à 193. Les Russes eurent 157 soldats et 13 officiers ou sous-officiers tués ou pris, et 423 blessés. On voit par-là que cette journée produisit une réduction de plus de 2000 hommes dans les forces

---

obéissance aveugle à leurs officiers, et dans un mépris absolu du danger; qu'au moyen de ces deux grands mobiles, l'infanterie russe est devenue égale, sinon supérieure, à quelque autre que ce soit; mais que c'est en elle seule que consiste toute la force et le mérite de l'armée russe; que sa cavalerie, son artillerie, et principalement son état-major et son corps d'ingénieurs, sont très-inférieurs; et que la majeure partie des officiers subalternes ne sont guères susceptibles d'autre chose que d'obéissance. De là il résulte que le général doit suppléer à l'infériorité des différentes armes de son armée; et que, s'il est sans talens; s'il ne peut lui-même, d'après des circonstances locales, diriger les différens corps; s'il a été tué ou fait prisonnier, ce malheur ne peut être, comme dans presque toutes les autres grandes armées de l'Europe, réparé par un état-major accoutumé à prendre part à tous les détails du commandement; par l'intelligence éprouvée des officiers subalternes, et même par celle du soldat.

Ces imperfections, dans la composition des armées russes, ont été reconnues par Suworow, et, certes

actives des alliés. Aucun officier de distinction ne fut tué, excepté le Major Lumsdaine du 55.e régiment: au nombre des blessés se trouvaient le général russe Emmé et le général Moore qui se distingua particulièrement : quoique grièvement blessé à la cuisse, il continua de commander sa brigade jusqu'à ce qu'une seconde blessure l'obli-

---

personne n'a mieux connu que lui le génie particulier de sa nation et les moyens d'en tirer parti. Ceux qui ont observé sa conduite, ont pu remarquer qu'il s'attacha constamment à ne faire agir que la partie forte de l'armée russe, et à éviter d'exposer la partie faible. Ainsi, comme on l'a vu dans le volume précédent, à la bataille de la Trébia il plaça son infanterie de manière à donner carrière à sa bravoure et à la manière de combattre qu'elle préférait. C'est ainsi qu'à Novi, en plaçant les Autrichiens aux deux ailes où il fallait manœuvrer, ce que les Russes auraient peut-être mal exécuté, il mit ceux-ci au centre où l'attaque n'avait lieu que de front, mais où elle était d'une nature telle, que quelque bonne que fût d'ailleurs l'infanterie Autrichienne, elle ne s'en serait pas aussi bien tirée. C'est aussi, d'après le même principe, que, dans la vallée de Mutten, au lieu de faire usage, dans sa défense, de démonstrations, de tirailleurs et de détachemens, comme les Français le firent dans leur attaque, Suwo-row fit combattre ses troupes en masse et à la baïonnette, et se tira ainsi d'une des situations les plus embarrassantes où jamais général se soit trouvé. (*Note de l'auteur.*)

geât de quitter le champ de bataille. Le lieutenant-général Hulse, les généraux-majors Lord Chatam, Cooste, Hutchinson, Burrard, Doyley et Knox; les colonels Macdonald, Lord Paget et Lord Huntley (qui s'est distingué dans toutes les occasions, mais qui, dans cette circonstance, fut blessé sur le rivage avant que son régiment en vint aux mains avec l'ennemi), et le lieutenant colonel Austruther qui avait rempli avec habileté les fonctions de député-quartier-maître-général, méritent une mention particulière parmi le grand nombre d'officiers dont la conduite fut digne d'éloges. Il est en même temps juste de dire que les troupes secondèrent leurs chefs par leur zèle et leur courage.

Tous ceux qui se trouvèrent présens à cette affaire, de même que les rapports des deux partis, s'accordèrent à la représenter comme ayant été la plus chaudement disputée de toutes celles qui avaient eu lieu jusque-là. Les Français se battirent avec une opiniâtreté qui leur fit honneur; mais qui leur coûta plus de 3000 hommes tués, blessés, ou faits prisonniers: il n'y eut qu'un petit nombre de ces derniers. Sept pièces de canon et un grand nombre de caissons de munition tombèrent au pouvoir des vainqueurs. La conduite des généraux Vandamme, Gouvion et Boulet leur mérita les éloges et les remercimens des Républicains.

CHAPITRE VII.

(Position du duc d'Yorck après le combat du 2 octobre. — Engagement opiniâtre du 6. — Position relative des armées opposées après cette affaire, et opinion qu'en avaient les lieutenans-généraux Anglais. — Le duc d'Yorck se retire au *Zype*. — Le prince Guillaume de Glocester est attaqué le 10 dans sa retraite, par le général Daendels. — — Affaires légères d'avant-postes. — Convention conclue le 18 octobre. — Rembarquement des Anglais et des Russes, et réoccupation de toute la *Nord-Hollande* par les Républicains.)

Le duc d'Yorck ayant, par la victoire qu'il avait remportée le 2, obtenu la possession de tout le pays compris entre *Egmont-op-Zée* et Alkmaar, on peut même dire de celui compris entre cette ville et le Zuyder-Zée, s'occupa d'abord à établir ses troupes dans des positions qui en même temps qu'elles garantissaient la ligne qu'il occupait, le mettait à même d'entreprendre avec avantage de nouvelles opérations. Le 4, le général Abercromby porta des postes en avant d'*Egmont-op-Zée*, et les Russes au delà d'*Egmont-op-de-Hoef*, et *Egmont-Binnen*. Le centre des troupes anglaises cantonnées à *Alkmaar* et dans le voisinage, occupait sur leur front le village

d'*Hegloo*, et envoyaient des reconnaissances jusqu'à celui de *Limmen*. Le général Pulteney reçut ordre de se placer derrière le canal d'*Alkmaar*, entre cette ville et *Schermerhorn*; mais les communications à travers le canal et le pays avaient été si complètement détruites, qu'il ne put parvenir à sa destination avant le 5 au matin. La veille, dans l'après-midi, la ville de *Hoorn* fut de nouveau occupée par une partie de la brigade du prince Guillaume. La ligne des alliés s'étendait ainsi depuis cette ville jusqu'à *Egmon-op-Zée;* mais c'était entre ce dernier village et *Schermerhorn*, que presque toutes les troupes se trouvaient concentrées.

Il est presque ordinaire à la guerre qu'un succès en facilite d'autres ou les rende inutiles. Le duc d'Yorck éprouva le contraire; car depuis sa dernière victoire, il lui était devenu à la fois et plus indispensable et plus difficile de faire des progrès. L'éloignement plus considérable de son point de communication avec l'Angleterre; la saison déjà devenue très-défavorable; l'horrible état des routes; la difficulté des transports; tout en un mot lui prescrivait, s'il persistait à vouloir atteindre le but qui lui avait été désigné, de chercher à s'établir d'une manière moins précaire. Ceci ne pouvait se faire qu'en gagnant davantage de terrain sur l'ennemi, quoique sa position ac-

tuelle fut plus forte qu'aucune de celles dont on avait eu tant de peine à le chasser. Ses pertes se trouvaient aussi réparées par les renforts qu'ils avaient reçus ; et on savait qu'il en attendait de plus considérables à chaque instant. Placé dans cette embarrassante alternative, S. A. R. convaincue de l'importance de la tâche qui lui était confiée, résolut de n'épargner aucun effort, et de ne négliger aucun moyen, aussi long-temps qu'il resterait quelque espoir d'obtenir un résultat favorable.

Il était encore possible que si le prince parvenait à obliger les Français de se retirer en arrière d'Haarlem, et à couper leur communication immédiate avec les troupes hollandaises, celles-ci, influencées par cette circonstance, découragées et affaiblies par des échecs souvent renouvelés, et peu attachées à la cause où elles se trouvaient engagées, n'opposassent qu'une résistance faible et involontaire, et missent ainsi les alliés à même de se rendre maîtres du pays au nord d'Amsterdam, ce qui aurait applani le chemin à des avantages plus décisifs, ou leur aurait au moins donné le temps de réunir de plus puissans moyens, et de les attendre en sûreté. Il restait donc cette dernière chance de succès, et le duc d'Yorck crut que son devoir aussi bien que l'honneur des armes Britanniques, ne lui permettaient pas de la

négliger. Il se prépara en conséquence à une nouvelle attaque; et afin de ne rien omettre de ce qui pouvait contribuer à sa réussite, il chargea le général Don d'une seconde mission diplomatique auprès du directoire Batave. (1)

Afin de ne pas s'exposer à d'autre retard que celui qui était absolument nécessaire pour l'arrivée des subsistances, et pour donner quelque repos aux troupes, S. A. R. après avoir consacré à ce double objet les journées des 4 et 5, pendant lesquelles il ne se passa rien d'important, se détermina le 6, à faire avancer les avant-postes de la droite et du centre. Ce mouvement avait pour but de préparer et de faciliter l'attaque générale qu'il avait arrêtée, en assignant aux différentes colonnes des points de départ plus libres et plus rapprochés de l'ennemi. Cette opé-

---

(1) Le général en chef fit arrêter le géneral Don, comme soupçonné d'avoir eu tout autre chose en vue que de remplir une mission diplomatique. L'auteur, dans une note assez longue, cherche à prouver que l'arrestation de ce général fut illégale. Quoiqu'on n'ait pas de renseignemens positifs à cet égard, ce que dit l'auteur lui-même, dans le chapitre 3, à l'égard de la mission du colonel Maitland et du capitaine Winthrop, semble justifier la prudente sévérité du général Brune dans cette circonstance. (*Note du traducteur.*)

ration n'éprouva d'abord que peu de résistance ou de difficulté. A la gauche du centre où elle commença, la brigade du général Burrard soutenue ensuite par celle du général Coote, s'empara d'*Ackersloot* et de *Limmen* (1). Ce premier village fut enlevé par le colonel Cléphane, qui, à la tête de trois compagnies du 3.e régiment des gardes, et d'une de celui de *Coldstream*, en chassa, après une charge très-vigoureuse, deux bataillons ennemis qui eurent beaucoup d'hommes tués et 200 faits prisonniers. Pendant ce temps, les Russes se rendaient maîtres de *Bakkum* et des dunes qui sont au-dessus : celles qui s'étendent de ce village à la mer vis-à-vis de Wisk, étaient occupées par les Anglais.

Jusque là tout allait bien, et la perte des alliés était insignifiante. Mais les Russes après avoir pris *Bakkum*, ayant voulu s'emparer d'une hauteur

---

(1) Les contradictions sans nombre qui existent entre la relation anglaise de la bataille de Castricum, et les rapports français, nous ont engagés à insérer textuellement, dans l'Appendice, tout ce que l'auteur des Mémoires historiques sur la campagne du général Brune, dit à ce sujet. Officier de l'état-major, et acteur lui-même dans cette journée, son opinion nous a semblé du plus grand poids dans la circonstance. (*Note du traducteur.*)

qui est au delà de ce village, ce qui en aurait assuré la possession, s'avancèrent jusqu'à *Castricum* qu'ils ne devaient pas attaquer. L'ennemi, ayant probablement cru que ce mouvement devait être suivi d'une attaque sérieuse contre sa position principale, renforça considérablement son avant-garde et reprit Bakkum aux Russes. Ceux-ci ayant à leur tour reçu des troupes fraîches, délogèrent une seconde fois les Français, qui se renforçant cependant de plus en plus, reprirent ce poste. Le combat devint alors si acharné, et les Russes le soutinrent avec tant d'opiniâtreté, que ce fut en vain qu'on fit plusieurs fois la tentative de leur faire cesser le feu, et de mettre fin à cette affaire qui n'avait plus d'objet, celui qu'on avait en vue, se trouvant rempli. L'action dura quatre heures avec une fureur sans égale, chaque parti gagnant et perdant alternativement du terrain. Enfin le général Essen ayant été repoussé jusque entre *Bakkum* et *Egmont-Binnen*, se voyant tourné sur son flanc droit, et les forces de l'ennemi s'augmenter à chaque instant davantage, tandis que presque déjà tout son corps se trouvait aux prises, envoya demander du secours au général Abercromby.

Celui-ci se trouvait également aux mains avec l'ennemi. Son avant-garde s'étant portée le long du rivage, de manière à être en ligne avec les

Russes, avait été vigoureusement reçue par l'ennemi, et avait eu un combat très-vif à soutenir. Cependant le général Abercromby, ayant laissé deux brigades pour appuyer l'avant-garde, marcha, quoiqu'il fût déjà tard, avec quatre bataillons, pour secourir le général Essen. Il trouva l'infanterie russe, harassée par la longueur du combat, très en désordre; mais à son arrivée elle se rallia, et reprit courage. Ayant aussitôt attaqué l'ennemi avec beaucoup de vigueur, les Russes purent s'avancer de nouveau; les Français furent obligés de se retirer à *Bakkum*, et de se borner à conserver ce poste. La nuit étant survenue, mit fin à l'action de ce côté.

Elle avait été générale sur toute la ligne. La droite des Républicains s'était portée contre les généraux Burrard et Coote, et avait fait la démonstration de les chasser de *Limmen*. Toutefois ce poste était trop avantageux pour être enlevé facilement, et l'ennemi ne s'en était approché qu'en escarmouchant sur ses flancs et même sur ses derrières, lorsque les Russes furent chassés de *Bakkum*. Mais ayant été tenu en échec par les Anglais, jusqu'au moment où l'arrivée du général Abercromby donna aux Russes la faculté de se porter une autrefois en avant, les Républicains furent repoussés à leur tour, et chassés fort au-delà de *Limmen*. Le général Coote, pour

mettre les Russes à même de reprendre *Bakkum* (ce qu'ils ne réussirent cependant à faire) ; dirigea deux bataillons et quelques pièces de canon contre *Castricum*, d'où ils chassèrent l'ennemi, et lui firent 100 prisonniers. Ce mouvement offensif opéré en même temps par la gauche des Anglais, par les Russes, et par deux brigades envoyées pour les soutenir ; mit fin à l'attaque des Français à la gauche et au centre des alliés.

Le combat était devenu extrêmement vif et sanglant à la droite, après le départ du général Abercromby. Une forte colonne Française avait profité du mouvement rétrograde des Russes ; pour se porter sur leur droite, afin de leur couper la retraite par *Egmont-Binnen*. Sans songer aux moyens de s'opposer au mouvement et à l'attaque du général Abercromby, elle s'était bornée à se tenir sur son flanc. Cette colonne s'étant ensuite avancée dans le dessein de percer entièrement la ligne des alliés, et d'envelopper leur centre, rencontra la brigade du général Hutchinson, qui marchait pour remplir les vides de la ligne, et pour être à même d'appuyer les troupes qui se trouvaient aux prises sur la droite et sur la gauche. Il attaqua aussitôt la colonne ennemie, et après avoir soutenu un feu bien nourri et très-meurtrier, il la chargea à la baïonnette, et la dispersa dans les dunes.

Cette circonstance fut fort heureuse pour l'avant-garde qui, sous les ordres du colonel Maitland, avait soutenu à la droite, pendant toute la journée, un combat opiniâtre, pendant lequel plusieurs détachemens s'etaient avancés jusqu'à une petite distance de *Wyk-op-Zée.*— La cavalerie Anglaise chargea deux fois pendant l'action; dans l'une d'elles, un escadron du 11.e régiment, sous les ordres du colonel Commings, se distingua particulièrement. Le feu continua de part et d'autre, sans aucun avantage déterminé, presque jusqu'à la nuit. Cette circonstance occasiona naturellement beaucoup de confusion dans les dunes, où amis et ennemis n'ayant pas de point de retraite, se mêlèrent souvent, et perdirent leur route. Enfin, les Français se retirèrent de toutes parts, laissant les Anglais et les Russes maîtres du champ de bataille.

Ainsi se termina cette bataille, commencée de part et d'autre sans intention, et qui fut aussi sérieuse et aussi sanglante qu'aucune des quatre qui l'avaient précédée (1). Les Anglais eurent 87

---

(1) L'auteur a oublié ce qu'il a dit un peu plus haut. Si le duc d'Yorck n'avait aucune intention, pourquoi se détermina-t-il donc à faire avancer les avant-postes de sa droite et de son centre? (*Note du traducteur.*)

sous-officiers et soldats tués, et 4 officiers, au nombre desquels se trouvaient les lieutenans-colonels Bambridge et Dickson; 725 hommes blessés, dont 37 officiers; parmi ceux-ci se trouvaient le général-major Coote, et le colonel Maitland, et 603 prisonniers ou manquant, dont 19 officiers. La perte des Russes ne fut guère moindre, puisqu'ils eurent 385 hommes tués ou prisonniers, dont 8 officiers, et 735 blessés, y compris 5 officiers d'état-major. Six pièces d'artillerie tombèrent également au pouvoir des ennemis. La perte de ceux-ci est plus difficile à évaluer; mais il suffit d'avoir lu la relation de l'affaire, pour être convaincu qu'elle dut être très-considérable; les rapports les plus dignes de foi estiment qu'elle fut au moins égale à celle des alliés. La cavalerie Anglaise manœuvra avec beaucoup de succès dans les dunes; et les troupes qui se retirèrent par le village de *Castricum*, se trouvèrent long-temps exposées de près au feu de mitraille du corps du général Coote. On fit aussi 500 prisonniers aux Républicains.

Les Annales militaires offrent de fréquens exemples de batailles engagées, seulement par le désir réciproque de soutenir des avant-postes. Celle dont nous venons de faire le récit, ne sera pas, par la suite, l'une des moins mémorables, moins cependant à cause des événemens qui

en résultèrent, que par ceux qui les suivirent.

La première conséquence qu'elle eut, fut de déranger les projets offensifs des deux partis; car on sait que le général Brune, qui, les 3 et 4, avait reçu 6000 hommes de renfort, était déterminé à attaquer à son tour le 7. C'est seulement sous ce rapport qu'elle eut quelque influence sur les dispositions des deux partis. Elle n'eut d'autre inconvénient pour le général français, que celui de diminuer le nombre de ses troupes; et encore cette perte à laquelle on avait pourvu d'avance, se trouvait-elle réparée chaque jour. La force de son excellente position n'avait reçu aucune atteinte, et il ne perdit même aucun des avantages qu'il en retirait pour ses communications et ses renforts. Le temps ne faisait qu'améliorer sa position, et en soutenant la défensive et gagnant du temps, il gagnait tout.

Il en était très-différemment, sous tous les autres rapports, quant à l'armée combinée des Anglais et des Russes. Leurs forces se trouvaient réduites dans la même proportion que celle de l'ennemi; mais ils n'avaient ni ne pouvaient avoir de long-temps le moyen de combler ce déficit. Leur supériorité numérique avait disparu, et cependant cet avantage leur était absolument nécessaire pour pouvoir réussir, parce que la nature de leur entreprise exigeait qu'ils

continuassent sans interruption des opérations offensives, toutes difficiles et destructives qu'elles fussent. Les moindres retards leur étaient préjudiciables, et cependant ces retards étaient une suite inévitable des pertes et des fatigues que les troupes avaient éprouvées dans l'affaire du 6. Ainsi, sous un double rapport, leurs moyens de succès diminuaient dans la même proportion que les difficultés augmentaient. Ce n'étaient pas là les seuls inconvéniens auxquels l'armée combinée se trouvât en butte; ils en faisaient naître d'autres. Sa position, quant à ses subsistances, était devenue très-critique, et devait le devenir chaque jour davantage. La distribution du pain aux troupes placées au-delà d'*Alkmaar*, était très-précaire faute de chevaux, le commissariat n'ayant pu s'en procurer un nombre suffisant. Les secours momentanés obtenus par des réquisitions (mais payés argent comptant) frappées sur la ville d'*Alkmaar* et ses environs, se trouvaient absorbés; l'ennemi, comme on se l'imagine facilement, ayant avant sa retraite, consommé, détruit ou emmené toutes les subsistances qu'il avait pu trouver. Tout ce que l'on avait pu se procurer dans les lieux les plus éloignés, était ou retardé ou même arrêté par l'état impraticable des routes dans un pays de marais, et par une saison pluvieuse. Les cou-

pures faites par l'ennemi aux digues et aux petits canaux, interrompaient les communications les plus nécessaires. En un mot, tous les embarras qui avaient paru moins grands et plus faciles à supporter, tant que l'on avait été animé du désir et de l'espoir de vaincre, furent plus vivement sentis dès que cet espoir cessa d'exister.

Il paraît que cet état de choses avait fait sur le duc d'Yorck, et sur les lieutenans-généraux qui se trouvaient sous ses ordres, l'impression qui devait naturellement en résulter. S. A. R. sentit que l'affaire accidentelle du 6, lui avait ôté la faculté de faire de plusieurs jours, l'attaque qu'il avait préméditée ; que cette affaire ayant prouvé, comme les rapports des espions et des déserteurs l'avaient ensuite confirmé, que les Français avaient reçu des renforts considérables, il ne pouvait plus espérer d'enlever les positions de *Beverwick* et de *Haarlem* ; que tous les calculs bâsés sur les dispositions favorables des troupes hollandaises, n'étaient plus admissibles, et qu'aucun effort humain ne pouvait plus maintenant amener l'accomplissement du but final de l'expédition. Le général Abercromby, et les autres lieutenans-généraux, frappés des mêmes motifs, et plus directement témoins des besoins que les troupes éprouvaient, faute de vivres, de

cantonnemens et de communications, crurent de leur devoir de lui représenter :

Que les cinq grands combats que l'armée avait livrés depuis son débarquement, lui avaient occasioné une diminution de 9 à 10,000 hommes tués, blessés, pris ou malades; et que cette perte ne pouvait pas être promptement réparée; tandis que l'ennemi, *quoiqu'ayant souffert davantage* (1), avait été renforcé, et se renforçait chaque jour de plus en plus; que l'époque avancée de la saison, et une continuité sans exemple d'ouragans et de pluies, pendant trois semaines entières, avaient rendu les routes impraticables, et exténué les soldats de fatigue, obligés comme ils l'étaient, d'être continuellement sur l'éveil, dans des cantonnemens à-la-fois mauvais et trop étendus; que ce même temps contraire avait, pendant plus de quinze jours, rendu impossible la navigation du *Zuyder-Zée*, et que depuis le 10 septembre, aucun bâtiment n'avait pu coopérer avec l'armée sur la côte que flanquait sa droite; que malgré l'avantage des canaux, on n'avait jamais pu donner pour plus de deux jours de pain à la troupe, souvent même

(1) C'est ce qu'il aurait été fort difficile à l'auteur de prouver. (*Note du traducteur.*)

on n'avait pas eu la possibilité de leur distribuer cette quantité d'avance; que ce moyen de transport n'existait plus, maintenant qu'ils se trouvaient au-delà d'*Alkmaar*, l'ennemi ayant emmené les bateaux, et ceux dont ils s'étaient servis jusques-là, ne pouvant pas entrer dans les canaux qui sont beaucoup plus étroits que de l'autre côté d'*Alkmaar;* et que si l'armée continuait à se porter en avant, il n'était pas présumable qu'on pût se procurer le nombre de voitures nécessaires au transport des subsistances; que la position que l'armée occupait n'offrait aucun avantage naturel, et n'était pas susceptible d'être perfectionné par l'art, ne consistant qu'en une ligne de cantonnemens ouverts, où les troupes n'ayant ni obstacles, ni rien qui pût les protéger contre l'ennemi, étaient constamment obligées d'être sur le qui vive, et que la majeure partie d'entre elles avaient été, pendant quatre jours, sous les armes dans les dunes, exposées à une pluie continuelle; qu'en supposant que l'armée parvînt à forcer la position de Beverwick, elle ne pouvait s'y maintenir, puisqu'elle ne possédait pas des moyens certains de transport, tandis qu'elle aurait sur son front l'armée française, devenue plus formidable, et presque tout le corps batave sur ses flancs et ses derrières;— que les deux principales bases sur lesquelles se

fondait le plan de cette expédition, étaient 1.° l'espoir d'une insurrection générale en Hollande, aussitôt que le peuple verrait un corps de troupes considérable prêt à le soutenir, et 2.° que les Français vigoureusement attaqués sur les points les plus vulnérables de leurs frontières, ne pourraient et ne songeraient pas à défendre d'autres points plus éloignés et moins importans. Cette première espérance manqua tout-à-fait, aucune insurrection n'ayant éclaté ni dans le pays qui était le théâtre des opérations, ni dans les parties où la flotte Anglaise s'était montrée, ni même dans les provinces plus éloignées que les Français avaient long-temps laissées sans troupes. La seconde ne se réalisa pas davantage, l'inaction de l'armée impériale en Suisse et en Allemagne, ayant permis aux Français de consacrer à la défense de la Hollande, des forces si considérables, qu'on ne pouvait pas espérer de les réduire ni même de leur résister.

D'après toutes ces considérations, les lieutetans-généraux étaient d'avis que quelle que fût la possibilité qu'on eût de favoriser, avec succès, une révolution en Hollande, l'armée ne se trouvait pas alors en état de faire la conquête de ce pays, ni même de rester avec sûreté dans sa position actuelle, et qu'un mouvement en avant ne présentait pas un avantage capable de balancer

le risque que l'on courait en le faisant. Ils soumirent, en conséquence, à S. A. R. la question de savoir, s'il n'était pas devenu nécessaire d'abandonner une entreprise dont les dangers croissans ne se trouvaient compensés par aucune probabilité de succès, et de ramener l'armée dans la position de Zype, où elle serait plus près de ses magasins, et où Son Altesse royale pourrait ou attendre des instructions d'Angleterre, ou se décider pour tout autre parti que les circonstances prescriraient.

Ces représentations énergiques et sans réplique en elles-mêmes, acquéraient une nouvelle force par le caractère de ceux qui les faisaient, et par la manière dont elles furent émises. Elles n'étaient pas le résultat d'un simple conseil de guerre, le prétexte ordinaire et *le refuge bannal* de la faiblesse et de l'incapacité; elles renfermaient l'opinion et l'avis non requis d'hommes qui, par de longs et utiles services, étaient parvenus aux premiers grades de l'armée; d'hommes qui jusqu'à ce moment avaient été les plus chauds partisans des mesures vigoureuses; d'hommes, en un mot, dont les efforts sur le champ de bataille égalaient la fermeté de l'opinion au conseil. En donnant volontairement leur avis sur l'abandon d'une entreprise à laquelle tant d'intérêts se trouvaient liés, ces mêmes hommes ne pouvaient être guidés

que par leur entière conviction qu'elle ne pouvait plus être accomplie, par la crainte que, si on persistait dans son exécution, la sûreté de l'armée n'en fût compromise, et enfin, par le premier de tous les motifs, le sentiment du devoir.

Ces considérations étaient trop puissantes, et le duc d'Yorck appréciait lui-même trop vivement les raisons sur lesquelles se fondaient les représentations du général Abercromby et des autres lieutenans-généraux, pour ne pas partager leurs sentimens, et agir en conséquence. Il est naturel qu'en prenant cette détermination, il sentît tout le poids de la démarche qu'il allait faire, et on pense bien que ce ne fut qu'avec beaucoup de regret qu'il consentit à abandonner une entreprise dont le succès eût été si avantageux à son pays, et si glorieux pour lui-même. Il savait combien étaient grandes les espérances qu'on avait conçues, et combien on serait trompé de les voir frustrées. Ce ne fut pas non plus avec moins de regret qu'il considérait la position de cette illustre famille à laquelle il avait espéré rendre la jouissance de ses anciennes prérogatives. On conçoit aussi qu'il se vit, avec peine, obligé de renoncer à l'espoir de compenser, par la délivrance de la Hollande, les revers qui avaient récemment empêché les armées des deux empereurs d'opérer celle de la Suisse.

Quelque grande que fût la contrariété qu'il éprouvait dans cette circonstance, celle-ci n'admettait, cependant, ni retard ni hésitation. La conservation de 30000 soldats dont le sang eût coulé sans but ni avantage, parlait plus hautement que tout autre motif public ou privé; et S. A. R. donna en conséquence, le 7, ordre à l'armée de commencer son mouvement pour se reporter à la position qu'elle occupait le 2. Dans l'après-midi, le centre et la droite quittèrent celle qu'ils tenaient en avant d'*Alkmaar*, et arrivèrent au point du jour au *Zype* sans avoir éprouvé aucun obstacle de la part de l'ennemi, et par conséquent sans autre perte que celle de 50 Anglais et Russes blessés, qu'il fallut laisser à *Egmont-op-Zée*, leurs blessures ne permettant pas de les transporter (1). Le quartier-général fut transféré d'Alkmaar à Schagenbrug. L'aile gauche, qui avait un plus grand espace à parcourir, se retira progressivement pour aller occuper son ancienne position. Son départ obligea la flotille de l'amiral Mitchell d'évacuer *Médenblick* et *Enkuryen*.

---

(1) L'auteur transforme ainsi deux hôpitaux que la retraite précipitée de l'ennemi ne lui donna pas le temps d'évacuer, en 50 Anglais et Russes blessés. (*Note du traducteur.*)

Aussitôt que le général Brune fut instruit du mouvement rétrograde des alliés, il s'avança dans toutes les directions pour les suivre; mais les routes se trouvaient tellement endommagées, qu'il ne put rien entreprendre contre eux; les troupes légères de son avant-garde ne parurent que le 8 dans l'après-midi du côté de *Petten*, de *Slaperdyk* et de *Crabbendam* d'où elles furent aussi promptement que facilement repoussées. Le 9, les Républicains réoccupèrent en plus grand nombre *Warmenhuysen* et les autres postes dont ils étaient en possession antérieurement à l'affaire du 2, et se portèrent contre ceux de *Herenscarpel* et *Drixhoorn*. L'officier, qui commandait dans le premier endroit, retira, par erreur, ses postes, et évacua *Tuygtenhoorn*. Il reçut ordre de réparer sa faute, et les deux villages furent repris sans perte. Les ennemis conservèrent la paisible position de *Drixhoorn* et de *Warmenhuysen*. Leur droite était rentrée le même jour à *Hoorn*, et leur quartier-général se trouvait la veille à *Alkmaar*.

Le 10, ils firent replier de nouveau les postes anglais de *Herenscarpel*, tandis que les généraux Daendels et Dumonceau pressaient vivement la gauche des alliés dans leur retraite. Le prince Guillaume de Gloucester, qui la commandait, se conduisit avec beaucoup de présence d'esprit,

et tint les Hollandais en échec toute la journée. Les escarmouches qui eurent lieu, coûtèrent à l'infanterie anglaise 10 hommes, et à peu près 28 aux 15.e et 18.e régimens de dragons qui, sous les ordres du lieutenant-colonel Stevart, se distinguèrent particulièrement.

La nuit survenant, le prince Guillaume continua sa retraite, et après avoir évacué *Winkel, Lutke-Winkel, Oudt* et *Neudorp*, il occupa les villages de *Basingenhoorn, Golhorn* et *Haringhuisen*, qui lui étaient assignés. Dans l'après-midi du même jour, les Anglais reprirent *Herenscarpel*; mais ils en furent chassés une seconde fois le lendemain. Le même jour, l'ennemi se montra en très-grandes forces sur toute la ligne des alliés qu'il supposait sans doute en pleine retraite; mais les ayant vus fermement établis dans leur ancienne position, il se retira sans avoir rien entrepris.

Malgré la bonté de cette position, où la répartition des troupes se trouvait à peu près la même qu'avant l'affaire du 2, les alliés s'occupèrent de la fortifier encore davantage, afin de la mettre hors d'insulte. On éleva de nouveaux ouvrages tant en avant du front de la droite que sur la digue. *Oude-Sluys*, où le canal du Zype communique avec la mer, fut aussi fortifié avec un soin particulier, pour assurer encore mieux le transport

des subsistances et des munitions. On construisit également quelques ouvrages entre le *Zype* et le *Helder*; mais ils ne furent ni importans ni susceptibles d'une force suffisante.

La force de la position occupée par les alliés, et plus encore la saison contraire, l'extrême mauvais état des routes et du pays, empêchèrent les Français et les Hollandais de rien entreprendre contre eux du 11 au 14. Le dernier jour, le duc d'Yorck voulant dégager ses derrières, et sachant que les magasins ne contenaient pas pour plus de onze jours de vivres, donna ordre d'embarquer et d'envoyer à *Yarmouth*, le corps hollandais qui se formait au *Helder*. Par ce moyen, S. A. R. se débarrassait de plusieurs mille bouches inutiles, et plaçait hors d'atteinte des événemens futurs, des hommes qui, en cas de revers, se seraient trouvés dans une cruelle position. Sir Home Popham fut chargé de ce service, ainsi que de transporter en Angleterre ou à l'île de Texel les malades et les blessés anglais et russes, autant de femmes, d'enfans et d'autres individus non combattans, que possible. Ces dispositions offraient au duc d'Yorck l'avantage de diminuer la consommation des subsistances, et la faculté d'agir avec plus d'ordre, de facilité et de sûreté, lorsque les circonstances le permettraient.

Sa position était telle, qu'elle exigeait la prompte

d'un parti décisif. Après avoir démontré les motifs qui prescrivaient le mouvement rétrograde d'Alkmaar sur le *Zype*, il est inutile de prouver l'impossibilité où l'on était de marcher de nouveau en avant. Il restait donc le choix de continuer à garder la défensive dans la position qu'occupait alors S. A. R., ou d'évacuer d'une manière ou d'autre la *Nord-Hollande*.

Le premier parti eût sans doute été celui que le duc d'Yorck aurait choisi s'il n'avait consulté que ses sentimens personnels, le courage de ses troupes, et l'inclination naturelle qui nous porte à persister dans l'accomplissement d'un dessein que nous avons formé depuis long-temps. Ayant sous ses ordres une armée aussi brave que fidèle, et *peu inférieure encore* à celle qui lui était opposée; occupant une position déjà forte et susceptible de le devenir encore davantage, il lui était permis de croire qu'il parviendrait à arrêter long-temps l'ennemi, et à le faire repentir de toute tentative qu'il aurait pu tenter contre lui; tentative qu'il pouvait espérer de voir tourner à l'avantage de sa réputation militaire et à l'honneur des armes anglaises et russes.

Toutefois cette perpective ne parut pas à S. A. R. calculée de manière à balancer les dangers que pouvait offrir un système de guerre offensive. C'est un principe reconnu, et l'expé-

rience a démontré qu'en guerre, comme dans toute autre espèce de démêlés à forces égales, celui qui se tient sur la défensive doit presque toujours être vaincu par celui qui attaque. Cet axiome n'était cependant pas le seul motif d'inquiétude qu'eût S. A. R.; car il était évident que la situation relative des deux armées devait bientôt changer d'une manière très-avantageuse pour l'ennemi, et que ce changement ne pouvait que s'améliorer de plus en plus. En admettant donc que le duc d'Yorck réussît à repousser plusieurs attaques successives des républicains, chacune de ces attaques devait nécessairement diminuer la force des deux armées; mais avant que les alliés pussent réparer leurs pertes, les Franco-Bataves se trouvaient à même de se rétablir des leurs dans une proportion double ou triple, la France ayant (et surtout au moment où la campagne venait d'être terminée en Suisse) un plus grand nombre de troupes à sa disposition que l'Angleterre, et de plus la facilité de les transporter dans la *Nord-Hollande* avec certitude et célérité; tandis que les Anglais avaient, pour s'y rendre, à surmonter les difficultés de la mer, des vents et de la saison contraire. La disproportion du nombre serait encore devenue plus grande par le changement de climat et l'insalubrité d'un pays marécageux dont l'effet eût été plus pernicieux

pour les Anglais et les Russes que pour les Français et les Hollandais, ceux-ci étant naturellement habitués à leur pays, et les Français se trouvant l'être en quelque sorte aussi, et ayant moins de privations à endurer (1). Les malades étaient en si grand nombre dans l'armée anglaise, que le 14, celui des hommes en état de faire le service ne s'élevait pas au delà de 17000, quoique peut-être jamais armée n'eût autant a se louer de la manière dont ses hôpitaux étaient dirigés.

Une double cause eût ainsi amené le moment où quelque bonne que fût d'ailleurs la position du *Zype*, l'armée alliée, réduite par ses pertes, se trouverait trop faible pour embrasser et défendre toute l'étendue de cette position, pendant que l'ennemi se serait considérablement renforcé par l'arrivée de troupes fraîches. Il était donc présumable que celui-ci serait enfin vainqueur, ce qui devait in-

(1) On ne sait trop où l'auteur a appris que les Français étaient plus acclimatés en Hollande que les Anglais et les Russes. Il eût été peut-être plus judicieux de dire qu'habitués à vivre plus sobrement, ils éprouvaient moins de besoins en tous genres que leurs ennemis. Quant au climat, tout le monde sait qu'il n'existe sans doute pas deux contrées qui aient ensemble plus d'analogie que l'Angleterre et la Hollande. (*Note du traducteur.*)

failliblement arriver lors des premières gelées, pour ne pas dire plus tôt. Quelle eût été alors la position de l'armée alliée, si elle eût été forcée dans celle qu'elle occupait, n'ayant derrière elle d'autre asile que le *Helder* qui ne pouvait pas la contenir en entier, vraisemblablement sans un nombre suffisant de bâtimens de transports, et se trouvant peut-être retenue par des vents contraire! Quelle que fût sa bravoure, sa persévérance et sa discipline, la majeure partie eût été inévitablement prise ou détruite par un ennemi supérieur et victorieux, et un honteux désastre eût pu être le résultat de l'expédition. D'autres causes étrangères aux positions et aux combats auraient rapidement contribué aussi à ce résultat. La consommation de l'armée était nécessairement très-considérable, et ce n'était que par mer qu'elle pouvait recevoir la plus grande partie de ses subsistances. La difficulté de se les procurer était déja telle le 14, que comme on l'a déjà dit, elle n'avait que pour onze jours de vivres. Pouvait-on se flatter que dans une saison plus avancée, les vents ou les glaces ne rendraient pas, pendant plusieurs jours, même pendant plusieurs semaines, la côte tout-à-fait inabordable. S'il arrivait alors que les vivres vinssent à manquer, l'armée obligée de tirer sa subsistance d'un pays dont les ressources étaient déja presque épuisées, et dont

les habitans (guidés par les événemens) commençaient à montrer des dispositions défavorables, se trouveraient en peu de temps à la merci de l'ennemi.

Ce sont ces motifs qui engagèrent probablement le duc d'Yorck à renoncer à l'idée de soutenir une guerre défensive, et à se maintenir dans la *Nord-Hollande*. Il ne lui restait donc autre chose à faire qu'à évacuer le pays. Soit que S. A. R. reconduisît ses troupes en Angleterre, soit qu'elle cherchât à les transporter dans une autre partie des Provinces-Unies (ce qui d'après les pertes qu'elle avait déjà éprouvées, l'époque de l'année, l'état passif où étaient demeuré les autres provinces, et le nombre de troupes fançaises qui se trouvaient réunies, n'était guère admissible) la question du rembarquement était toujours la même.

De toutes les opérations de la guerre, l'une des plus difficiles, et peut-être des plus dangereuses, est une retraite suivie d'un embarquement. Tel était le cas où les alliés se seraient trouvé placés. Ils eussent pu, il est vrai, se retirer du Zype dans la position marquée entre cet endroit et le *Helder*, sans autre perte que celle de quelques hommes et de quelques pièces de canon. L'ennemi eût été arrêté en front par le feu des batteries, sur la gauche par les retranchemens

d'*Oudesluys*, et par la cavalerie anglaise sur la droite, assez de temps pour leur permettre de parvenir en ordre et avec sûreté à cette position intermédiaire où ils n'auraient pu se maintenir ; mais sous la protection de laquelle ils eussent pu facilement gagner le *Helder*. En un mot, l'armée alliée n'avait rien à craindre aussi long-temps qu'elle se trouverait réunie en masse, à moins que ce fût par suite de quelque malheur, ou de quelque faute qu'on ne pouvait pas prévoir. Mais de ce moment, commencent les obstacles et les dangers. Un corps de troupes qui doit s'embarquer et qui est suivi par un ennemi entreprenant et supérieur en nombre, doit tâcher de saisir le moment où il a la possibilité de s'approcher en masse des vaisseaux. Mais où et comment les alliés se seraient-ils procuré un nombre suffisant de vaisseaux de transports pour contenir une armée de 30,000 hommes? La chose était impossible, et il l'était également que l'artillerie, les chevaux, les subsistances, etc., pussent être embarqués dans deux jours et même trois. Il aurait fallu alors que l'armée s'embarquât en deux divisions au moins, et que tandis que l'une aurait été occupée à gagner les bâtimens, l'autre tînt l'ennemi en échec, ou bien elles eussent toutes deux été perdues ensemble. Il n'était pas probable qu'en pareille circonstance, un ennemi deux

fois plus nombreux fût arrêté et repoussé. En supposant cependant qu'il en eût été ainsi, il aurait fallu, pour que la seconde division pût s'embarquer à son tour, qu'elle fût protégée par un corps laissé à terre à cet effet. Les batteries du *Helder* et les ouvrages qu'on y avait ajoutés, fournissaient heureusement un point d'appui. Mais le colonel Twiss, le major Fenley, et d'autres officiers du génie, qui avaient eux-mêmes fait construire ces ouvrages, déclarèrent que fussent-ils même défendus par 3500 hommes des meilleures troupes, commandées par les officiers les plus expérimentés, on ne pourrait pas s'y soutenir plus de deux ou trois jours au plus, parce que les dunes offraient à une petite distance de ces ouvrages, des endroits à l'abri desquels l'ennemi pourrait établir des batteries à mortier hors de la portée du feu des anglais. L'idée d'applanir les dunes se présenta; mais ce projet ne parut pas susceptible d'exécution. En admettant donc que, dans cet intervalle, la seconde division parvînt au rivage et s'embarquât avec tous son train (ce qui était à peine possible). il en aurait coûté 3500 hommes pour accomplir ce projet.

Toutefois ces dispositions étaient les plus favorables que le cas présentât. Des événemens bien différens étaient à craindre. D'abord il

n'était pas absolument impossible que l'ennemi n'eût pas la témérité d'attaquer la position intermédiaire et qu'il ne l'enlevât pas avant que la première division eût effectué son embarquement ; et alors l'armée n'ayant point d'autre point de retraite ou d'appui que le Helder, et ayant la mer à dos, se serait trouvée dans une position qui l'eût exposée à toutes sortes de malheur et d'opprobre. En supposant néanmoins encore que la première division parvînt à opérer son embarquement sans malencontre, n'y aurait-il pas eu raison de redouter que, vu sa grande infériorité, la seconde ne fût forcée dans ses lignes. Elle serait infailliblement tombée sous les coups ou dans les mains de l'ennemi. Mais en admettant qu'il en eût été autrement, et qu'après avoir dérobé sa courte marche aux républicains, elle fût arrivée au lieu de l'embarquement, était-il certain que quelque bien choisis qu'eussent été les 3500 hommes laissés pour la défense du Helder, exposés sans aucun relâche à un bombardement vigoureux et continuel, ayant à tout moment un assaut à craindre, témoins de l'embarquement du reste de l'armée et sachant qu'ils étaient sacrifiés à sa sûreté, était-il certain, disons-nous, que dans une pareille conjoncture les troupes se comporteraient avec fermeté dans ces retranchemens, et feraient le meilleur emploi possible des moyens de

défense qu'ils auraient en leur pouvoir? Si elles ne le faisaient pas, elles et la seconde division qui aurait été prête à s'embarquer, couraient risque d'être complètement défaites. En admettant encore que cette dernière alternative fût favorable aux alliés, il était plus que possible que la première division ou la seconde, ou peut-être toutes les deux ensemble, après être parvenues à s'embarquer sans accident, fussent retenues dans la rade par des vents contraires. Ces vents étaient tels le 14, et on présumait qu'ils resteraient long-temps ainsi; on doit même remarquer à à cette occasion qu'il n'est qu'un seul point d'où ils puissent souffler de manière à mettre les grands bâtimens à même de faire voile de la rade du Helder. Combien alors eût été critique la position de l'armée entassée à bord des vaissaux, avec une petite quantité de vivres, et exposée au feu de l'ennemi, tant du rivage que des batteries qui commandent la rade.

Il est par conséquent évident que, de quelque manière que l'embarquement s'effectuât en présence de l'ennemi, il ne pouvait se faire qu'en exposant l'armée aux plus grands dangers, et même à une destruction certaine. Une ressource à la fois extraordinaire et efficace s'offrait aux alliés; c'était de couper les digues, de rompre les écluses, et de submerger tout le pays qui se

trouvait sur leur front. Mais on doit dire à la gloire du duc d'Yorck, que cette terrible ressource eût été la dernière à laquelle il aurait eu recours. Indépendamment des motifs d'humanité qui animaient S. A. R., d'autres considérations la faisaient rejeter jusqu'au moment où elle deviendrait un moyen indispensable de conservation ; elle était de plus en opposition directe avec les vues et l'objet de l'expédition, S. A. R. serait devenue, en l'exécutant, le fléau d'un peuple dont il désirait être le libérateur ; et elle aurait porté à la cause du prince d'Orange un préjudice que rien n'aurait peut-être jamais pu réparer.

D'après cet examen détaillé des différentes manières d'agir, dont le duc d'*Yorck* avait l'option après avoir abandonné l'offensive, et les divers points de vue, sous lesquels elles pouvaient être adoptées, il s'ensuit que S. A R. pouvait se maintenir pendant quelque temps sur la défensive avec honneur, même avec sûreté, et donner ainsi au gouvernement Anglais la facilité de lui envoyer, soit des renforts, soit des ordres positifs concernant sa conduite ultérieure. Mais, à moins que ces renforts ne fussent très-considérables, et que S. A. R. ne se fût déterminée à se soumettre à la grande perte d'hommes qu'auraient occasionnée des quartiers d'hivers pris dans un pays si resserré et si mal sain, elle se verrait

tôt ou tard dans la nécessité de se décider à rembarquer son armée. Il est également incontestable que quelle que fût l'époque à laquelle on aurait eu recours à cette mesure, à moins qu'elle n'eût été précédée de l'inondation du pays, elle aurait été inévitablement suivie de la perte d'une grande partie de l'arrière-garde et de l'artillerie, et aurait mis l'armée entière dans le cas d'être détruite ou prise. Il paraît dès-lors que l'évacuation de la *Hollande* était absolument nécessaire ; que l'intention de S. A. R. n'était pas de sacrifier un nombre considérable d'hommes pour la conserver, et que son âme généreuse frémissant de l'idée de détruire le pays, des négociations seules pouvaient atteindre le but qu'on se proposait.

Le duc d'Yorck et les généraux qu'il jugea à-propos de consulter dans cette importante circonstance, virent les choses sous le même aspect qu'on vient de les représenter ; car, quoique le colonel *Brownrigg*, que, lors de sa retraite d'*Alkmaar*, S. A. R. avait envoyé en Angleterre, pour y faire connaître sa position et pour demander de nouvelles instructions, n'était pas et ne pouvait pas être de retour, S. A. R. profita de l'ouverture qu'offrait la mission du major-général Knox au quartier général français, au sujet de la détention du général Don, pour entrer en négociation avec le général Brune.

Les pouvoirs dont le général Knox fut revêtu le 15 octobre, portaient en substance : Que les alliés ayant, dans la possession du *Zype* que la mauvaise saison leur avait fait occuper, des cantonnemens très-étendus ; ayant leurs communications libres et assurées avec l'Angleterre ; étant maîtres du *Helder*, du *Texel*, de l'*Océan* et du *Zuyder-Zée*, il dépendait d'eux, soit d'attendre un changement de temps, et des circonstances plus favorables pour reprendre l'offensive, ou de se retirer par degrés de la *Nord-Hollande*, en conservant les points les plus avantageux. Que s'ils se déterminaient pour ce dernier parti, ils devaient naturellement user de tous les moyens en leur pouvoir pour assurer leur conservation, et par conséquent quelqu'éloignement qu'ils eussent d'ailleurs pour une semblable mesure, et quelque désastreuse qu'elle pût être pour les peuples de la *Nord-Hollande*, ils se verraient réduits à la terrible nécessité d'inonder cette province, nécessité que la possession des grandes digues de mer, ainsi que celle des digues intérieures leur donnait la faculté d'exécuter, lorsqu'ils le jugeraient convenable. Qu'ils auraient également en leur pouvoir (si les circonstances le prescrivaient) d'obstruer l'entrée du *Mars-Diep*, de détruire l'arsenal et le port de *Nieuwe-Diep*, dont l'établissement avait été si long et si coû-

teux, et de rendre ainsi impraticable la navigation du *Zuyder-Zée*.

Déterminés à n'avoir recours à ces moyens désastreux qu'à la dernière extrémité, et voulant, dans le cas où ils se verraient réduits à la nécessité de les mettre à exécution, se justifier d'avance aux yeux de l'Europe et de la postérité, ils offraient au général Brune, et à la nation Batave, d'évacuer avant la fin du mois de novembre suivant, les côtes, îles et mers intérieures de la *Hollande*, sans faire d'inondation, et sans nuire à la navigation du *Zuyder-Zée*.

Qu'à cette fin, ils proposaient qu'une suspension d'armes eût lieu jusqu'à l'époque ci-dessus mentionnée; que les conditions de cette suspension seraient, que de part et d'autre, on resterait en possession de toute l'étendue du territoire que l'on se trouvait occuper; que la ligne des avant-postes de chaque armée servirait respectivement aux deux armées, de ligne de démarcation; et que dans aucun cas, cette ligne ne serait dépassée par l'une ou l'autre des parties; que pendant le temps ci-dessus, il ne serait fait aucune recherche sur la conduite réciproque des deux parties dans leur ligne de démarcation, et qu'en un mot, chacune d'elles jouirait pleinement des droits de la guerre, excepté celui de commettre des hostilités; enfin, que les alliés s'engageraient

à ce que les personnes et les propriétés des habitans fussent protégées et garanties.

Ces propositions ne pouvaient manquer d'être agréables au général Brune et au gouvernement Batave. Ce premier savait bien que si les alliés avaient subitement passé d'une offensive décidée à une stricte défensive, c'était plutôt par crainte du présent, que par prévoyance de l'avenir ; et que s'ils ne se croyaient pas en état d'entreprendre la conquête de la Hollande, il savait cependant qu'ils étaient assez en forces pour n'avoir rien à redouter sur le champ de bataille (1).

Il sentait que plutôt de courir le risque d'un embarquement fait en sa présence, ils se mettraient hors d'insulte par des inondations, ou se détermineraient à se maintenir dans leurs positions jusqu'à ce qu'ils reçussent des renforts. Il pensait avec raison, dans ce dernier cas, que le gouvernement Anglais voyant l'honneur et la sûreté de ses troupes compromis, ferait tous les

---

(1) Rotomontade ! 17000 hommes découragés, dans le plus grand dénûment, mécontens et divisés entre eux, qui n'avaient rien à redouter d'une armée de 25,000 hommes pourvue de tout, favorisée par les habitans, et accoutumée jusque-là à battre un ennemi supérieur en nombre. C'est par trop puéril ! (*Note du traducteur.*)

efforts possibles pour les mettre à couvert; que des renforts seraient successivement envoyés avec plus ou moins de promptitude; que les Anglais se trouvant maîtres des deux mers, pourraient multiplier les points d'attaque, peut-être même réussir à ébranler la fidélité républicaine des Hollandais, et, en un mot, lui susciter des difficultés qu'il serait hors d'état de surmonter. D'un autre côté, le directoire Batave ne pouvait que se réjouir de la perspective de se voir finalement délivré du danger imminent dont il s'était vu menacé, et dont, peu auparavant, il n'espérait pas pouvoir se tirer; aucune considération ne pouvait, d'ailleurs, balancer la crainte où il était, d'être témoin de la destruction d'une partie précieuse du territoire de la République, et de l'anéantissement temporaire, sinon irrévocable, des premières ressources de son existence.

Les communications du général Knox furent par conséquent reçues avec une satisfaction qu'on ne chercha pas à déguiser; et le général de brigade Rostolant, chef de l'état-major de l'armée Républicaine, fut chargé de traiter avec lui d'une suspension d'armes. Son premier soin fut dès-lors d'annuler diplomatiquement l'énonciation des faits contenus dans les propositions du général Knox. Cette contre-pièce qui fut remise le 16, contenait en substance :

Que si le duc d'Yorck consentait à l'embarquement de son armée, sans commettre aucune espèce de ravages, cette résolution ne provenait que de ce qu'il ne se croyait pas assez en forces pour s'avancer dans ce pays, pour s'y procurer des subsistances, et pour prendre des quartiers d'hiver susceptibles de le garantir de l'intempérie de la saison; qu'il s'ensuivait delà que pour obtenir de n'être pas inquiété dans sa retraite, il devait accorder à sa partie adverse certains avantages proportionnés à leur situation relative; qu'il n'était pas présumable que S. A. R. voulût, pour le seul plaisir de détruire, ravager et submerger le pays; et comme il n'y avait pas lieu de douter qu'elle ne se bornât à faire les dévastations qui pouvaient être utiles à son armée, et nuisibles à ses ennemis, les conditions proposées étaient sans objet, et ne pouvaient être considérées que comme la suite nécessaire d'une suspension d'armes.

Que cependant, comme il était entré dans les vues du duc d'Yorck, de prévenir les maux qui pouvaient en résulter pour l'humanité, le général Brune qui partageait ces sentimens honorables, consentirait à une cessation d'hostilités aux conditions suivantes, conditions tellement équitables, qu'il déclarait d'avance qu'il ne pouvait s'en écarter.

Art. I. La flotte Batave, rendue à l'amiral Mitchell, par l'amiral Story, sera restituée à la république Batave, avec l'armement et l'équipage. Dans le cas où l'exécution de cette clause excéderait les pouvoirs de monseigneur le duc d'Yorck, S. A. R. s'engagera à obtenir de sa cour une compensation équivalente.

Art. II. Quinze mille prisonniers de guerre français et bataves détenus en Angleterre seront, au choix et dans la proportion réglée par les gouvernemens des deux républiques, renvoyés libres et sans condition dans leur patrie.

L'amiral batave Dewinter sera considéré comme échangé.

Le présent article ne préjudicie en rien au cartel d'échange qui est en activité, et n'en fait point partie.

Art. III. Les batteries du poste du Helder seront rétablis dans l'état où elles se trouvaient lors de l'invasion faite par l'armée anglo-russe. Un officier d'artillerie sera envoyé au Helder par le général Brune pour surveiller l'exécution de cet article.

Art. IV. Sous quarante-huit heures, l'armée, aux ordres de S. A. R. monseigneur le duc d'Yorck, évacuera la position du Zype; ses avant-

postes seront retirés à la hauteur de *Callants-Oog*. L'armée française et batave conservera les positions qu'elle occupe actuellement, et prendra néanmoins avant-poste à *Petten*, *Krabbendam*, *Schagerbrug* et *Colhorn*; elle aura seulement une vedette à la hauteur de *Callants-Oog*.

Art. V. Les troupes, composant l'armée anglo-russe, s'embarqueront successivement et le plus promptement possible. D'ici au 30 brumaire prochain, tous bâtimens anglais devront être sortis du Texel, ainsi que toutes les troupes anglaises et russes des mers, côtes et îles de la république batave, sans que, dans cet intervalle, ils puissent troubler les grandes sources de la navigation, ni pratiquer aucune inondation dans le pays.

Art. VI. Les vaisseaux de guerre et autres bâtimens, chargés de nouvelles troupes pour l'armée combinée anglaise et russe, ne pourront effectuer de débarquement; ils devront se remettre en mer le plus tôt possible.

Art. VII. Pour la garantie de ces clauses, il sera donné par Monseigneur le duc d'Yorck des ôtages choisis parmi les officiers de marque de son armée.

Fait à Alkmaar, etc.

Il semblerait que le général Brune eût voulu faire des demandes exagérées afin d'obtenir moins, et qu'en dictant ces contre-propositions, que le général Knox porta le même jour (16) au quartier-général anglais, il ne se flattait pas qu'elles fussent acceptées. En effet, elles étaient de nature à être proposées à un ennemi battu, humilié, et n'ayant ni la faculté ni le désir de courir la chance des armes. Elles n'étaient pas ce qu'elles devaient être, surtout faites à une armée qui, victorieuse jusque-là, songeait à se retirer, moins parce qu'elle avait perdu l'espoir de vaincre et qu'elle n'était pas en état de faire face à l'ennemi, que parce que les différens buts qu'elle était chargée d'atteindre, ne paraissaient plus susceptibles d'être remplis dans toute leur étendue, et parce que toute effusion de sang ultérieure n'avait plus dès lors d'objet, et n'offrait pas d'équivalent (1). Telle était réellement, on peut dire la situation et les motifs qui influençaient la conduite du duc d'Yorck. Loin donc d'accéder

---

(1) On peut compter de semblables absurdités aux lecteurs bénévoles du *Courrier* et du *Times*, mais non pas à des hommes accoutumés à juger d'une campagne par ses résultats : encore une victoire ou deux comme celles de Bergen et de Castricum, et l'armée anglo-russe se voyait obligée de mettre bas les armes.

(*Note du Traducteur.*)

aux demandes du général français, S. A. R. renvoya, le 17 au matin, le général Knox à Alkmaar, avec sa réponse aux sept articles proposés par le général Brune.

Celle qui fut faite à la première et à la plus importante de toutes, qui stipulait la restitution de la flotte batave, était conçu ainsi qu'il suit :

S. A. R. ne peut en aucune manière entrer en discussion sur cette proposition, puisqu'il doit être évident à toutes les parties que l'exécution en est impossible.

2.° A la demande faite de remettre 15000 prisonniers français ou hollandais, on répondit en substance, que son S. A. R. consentait à promettre, comme un équivalent de la perte que son armée aurait pu éprouver en continuant la campagne d'hiver, la mise en liberté de 5000 prisonniers.

3.° Que le port et les batteries du Helder seraient en général laissés en meilleur état qu'on ne les avait trouvés; qu'on n'enleverait aucune pièce d'artillerie hollandaise.

4.° Que la position du Zype ne pouvait être évacuée avant que tous les préparatifs pour l'embarquement ne fussent faits au Helder; mais qu'aucun retard, qui pourrait être évité, n'aurait lieu; qu'aucune addition ne serait faite aux ouvrages du Zype, mais qu'il serait impossible de

permettre à aucune troupe de s'approcher de plus près de la position des alliés, que les Républicains s'y trouvaient alors ; qu'il serait entendu, que, de leur côté, ceux-ci n'éleveraient aucun ouvrage offensif, ni ne formeraient aucune approche ; qu'en un mot, la ligne des avant-postes des deux armées formerait la ligne de démarcation respective.

5.° Que le rembarquement des troupes anglaises et russes serait exécuté avec toute la célérité possible ; mais que, pour prévenir toute espèce de difficulté et de discussions ultérieures à ce sujet, on proposait de fixer la durée de la suspension d'armes jusqu'à la fin du mois de novembre.

6.° Que tous les vaisseaux de guerre et de transports qui pourraient arriver avec des renforts anglais ou russes n'effectueraient pas de débarquement, mais remettraient en mer aussitôt que possible.

7.° Que des ôtages choisis parmi les officiers de distinction des deux armées, seraient échangés réciproquement.

Il est clair que ce troisième projet était en même temps une modification du premier qui avait été proposé par le duc d'Yorck, et de celui que le général Brune avait voulu y substituer, et que les deux clauses relatives à la restitution de la flotte batave et la mise en liberté d'un certain

nombre de prisonniers étaient celles sur lesquelles les deux parties étaient le plus divisées et sur lesquelles elles auraient le plus de peine à s'arranger, les autres n'étant pour la plupart que purement de forme.

Ces deux premières clauses furent le sujet d'une longue discussion qui eut lieu le 17 entre le général Knox et le général Brune. Celui-ci avait reçu du directoire batave la demande que la restitution de la flotte fût un *sine quâ non* de négociation. Il reconnut cependant que le duc d'Yorck ne pouvait pas accéder à cette demande, et se borna en conséquence à demander que S. A. R. ferait à ce sujet la réponse suivante: *Le Commandant en chef des forces de terre n'ayant rien de commun avec la flotte, ne peut qu'en transmettre la demande à sa cour.* Le nombre des prisonniers à rendre fut aussi le sujet de beaucoup de discussions. Le général Brune consentit à rabattre des 15000, mais on ne put l'amener à se borner au nombre proposé par le duc d'Yorck. Enfin il réduisit sa demande à 8000 hommes, dont il déclara qu'il ne départirait pas; et il paraît qu'en cela il agissait conformément aux ordres qu'il avait reçus.

Les autres articles furent facilement arrêtés, et quoi qu'on ne les eût pas positivement stipulés, ils furent admis en principe.

Le résultat de ces négociations fut transmis, le même jour (17), au quartier général anglais. Le duc d'Yorck rejeta le modèle de la réponse que le maréchal Brune voulait lui faire faire, considérant sans doute que, quoiqu'elle n'imposât aucune obligation ni à lui ni au gouvernement britannique, elle pouvait cependant par la suite servir de prétexte à d'autres demandes, et qu'elle prêterait à faire croire qu'il avait voulu rejeter sur le ministère et la nation, l'embarras qui aurait résulté d'une réponse évasive.

En conséquence, il chargea le colonel Alexandre Hope d'écrire le 18, en son nom, au général Knox, qu'il ne consentirait jamais à ce que l'article relatif à la restitution de la flotte anglaise fût autrement conçu qu'il ne l'avait déjà été, et que si le général Brune insistait davantage sur ce point, *le plus tôt la négociation serait rompue serait le mieux*. Quant au nombre de prisonniers à rendre, S. A. R. consentait à ce qu'il fût porté à 8000, si on convenait promptement et clairement des autres points; sinon le général Knox avait ordre de rompre aussitôt les négociations (1).

---

(1) Il est étonnant qu'avec autant de détermination, on consentit déjà à tant de choses! (*Note du traducteur.*)

Cet ultimatum aussi court que positif eut l'effet désiré, et le même jour (le 18) les négociateurs finirent par s'entendre sur tous les articles. Le général Brune envoya aussitôt ordre à ses avant-postes de cesser les hostilités; le même ordre fut donné du côté des alliés. Il n'était d'ailleurs rien survenu d'intéressant, ni de nature à changer la position relative des deux armées depuis l'affaire d'avant-poste, qui avait eu lieu le 11 à la gauche. On expédia également de part et d'autre des ordres pour arrêter toute opération maritime et toute hostilité ultérieure dans le *Zuyder-Zée*.

Les articles de la convention furent définitivement arrêtés dans la nuit du 18; ils étaient de la teneur suivante :

M. le major-général Knox muni des pouvoirs de S. A. R. le duc d'Yorck, commandant en chef l'armée combinée Anglaise et Russe,

Et le citoyen Rostallan, général de brigade, chef de l'état major général, muni des pouvoirs du citoyen Brune, général en chef, commandant l'armée Française et Batave,

Sont convenus des articles suivans :

ART. I.er A compter de ce jour, toutes hostilités cessent entre les deux armées.

ART. II. La ligne actuellement existante des

avant-postes des deux armées, servira respectivement de ligne de démarcation.

Art. III. Tous ouvrages offensifs ou défensifs restent suspendus de part et d'autre, et il ne peut en être fait de nouveaux.

Art. IV. Les batteries armées qui existaient au *Helder*, et dans les proportions où se trouvait l'armée batave, lors de l'invasion, seront rétablies dans leur intégrité, ou resteront dans l'état présent améliorées, pourvu que les pièces d'artillerie batave y soient toutes conservées.

Art. V. L'armée combinée Anglaise et Russe se rembarquera le plus tôt possible, et aura évacué le territoire, les côtes, îles et mers intérieures de la République Batave, au 9 frimaire prochain (30 novembre 1799), sans y avoir causé aucuns dégâts, en pratiquant des inondations, coupures de digues, ou en obstruant les sources de la navigation, etc.

Art. VI. Les vaisseaux de guerre ou autres bâtimens, qui viendraient avec des renforts pour l'armée combinée anglaise et russe, ne pourront effectuer aucun débarquement, et repartiront sur-le-champ.

Art. VII. Le général en chef Brune pourra envoyer un officier, dans le *Zype* et au *Helder*,

pour lui rendre compte, tant de l'état des batteries, que du progrès de l'évacuation : S. A. R. le duc d'Yorck pourra aussi envoyer un officier sur la ligne française et batave, pour se convaincre qu'on ne fait pas de nouveaux ouvrages. Un officier supérieur de marque de chaque armée, sera envoyé pour garantir l'exécution du présent accord.

Art. VIII. Huit mille prisonniers de guerre, Français et Bataves, faits antérieurement à la présente campagne, et détenus actuellement en Angleterre, seront, au choix et dans la proportion réglée par les gouvernemens des deux républiques alliées, renvoyés libres et sans condition dans leur patrie.

M. le major-général Knox restera à l'armée française pour garantir l'exécution du présent article.

Art. IX. Le cartel, établi entre les deux armées par l'échange des prisonniers faits durant la présente campagne, continuera d'avoir son exécution.

Il est en outre convenu que l'amiral batave de Winter, est considéré comme échangé.

Conclu à Alkmaar, le 26 vendémiaire de l'an 8 de la République Française (18 octobre 1799).

Par les généraux sousignés, munis de pouvoirs à cet effet.

Signé *Knox*
et *Rostollan*

Approuvé :

Le général en chef de l'armée française et batave.

Signé *Brune*.

Approuvé :

Signé *Fréderic* duc d'Yorck,
Commandant en chef l'armée combinée de sa Majesté Britannique et de l'empereur de toutes les Russies.

Et *Mitchell*, vice-amiral de la bleue, etc., etc., Commandant en chef l'escadre de sa Majesté Britannique, pour l'expédition sur les côtes de Hollande.

Les deux armées belligérantes furent instruites le lendemain par leurs généraux en chefs respectifs, de la suspension d'armes, et de la convention qui venait d'être conclue. On procéda des deux côtés à son exécution, qui fut de la part des alliés, aussi prompte que le temps et le besoin de réunir un nombre suffisant de transports, pouvait le permettre. L'amiral Mitchell se rendit au Helder, après avoir fait évacuer tous les postes

qui avaient été occupés par le détachement de la flotille dans le *Zuy-der-Zée*; l'ennemi avait cherché en vain à s'emparer de vive force de quelques uns de ces postes. La majeure partie des troupes anglaises et russes se trouva embarquée avant la fin d'octobre, et presque tout le reste le fut dans les premiers jours de novembre. Le duc d'Yorck ayant chargé le général Pulteney de l'exécution des derniers détails de la convention, s'embarqua lui-même le premier du même mois. Ce général, après avoir, avec l'aide du vice-amiral Dickson, détruit ou mis hors d'état de service plusieurs vaisseaux de guerre et vaisseaux marchands hollandais, que la convention ne lui permettait pas d'emmener; après avoir distribué aux habitans qui avaient le plus souffert des effets inévitables de la guerre, 300 chevaux de trait *qu'il ne pouvait pas emmener faute de bâtimens;* après avoir, conformément aux ordres de S. A. R. et avec une générosité qui fut admirée des généraux républicains eux-mêmes, satisfait à toutes les demandes d'indemnités qui étaient fondées, il quitta le *Texel* le 19 novembre, avec les troupes et les vaisseaux qui se trouvaient dans la rade. Le même jour les républicains réoccupèrent le *Helder*.

Ainsi se termina une expédition, qui fut le motif de tant d'espérances d'un côté, et de si

vives craintes de l'autre. On ne peut toutefois terminer ce récit sans faire un examen de la campagne entière, et en même temps quelques observations auxquelles elle donna lieu.

CHAPITRE VIII.

(Examen de l'objet du plan, de l'exécution et de l'issue de l'expédition. — Aperçu militaire des différens points d'attaque que présentaient les Provinces-Unies. — Comparaisons historiques. — Expéditions maritimes. — Aperçu militaire des divers périodes de celle-ci. — Particularités concernant les Provinces-Unies, comme théâtre de la guerre.)

Le lecteur pensera peut-être qu'après avoir si amplement décrit les circonstances de cette courte campagne; après avoir, à chaque principale période, pénétré autant que possible les intentions des deux partis, apprécié les positions relatives, et la conduite des généraux opposés, les faits seuls eussent suffi pour baser le jugement que l'on doit en porter. Mais cette expédition a un caractère si particulier, elle a été le sujet de tant de discussions, elle a donné naissance à des opinions si différentes, qu'au risque de se répéter, on ne peut s'empêcher d'offrir un aperçu général et systématique du but dans lequel elle a été entreprise, du plan d'opérations qu'on adopta, de la manière dont il fut exécuté, et de son résultat final. Quelque chose

manquerait cependant encore à cet exposé, si on ne considérait pas ces événemens, sous le rapport qu'ils eurent avec la guerre qui avait en même temps lieu en Suisse et en Italie.

Gouvernée par des tyrans sanguinaires qui étaient parvenus (en ne laissant d'autre alternative à leurs concitoyens, que de mourir sur l'échafaud, ou de courir la chance des combats) à réunir une armée de 800,000 hommes, la France tomba sous le joug de despotes qui, peut-être avec les mêmes vues, ne possédaient plus les mêmes moyens, et ne savaient comments e créer de nouvelles ressources. Toujours menaçans, malgré la décadence de leurs armées; manquant d'argent, nonobstant leurs exactions continuelles; obligés pour conserver leur pouvoir, d'opposer les uns aux autres les différens partis pour les faire s'entre-détruire, ils rendirent bientôt leur autorité méprisable aux Français eux-mêmes, odieuse aux états conquis, et ridicule aux autres nations. L'époque de l'affranchissement de l'Europe était arrivée, le moment de l'effectuer semblait prêt, et de toutes parts on se montra disposé à le saisir. — Le midi de l'Allemagne et le nord de l'Italie étaient délivrés de leurs oppresseurs. Dans cet état de choses, c'était sans doute une grande idée politique et militaire, que de transporter une puis-

sante armée à l'extrémité opposée de la ligne de conquêtes faites par les Français, et de les prendre au dépourvu sur cette partie du théâtre de la guerre. On les privait de cette manière d'un allié qu'on rendait à l'Angleterre. La perspective que cette expédition offrait pour remettre les armes entre les mains des habitans des Pays-Bas, qui venaient à peine de les déposer, n'était pas moins brillante; et si on réussissait à communiquer en même temps cette impulsion à ceux des provinces situées entre la *Meuse* et le *Rhin*, on obtenait un autre avantage, celui de prendre à revers les nouvelles positions militaires occupées par les Républicains sur ces deux rivières, et de renouveler sur la frontière septentrionale de la France, les grandes opérations qui avaient été plutôt abandonnées que déjouées en 1794.

Tels étaient les objets les plus importans de cette expédition, et en effet ils eussent pu être réalisés dans toute leur étendue par un premier avantage majeur remporté dans les Provinces-Unies, et par des succès suivis en Suisse et en Italie. Toutefois l'espoir d'aussi grands avantages ne pouvait qu'être éloigné et incertain, et quoi qu'il y eût quelque chose de grand et de généreux dans l'idée elle-même, elle eût cependant prouvé en même temps une politique peu éclairée de la part de ceux qui l'avaient conçue, s'ils

n'avaient cherché à obtenir ailleurs des succès plus prompts et plus certains. Si les mesures proposées venaient à manquer leur effet en faveur des Hollandais, on devait désirer dans tous les cas qu'ils fussent nuisibles aux Français. En un mot, la délivrance de la Hollande devait être et était le grand objet qu'on avait en vue; mais ce qui importait le plus ensuite, était de priver, autant que possible, les Français des moyens de nuire à l'Angleterre, et ces moyens leur étaient offerts par la possession de la Hollande.

Ces vues avaient un tel rapport avec les intérêts individuels et relatifs de l'Angleterre, et se trouvaient si bien adaptés à l'état général des affaires en Europe, que l'on est généralement convenu qu'elles étaient aussi fondées que judicieuses. Il est vrai que quelques personnes oubliant que cette expédition avait pour but le double objet que nous avons fait connaître, ont été portées à juger d'une manière très-imparfaite le plan qui a été exécuté, et à mal apprécier son résultat.

Quand le gouvernement anglais arrêta ce plan, il chercha naturellement à placer sur la même ligne les deux objets, l'un personnel, l'autre général, et à leur donner une direction commune, afin que l'accomplissement du premier conduisît à celui du second, et que si

celui-ci manquait les avantages résultant de l'autre fussent assurés. Ceux-ci paraissaient susceptibles de pouvoir être atteints en opérant un débarquement à la poste du *Helder*; car, comme la possession de ce point rendait tout à fait maître des défenses du *Texel*, du côté de terre; elle devait aussi donner la possibilité d'amener à la soumission, de détruire ou de capturer la flotte hollandaise, et de faciliter ainsi l'entière exécution du premier objet de l'expédition, dont la réussite faciliterait singulièrement, comme on était porté à le croire, la poursuite du grand objet continental. La *Nord-Hollande*, ainsi qu'on l'a déjà observé, n'avait pas de forteresses, sa défense ayant été, dans tous les temps, confiée à la marine nationale; et comme au moment où l'expédition fut résolue, cette province ne contenait qu'un petit nombre de troupes, on espérait que les alliés, avec des forces infiniment supérieures, n'ayant pas à craindre d'être arrêtés par aucune place forte, et dominant aussi par leur supériorité navale des deux côtés d'une étroite péninsule, réussiraient à pénétrer dans la province de Hollande elle-même, et à s'emparer de vive force de sa capitale, ou à obtenir du moins qu'elle se déclarât en leur faveur. De cette manière ils évitaient et prenaient à revers la chaîne de forte-

resses qui défend ses approches du nord-est au sud-ouest, mesure qui, en 1787, eût déjoué l'expédition du duc de Brunswick, s'il avait eu affaire à d'autres troupes qu'à des citoyens armés. Cette chaîne eût également arrêté, en 1795, les progrès de Pichegru, s'il n'avait pas été (comme ne le fut pas le duc de Brunswick) favorisé par la majeure partie des habitans, et surtout par la gelée qui rendit inutiles les principaux moyens de défense que possèdent les *Provinces-Unies*.

Si cette expédition eût réussi, quelques hommes auraient peut-être été disposés à distinguer entre ce qui était dû au mérite et aux talens, et ce que l'on doit accorder au bonheur et à des circonstances favorables; tandis que le plus grand nombre aurait trouvé qu'il était facile de concevoir un plan, et que le succès était certain, ou aurait comblé d'éloges exagérés ces mêmes hommes qui, l'ayant conçu, et n'ayant pas réussi dans son exécution, sont maintenant exposés aux censures et aux reproches qu'on prodigue toujours au malheur. Il n'est aucune action qui n'ait été blâmée, et on a vu une certitude de succès sur chaque point ou dans chaque mode d'attaque, excepté celui dont on fit choix. L'historien n'est pas dans l'obligation de réfuter les opinions erronées de l'ignorance ou de la mé-

chanceté; celles des hommes sensés et du métier méritent seules son attention.

Parmi ceux-ci, quelques-uns ont pensé que la *Zéelande*, quelques-uns que la côte *Sud-Ouest* de la province de Hollande, d'autres que *Groningen* et la *Frise*, auraient été les points d'attaque préférables.

Nul doute que ceux qui combinèrent le plan de l'expédition, n'ayent porté leur attention sur ces différens points, ainsi que sur la *Nord-Hollande*, et que bien que chacun de ces points ait pu offrir quelques motifs de préférence, ils se décidèrent néanmoins pour le *Helder*, parce qu'il semblait présenter moins d'inconvéniens que les autres. Les mêmes raisons déterminèrent sans doute aussi le choix du général Abercromby, quand l'option lui en fut laissée.

Il est vrai que celui de la *Zéelande* présentait deux avantages, la position insulaire du pays, et l'attachement connu des habitans au Stathouder. Cette province étant formée de plusieurs îles, et la marine hollandaise ne se trouvant pas en état de se mesurer avec les flottes anglaises, le premier coup d'œil offrait la possibilité de former le blocus de ces îles, et de les réduire successivement, en leur coupant toute espèce de secours. La destruction ou la prise de telle partie de la flotte hollandaise qui aurait pu se

réfugier dans ces îles, paraissait également possible; et après avoir rempli ces différens buts, rien ne paraissait s'opposer à ce que les alliés pussent s'établir sur le continent, où ils eussent été certains de recevoir, sans risques ni difficultés, les approvisionnemens nécessaires, et d'où leur retraite, en cas de revers, eût été assurée. De ces différentes suppositions, il n'en est que quelques-unes qui soient admissibles. Indépendamment du danger que présentent les deux embouchures de l'Escaut, les bras de cette rivière n'admettent que des vaisseaux d'une certaine force, et les îles qu'elles forment, sont défendues par diverses forteresses qui nécessairement en retarderaient la conquête. Les Français, que différentes circonstances avaient porté à croire que ces îles seraient tôt ou tard attaquées par les Anglais, s'en étaient réservé la défense; ils avaient réparé les ouvrages, et en avaient ajouté de nouveaux; ils avaient aussi réparti sur les côtes ou réuni dans les ports un nombre considérable de bâtimens de guerre. En un mot, la sûreté de ces îles avait tellement fixé leur attention, que lorsqu'ensuite ils adoptèrent le plan de défense des *Provinces-Unies*, dont il a déjà été question, ils crurent inutile de s'occuper de la *Zéelande*, où ils avaient placé 5000 hommes de leurs meilleures troupes.

Il aurait donc fallu d'abord opérer un débarquement, ayant devant soi les formidables batteries que présentaient les ouvrages de terre et de mer; ce qui n'eût pas empêché les troupes débarquées d'avoir encore à faire face à un ennemi tenant la campagne, et à surmonter les nouveaux obstacles qu'opposeraient les places fortes. Il était impossible de négliger celles-ci, et les alliés n'auraient pu, s'ils s'étaient avancés, éviter de les masquer avec des forces suffisantes. La possession des deux principales îles de *Walcheren* et de *Schouwen*, était dans tous les cas indispensablement nécessaire à la sûreté de leurs communications. Les opérations que ce plan aurait exigées, devaient de toute nécessité occasioner un retard qui aurait mis les Républicains à même de réunir leurs forces en Flandre et dans le duché de Brabant. Il en résultait qu'à quelqu'époque que les Anglais se déterminassent à pénétrer dans ces provinces, ils se seraient vus opposés en front à une armée retranchée entre des places fortes, et eussent exposé leurs flancs sur la droite aux places fortifiées sur l'Escaut, et sur leur gauche à celles de la *Meuse-Inférieure*. C'était là attaquer les *Provinces-Unies* du côté le plus fort, ou pour mieux dire, c'était prendre le taureau par les cornes. Combien la guerre qu'ils eussent été alors obligés de faire, eût été

longue et difficile. En admettant (quelqu'improbable que fût l'évènement) qu'ils fussent parvenus à s'établir sur le continent, et même à prendre *Berg-op-Zoom*, ils auraient encore eu à forcer d'abord le passage de la *Meuse*, du *Lech* et du *Rhin*, avant de pouvoir entrer dans la province de *Hollande*, et ensuite à enlever les diverses approches d'*Amsterdam*, avant de parvenir à cette capitale qui était le but de leur entreprise. On peut avancer sans la moindre présomption que tout ceci n'était pas faisable, et il n'est pas nécessaire d'en dire la raison à un militaire, quelque légère que soit son expérience. En un mot, l'attaque de la *Zéelande* était nécessairement bornée. Si les Anglais n'avaient aspiré qu'à prendre et à se mettre en possession de ces îles, et que pour y parvenir, ils se fussent soumis à la perte d'hommes qui devait résulter de leur extrême insalubrité, ils avaient tous les motifs de s'attendre à des succès. Mais une attaque contre la *Zéelande*, n'était pas de nature à remplir les deux grands objets de l'entreprise, la soumission de la flotte hollandaise, et la conquête de la province de Hollande.

Les îles de cette dernière province offraient, comme points d'attaque, une plus grande pers-

pective de succès (1). Toutefois elles étaient sujettes aux mêmes inconvéniens que celles de la Hollande. Il eût été d'une nécessité encore plus indispensable de s'emparer de la majeure partie d'entr'elles, avant que les alliés pussent suffisamment s'avancer sur la Meuse. Autrement on aurait perdu beaucoup de temps, et peut-être quelque chose de plus. Il aurait fallu prendre plusieurs places fortes, et cependant la ligne et les inondations qui couvrent *Amsterdam*, se seraient encore trouvées entre eux et la capitale. Les mêmes obstacles eussent existé dans le cas où le débarquement aurait été, comme dans la première conjoncture, effectué à l'embouchure de l'ancienne *Meuse*, ou sur la côte plus au Nord, outre qu'il n'y avait ni rade pour la flotte, ni aucun point d'appui pour les troupes. Un échec éprouvé dans une pareille circonstance eût été désastreux, même irréparable : aucun de ces deux cas n'offrait enfin la possibilité de s'approcher de la flotte de l'amiral Story.

---

(1) Ces îles sont au nombre de onze : Dort, Strye, Beyerland, Puttin, Koorendick, Woorn, où se trouve les villes de Brille et d'Helvoet ; Ysselmonde, Roosenburg, Blanckenburg, Overflacken et Gorée. (*Note de l'auteur.*)

Le dernier but eût été, il est vrai, sous quelques rapports, plus facilement atteint par un débarquement dans la *Frise*, et dans la province de *Groningue*. Cependant le résultat en eût été douteux, et l'objet continental aurait été entièrement manqué, à moins que son accomplissement n'eût été favorisé par une insurrection générale en Hollande. Un débarquement pouvait sans doute se faire dans l'une ou l'autre de ces provinces (1), et le peu de forces que les Républicains avaient sur ce point, offrait aux Anglais la perspective de s'y établir, avant qu'ils pussent être sérieusement inquiétés. Néanmoins la multitude des canaux dont le pays est entrecoupé, aurait fourni à l'ennemi le moyen de retarder la marche des Anglais, qui, en effet, ne pouvaient guère songer à s'avancer, jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus maîtres de quelques places fortes où ils auraient pu établir leurs magasins, et trouver un point d'appui en cas de désastre. Quoiqu'aucune ville forte de la *Frise* ou de cette partie de la province de *Groningue* qui borde cette première province, ne soit en état d'opposer une

---

(1) Les points de débarquement qu'elles offrent ne sont pas très-nombreux ; le meilleur est à deux lieues au-dessous de Delfzill, dans le pays de Groningue. (*Note de l'auteur.*)

longue résistance, elle eut cependant occasioné de la perte de temps. On ne pouvait pas laisser ces places au pouvoir de l'ennemi, et pour les prendre, les Anglais eussent été obligés d'occuper une grande étendue de pays. Dans aucun cas, ils n'auraient pas voulu hasarder de s'avancer, tandis que l'ennemi occupait les différens forts qui défendent la frontière du côté de l'*Ems*, et au-dessus de *Coeverden*. En supposant que ceux-ci se fussent rendus sur une simple sommation, ou qu'on n'eût fait que les masquer, les alliés se seraient trouvés arrêtés plus loin par la barrière qu'offre l'*Yssel*, derrière laquelle l'ennemi aurait eu tout le temps de réunir des forces, appuyé comme il l'eût été par les défenses locales des provinces de *Gueldre*, d'*Utrecht* et de *Hollande*, dont on a donné une idée au commencement de ce volume. Ici se seraient probablement terminés les progrès des alliés, car alors aurait commencé une guerre de siéges, et une guerre contre des rivières et des inondations, dans laquelle Turenne, le grand Condé et Luxembourg avaient échoué, quoiqu'à la tête d'une des plus belles armées que la France eût jamais mise en campagne, et quoiqu'ils n'eussent pas affaire à des troupes aussi bonnes que celles du général Brune, ni à surmonter des obstacles physiques aussi grands que ceux qu'on

aurait pu opposer aux Anglais et aux Russes. Il est dès-lors présumable que ces derniers eussent manqué l'objet continental de l'expédition. La Hollande ne peut-être attaquée, avec quelque espoir de succès, sur la frontière orientale, à moins que l'armée attaquante n'ait l'Allemagne à dos, et ne soit en possession des places fortes sur le *Haut-Rhin* et sur la *Meuse*. Les Français ont prouvé en 1673, que ces deux débouchés étaient indispensables, puisqu'ils furent obligés d'abandonner leurs conquêtes dans les *Provinces-Unies*, et cela, parce que les troupes de l'empereur s'étaient emparées de *Bonn*, et de tout l'électorat de *Cologne*; d'un autre côté les Prussiens réussirent, en 1787, en se rendant maîtres du cours du *Rhin* et de la *Meuse*, à pénétrer par la frontière orientale dans les *Provinces-Unies*.

L'examen que nous venons de faire sur la possibilité d'attaquer les différens points dont il a été mention, prouve que chacun d'eux offrait des inconvéniens plus ou moins grands; et quoique le *Helder* n'en fût pas exempt non plus, c'était cependant le seul qui présentât quelque probabilité pour la réussite de l'objet maritime et continental de l'expédition. Sous tous les rapports, elle paraissait calculée de manière à réussir.

Ceci nous conduit à examiner la manière

dont l'entreprise fut exécutée. Il est impossible de parler toujours aussi clairement et aussi positivement sur ce sujet que sur celui du plan et de l'objet. Un certain degré d'application, des connaissances locales et un peu d'expérience militaire peuvent suffire pour baser une opinion sur ces derniers. Quant à ce qui est de l'exécution, il est rarement accordé à un autre qu'à un témoin oculaire éclairé et impartial, d'observer distinctement ses différens mérites, de décider, selon les règles, sur leurs rapports, et de juger avec exactitude des faits qui ont une influence décisive sur le résultat ; celui-là seul se trouve justifié, en hasardant une opinion sur beaucoup de circonstances qui dans tous les événemens humains, (et surtout à la guerre) restent indécises, et qui tout en étant un sujet de discussion, ne sont pas susceptibles d'un jugement positif.

Il est rarement arrivé qu'une opération militaire quelque bien exécutée qu'elle ait été, n'ait pas donné lieu à des fautes d'une nature quelconque; il est cependant également difficile de décider d'où et de qui la faute provient. L'historien impartial ne peut donc dire que ce qui se trouve sanctionné par des juges compétens. Si les renseignemens qu'il en a recueillis, le mettent à même d'apprécier la manière dont l'entreprise a été conduite, et de rendre compte de son résultat,

il peut rejeter les faits douteux, les points en discussion et les opinions contraires. Ce chapitre ne contiendra donc pas un examen minutieux des opérations, ce qui, au reste, après les avoir si longuement détaillées et y avoir joint les observations faites à chaque principale période, serait tout-à-fait superflu. Son seul objet est de donner un exposé succinct et général de l'expédition.

La première circonstance frappante qui s'offre, est l'effet que produisirent les vents contraires, en retardant le débarquement. Ce retard fut préjudiciable de deux manières; d'abord, parce que lorsque l'expédition mit à la voile, la saison était déjà trop avancée pour qu'il fût possible de perdre du temps sans inconvénient, et secondement parce qu'il donnait à l'ennemi la faculté de pourvoir à sa défense, ce qu'il n'aurait pu faire, ni probablement tenté de faire si on avait pu se hâter davantage. Le mauvais effet de ce retard se fit sentir pendant toute la durée de l'expédition. Si le débarquement avait eu lieu sept jours plus tard, les troupes n'eussent pas éprouvé, du moins jusqu'à ce qu'elles fussent parvenues au delà du *Zype*, la résistance qu'on leur opposa sur la plage même où ils venaient de débarquer. Lorsqu'ensuite ils furent parvenus à cette position, l'ennemi avait eu le temps de se renforcer; il

avait acquis plus de confiance, et avait adopté des mesures plus efficaces; six semaines s'écoulèrent entre l'époque où l'armée avait fait voile, et celle de l'attaque générale qui eut lieu le 19 septembre. Les pertes et les fatigues qui résultèrent de son mauvais succès, contribuèrent, avec le temps défavorable qui eut lieu ensuite, à empêcher qu'on ne la renouvelât promptement. La tentative faite le 2 octobre réussit mieux; mais la saison était alors si avancée et si contraire, et les forces de l'ennemi tellement augmentées, que les alliés durent renoncer à la perspective de poursuivre leur victoire, et par conséquent à l'espoir d'obtenir de nouveaux avantages. De là, l'abandon de l'entreprise, et l'évacuation de la *Nord-Hollande*.

Ces retards successifs furent sans doute la principale, mais non pas la seule cause qui ait fait manquer l'expédition. Le théâtre de la guerre offrait des obstacles d'une nature extraordinaire à ceux qui attaquaient, et des moyens de défense également favorables à l'ennemi, moyens dont on doit dire que le général Brune sut profiter avec habileté. L'état précaire des subsistances, les inconvéniens qui naissent naturellement du mélange d'hommes de deux nations, la prise du brave général Hermann, la conduite de son successeur, et le malheureux effet que

produisit sur les Russes, le résultat de la bataille du 19 septembre, furent autant de circonstances défavorables. Ces causes jointes à l'état d'inaction où (contraire à toutes les espérances) restèrent les habitans des *Provinces-Unies*, la continuité presque sans exemple du mauvais temps qui eut lieu aux mois d'août et de septembre, et enfin la tournure que prirent les événemens en Suisse et en Italie, contribuèrent plus ou moins à empêcher la conquête de la *Hollande* (1).

---

(1) Ici l'auteur cesse d'être historien pour devenir apologiste. Son seul but, dans ce chapitre, est de justifier la manière dont l'expédition de Hollande a été conçue et exécutée. Mais on peut dire avec impartialité que ses raisonnemens se ressentent de la faiblesse de la thèse qu'il veut défendre ; ils pèchent souvent par leur prolixité, et manquent de cette dialectique dont il a donné quelques exemples dans différens endroits de son ouvrage. La meilleure réfutation qu'on puisse en faire se trouve dans le discours que l'éloquent Shéridan prononça à ce sujet, dans la chambre des communes, le 9 février 1800. Nous nous bornons à transcrire la partie de ce discours qui y a trait :

. . . . « Le marquis de Cornwalis a dit, à l'ouverture du parlement d'Irlande, que l'expédition de » la Hollande avait eu les plus heureux résultats, et » qu'elle avait préservé l'Irlande d'une invasion. A l'entendre, le principal objet de cette expédition n'était » pas de délivrer les Hollandais du joug de la France,

En général, les expéditions maritimes sont de toutes celles qu'on peut faire, les plus difficiles à amener à une issue avantageuse. Là, où

» de rendre à la maison d'Orange ses droits de protéger » la religion, de défendre l'ordre social; mais de pren- » dre quelques vaisseaux de guerre hollandais; c'est » pour une acquisition de cette importance que nous » avons stipendié la magnanimité de l'empereur de » Russie, que nous avons mis en mouvement nos forces » militaires, et que nous avons abusé de nos ressources » en finances.

» J'ai tort de dire que cet avantage est le seul que » nous ait procuré cette fameuse expédition. Nous y » avons fait trois découvertes importantes : la première » est qu'il ne faut pas se fier à la connaissance *de la na- » ture humaine* du chancelier de l'échiquier; la se- » conde, que la Hollande est un pays coupé par des di- » gues, des fossés et des canaux; et la troisième, » que la mer n'y est pas aussi tenable en octobre qu'en » juin.... Quant à la prise de la flotte hollandaise, je » ne crois pas que nous puissions nous en glorifier. » On dit qu'elle a préservé l'Irlande d'une invasion; » mais on devrait considérer les circonstances qui ont » accompagné cette acquisition. Nous avons pris pos- » session des vaisseaux hollandais au nom du Stathou- » der. Y laisserons-nous les équipages qui nous les ont » livrés en se révoltant contre leurs officiers, et les » employerions-nous pour le Stathouder? Si nous le » faisons, ce n'est donc pas une augmentation de ma- » rine pour nous. Quand je réfléchis sur les moyens

l'on n'emploie qu'un petit nombre d'hommes, on peut sans doute cacher son intention à l'ennemi, et surprendre un poste. Mais c'est aussi là

» employés pour cette opération, loin de la trouver » aussi avantageuse, je la considère comme très-dan» gereuse, sous le rapport de l'exemple.... Je tremble » en voyant des équipages délibérer en présence d'une » flotte anglaise; je redoute l'exemple donné par des » matelots qui décident de la cause que doit embrasser » leur pays, au lieu de se battre pour lui. J'augure as» sez bien de notre marine pour croire que la contagion » ne la gagnera pas; mais je voudrais qu'on suivît la » doctrine de l'amiral Black, qui disait à ses matelots, » que leur devoir était de se battre pour leur pays, » dans quelques mains que se trouvât le gouvernement. » L'exemple de la flotte hollandaise prouve qu'il est » possible qu'on réussisse, à force d'artifice, à engager » notre propre marine à des actions que la nation en» tière désapprouverait.... Supposons que l'amiral Stor» ry eût résisté à l'esprit de mutinerie et de désobéis» sance : supposons qu'il eût fait ce que Ruyter aurait » fait dans une situation pareille, et qu'il eût péri en » défendant l'autorité, eussiez-vous permis à vos ma» rins d'accueillir avec amitié les équipages hollandais » teints du sang de leur amiral et de leurs officiers ?

» Dira-t-on que, si les officiers hollandais n'avaient » pas manqué de vigueur, l'événement n'aurait pas » eu lieu? l'exemple n'est pas moins dangereux; nous » reconnaissons tous combien une pareille violence est » funeste pour la discipline. Quand on parle de l'esprit

que se borne l'avantage qu'on obtint, et il n'est pas possible de s'étendre ni même de se maintenir sur le terrain qu'on a ainsi enlevé. Si d'un

---

» de notre marine et de la nécessité de l'entretenir, » qu'il me soit permis de dire quelques mots sur les » manoeuvres permises pendant long-temps, et dont » l'effet devait être de le corrompre. (Ici M. Shéridan fait allusion au système qu'on avait embrassé, d'envoyer au bord de la flotte les Irlandais unis, et il fait voir qu'on ne pouvait rien imaginer de plus pernicieux). » Convaincu de la nécessité de maintenir l'esprit de no- » tre marine, je ne puis partager le sentiment de ceux » qui regardent cette acquisition comme très-impor- » tante pour nous. Voyons ce que nous avons gagné, » ce que nous avons perdu, et nous reconnaîtrons que » la balance est à notre désavantage. Le résultat de la » dernière expédition a décrédité nos conseils, désho- » noré nos opérations. Nous ne pouvons plus parler de » rétablir la maison d'Orange. La situation de cette fa- » mille est plus désespérée que jamais. Ses ennemis sont » plus puissans, ses partisans sont abattus.

» Je ne vois pas, dit M. Shéridan, ce qui aurait pu » nous mériter cet attachement des Hollandais dont on » nous flattait si agréablement. Lorsque, au temps de » la guerre de l'Amérique, les Hollandais, se plaigni- » rent de nos agressions, on répondit à leurs griefs, » en les représentant, dans les discours publics et » dans les proclamations, comme un peuple épais et » stupide . . . . Au commencement de la guerre » présente, nous forçâmes les Hollandais à renoncer à

autre côté on emploie une armée considérable, le temps qu'il faut pour la rassembler, le nombre, de vaisseaux de transports qu'on est obligé de

---

» leur neutralité, et à prendre une part active à la » guerre, malgré eux, et même contre l'avis des amis » les plus sincères de la maison d'Orange.

» Lorsqu'ils furent engagés dans la querelle, nous ne » nous trouvâmes pas en état de les protéger au moment » du danger. D'alliés qu'ils étaient, ils devinrent nos en» nemis ; mais, avant ce changement, quel témoignage » d'affection avons-nous donné à la Hollande ? En don» nant un asile chez nous, ainsi que nous le devions, au » Stathouder, nous l'avons considéré comme le souve» rain de la Hollande (il ne le fut jamais), et nous lui » avons demandé son consentement pour nous emparer » de tant de propriétés hollandaises : était-ce le moyen » de concilier à ce prince l'amour de sa nation ? A » Lille, les conférences furent rompues, parce que les » Français ne voulaient pas qu'en compensation de » leur propre aggrandissement, nous conservassions » les conquêtes que nous avions faites aux dépens des » Hollandais.

» A l'ouverture de l'expédition pour la délivrance de » la Hollande, quels moyens avons-nous employés » pour effacer les préventions qui y existaient contre » notre désintéressement ? Lisez la proclamation de sir » Ralph Abercromby ; on y fait au peuple hollandais » des tableaux délicieux du bonheur dont il jouira sous » son ancien gouvernement ; mais on ne dit pas un » mot du cap de Bonne-Espérance, de Ceylan, de

réunir, et l'immense train militaire qu'il faut embarquer, découvrent inévitablement vos desseins à l'ennemi, et le mettent par conséquent

---

» Trinquemale. Le ministre connaissait bien peu la » *nature humaine* des Hollandais, s'il espérait de réussir avec de pareilles proclamations; si, au lieu de » leur faire de brillantes promesses, touchant la religion, l'ordre social, et leur ancien gouvernement, » on leur avait dit, nous vous rendrons toutes vos colonies, l'argument aurait été senti et aurait pu produire des effets favorables; au lieu de cela, que leur » avons-nous dit ? : Soyez une nation sans commerce, » reprenez votre ancien gouvernement; soyez une » province d'Angleterre sous le gouvernement du Stathouder : voilà les bénédictions que nous vous promettons, pourvu que vous concouriez avec nous » pour les obtenir.

» Mais, pouvons-nous croire que, si l'expédition » eût réussi, les ministres eussent voulu rétablir l'ancien gouvernement de la Hollande ? Rappelons-nous » ce qui fut dit par un de nos grands hommes d'état, » qui parlait pour l'union législative de l'Irlande. Il » représenta l'ancien gouvernement hollandais, comme faible, insuffisant, sans pouvoir pour sa propre » défense, et incapable d'aucune énergie, faute d'unité dans la puissance exécutive. C'était donc pour le » rétablissement de ce gouvernement imbécille, incapable de se défendre, sans aucune utilité pour ses » alliés, que le sang et les trésors de l'Angleterre devaient être prodigués.... Certes, les ministres sont

à même de le faire échouer. Le mouvement en mer, d'une grande flotte de transports, ne peut qu'être lent; si elle essuie un coup de vent, elle

---

» bien coupables d'avoir épuisé nos armées et nos » ressources pour l'exécution d'un plan conçu légère» ment et concerté sans examiner les circonstances, » desquelles dépendaient nécessairement son succès.

» En considérant le plan de cette expédition, depuis » l'instant où il fut conçu, jusqu'à celui de son exécu» tion, nous y trouvons tant de variations, d'inexac» titudes, qu'on ne peut supposer qu'il ait été em» brassé et suivi avec ensemble et unité dans les vues » politiques. Ce plan peut dater du moment où l'em» pereur Paul professa son zèle pour la cause des sou» verains, zèle dont la Pologne peut donner une juste » idée. Quelle a été la politique des ministres? Quoi» qu'ils eussent reconnu eux-mêmes que cette expédi» tion devait être un coup de main, et que son suc» cès était fondé sur la surprise, le débarquement ne » s'effectua que sept mois après. Il paraît que ce temps » avait été employé à gagner le roi de Prusse. Quand » on n'eut plus d'autre espoir de ce côté, l'on conclut » un traité avec la Russie, qui s'engagea à fournir » 17000 Russes pour l'expédition de la Hollande. L'em» pereur Paul, avec cette magnanimité qui caractérise » toutes ses transactions avec nous, consentit à em» ployer quelques-uns de ses bâtimens au transport de » ses soldats en Angleterre, à condition qu'on lui don» nerait une ample indemnité pour des vaisseaux qui

peut être en partie détruite ou au moins dispersée; et le retard provenant du besoin de la réunir de nouveau, peut seul faire manquer l'entre-

---

» avaient été frétés pour une autre expédition. Le dé-
» barquement se fit enfin au Helder.

» Nous nous présentons dans la Hollande comme » dans un pays ami. Une sommation est faite, par le » général Abercromby, au commandant hollandais, » dans un style hautain et menaçant. Il est évident que » cette production ne venait pas de cet estimable offi- » cier.... La réponse de l'officier batave fut fière. » Quel contraste entre le ton présomptueux dont nous » parlions à l'ennemi, au commencement de la cam- » pagne, et le ton suppliant que nous fûmes obligés » d'employer en la finissant, pour sortir de ce mauvais » pas! Les ministres disent que l'on ne peut pas faire la » *paix* avec le gouvernement français. Une fatale ex- » périence nous a appris que l'on peut faire au moins » une *convention* avec lui; car, nous savons, par le té- » moignage de nos officiers mêmes, que l'ennemi sait » observer un armistice. Pourquoi le général Aber- » cromby, voyant que ses troupes ne se rendaient » pas, sans coup férir, comme les marins, ne les poussa- » t-il pas avec vigueur, avant que les Français eussent » paru? S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il avait des ordres » contraires, ou qu'il manquait de choses nécessaires. » Les charriots, en effet, manquèrent, même pour » les blessés, qui furent exposés à périr, parce qu'on » ne pouvait leur porter les secours de la médecine; » ceux que l'on avait étaient si mal construits, si peu faits

prise. Son apparition sur la côte dévoile votre projet à l'ennemi long-temps avant qu'il soit possible d'opérer le débarquement, et alors l'ob-

---

» pour les routes de la Hollande, que leur passage était
» tracé par leurs débris. Il n'y a pas de considération
» personnelle qui puisse empêcher de rechercher les
» entrepreneurs, les fournisseurs, etc., auxquels ces
» malheurs sont dûs.

» Le 10 septembre, les Français et les Hollandais,
» voulant prévenir l'arrivée de nos renforts, attaquent
» sir Ralph Abercromby, et sont repoussés. Le duc
» d'Yorck arrive le 13. L'ennemi est attaqué à son tour
» le 19. L'attaque réussit du côté où combattaient les
» Anglais, et échoue du côté des Russes. Je ne ferai
» que quelques réflexions sur ces derniers. » (Ces réflexions sont telles, que le journaliste anglais dit qu'il n'ose pas les répéter). « Le résultat de cette action fut
» la rentrée des troupes Russes et Anglaises dans leur
» première position. Les ministres, instruits de ces re-
» vers, osèrent amener le roi au parlement, et S. M.
» y déclara qu'elle était remplie d'espoir sur le succès
» définitif de l'expédition. Après l'action du 2 octobre,
» l'armée fit un mouvement en avant : cela passa pour
» une grande victoire. On rapporta qu'Alkmaer avait
» ouvert ses portes et qu'on le devait à l'amitié des ha-
» bitans. La vérité, cependant, était qu'un lieutenant,
» à la tête de quelques troupes, s'étant approché par
» hasard de la place, l'avait trouvée sans moyens de dé-
» fense, en avait aussitôt donné avis, et qu'on y avait
» envoyé des forces pour s'en emparer. Quelles furent

jet qu'on a en vue ne peut être atteint que par la force des armes. L'armée, dans les tentatives qu'elle fait pour s'étendre, doit nécessairement, à mesure qu'elle avance, s'éloigner de plus en plus de la flotte de laquelle seule elle peut, jusqu'à ce qu'elle ait assuré ses flancs, attendre des

---

» les suites de cette opération ? l'armée essaya d'avan-
» cer. Il y eut une action le 6, dans laquelle nous ré-
» clamâmes la victoire. Mais l'avantage était si peu
» important que, le 7 au soir, on commanda la retraite,
» et l'armée reprit sa première position à Schagen-
» Brug. La retraite se fit avec tant de précipitation,
» qu'on laissa sur les derrières quatre cents femmes et
» enfans. Les Français, ces hommes qu'on nous re-
» présente aujourd'ui comme cruels et perfides, habil-
» lèrent les enfans et les renvoyèrent, avec les fem-
» mes, à notre quartier-général.

» Enfin, au lieu de délivrer la Hollande, comme on
» s'en était si vivement flatté, l'armée fut obligée de
» capituler pour se sauver. Mon intention n'est pas
» d'accuser ceux qui ont signé cette capitulation. La
» nécessité les excuse. Nos troupes quittèrent la Hol-
» lande avec des sentimens d'indignation contre les
» Hollandais, par lesquels elles se croyaient outragées
» et trompées; en détestant nos alliés, à la mauvaise
» conduite desquels elles imputaient les désastres de
» cette campagne; enfin, pénétrés d'estime pour l'en-
» nemi qu'on leur avait appris à abhorrer ». (*Note du*
» *traducteur.*)

secours, et tirer des subsistances. Si au contraire son premier but est de s'assurer d'un fort point d'appui en s'emparant d'une forteresse, ou en se retranchant dans une position centrale, l'ennemi aura le temps de rassembler des forces supérieures pour cerner l'armée, et finalement de la réduire par la famine. Plus elle sera nombreuse, plus les subsistances qu'elle aura amenées seront promptement consommées, et plus la difficulté de s'en procurer d'autres sera grande. Elle sera par conséquent aussi, plus tôt exposée par des vents contraires à être réduite à la merci de l'ennemi.

L'extrême difficulté et les dangers attachés aux grandes expéditions maritimes, les ont rendues si peu fréquentes, qu'elles n'ont que peu, on peut même dire point du tout, fixé l'attention, même des militaires les plus instruits, qui n'ayant pas attentivement observé sous combien de rapports elles diffèrent des expéditions continentales, y ont appliqué le même mode de raisonnement, et en ont calculé le résultat sur la même échelle. Mais combien la différence entr'elles est grande? Sur le continent, une armée se met en campagne, après avoir employé plusieurs mois à se recruter et à réparer ses pertes, après avoir formé ses magasins qu'elle (prévoyant la possibilité de les perdre) s'est également assuré les

moyens de remplir et de transporter. En un mot, une armée dans cette position n'a rien négligé de ce qui peut rendre infaillible sa subsistance, *ce miracle de tous les jours*, comme l'a très bien nommé un écrivain militaire. En avançant, elle couvre comme d'un bouclier ses magasins, sa réserve d'artillerie, son train de pontons, enfin toutes ses ressources. Alors elle se décide à occuper une position qui a été bien choisie, et dont les avantages et les désavantages ont peut-être été le sujet d'un examen de plusieurs semaines, ou elle s'avance après avoir, avec non moins de facilité et de loisir, pesé l'utilité qui peut résulter d'un succès, ou les ressources sur lesquelles on peut compter en cas de défaite. Si elle réussit, elle est à même de se porter à une nouvelle position dont les avantages sont connus, et où elle s'établit fermement, par la prise d'une ville forte voisine, par la sûreté qu'offre une rivière, ou la protection qu'elle tire d'une chaîne de montagnes. Si d'un autre côté, elle éprouve une défaite, des circonstances locales analogues citées dans le cas opposé, lui garantissent la sûreté de ses derrières. Au contraire, une armée qu'il faut transporter à travers les mers, est, dès qu'elle atteint le point de débarquement, plus ou moins affectée par les fatigues et les privations résultantes d'une longue

navigation. Cependant elle est, en général, presque toujours dans la nécessité d'en venir aux mains avec l'ennemi en débarquant, et par conséquent obligée de combattre sans artillerie et sans cavalerie, contre des troupes qui ont l'une et l'autre. Parvient-elle même à s'établir sur le rivage, elle n'est pas en état de pousser ses succès, quoique d'ailleurs supérieure à l'ennemi. On doit d'abord prendre dans le voisinage des vaisseaux, une position provisoire, au moyen de laquelle le débarquement des chevaux, de l'artillerie et des subsistances, en un mot, de tout ce qui peut assurer son existence physique, soit à couvert. Aucun moyen d'attaque ni de défense n'a pu être préparé, il faut donc tout créer, et tandis qu'elle s'occupe de ces différens objets, elle n'en est pas moins obligée de combattre. Si elle est forcée dans sa première position, tout est perdu; et si elle est victorieuse une seconde fois, on a gagné peu de chose. L'ennemi a dans l'intervalle tout le temps nécessaire pour mettre ses forteresses à couvert d'un coup de main, et pour détruire ou emmener toutes les subsistances de cette partie de pays, où il n'existe aucun obstacle susceptible d'arrêter les progrès de l'armée envahissante, qui se trouve ainsi réduite à la nécessité de subsister sur les approvisionnemens dont elle s'est pourvue, et qui ne

peuvent que diminuer rapidement par la consommation journalière, quelque peu considérable qu'elle soit. Ses mouvemens sont bornés, ses opérations entravées, et elle est hors d'état de s'établir solidement (militairement parlant) par la crainte qu'elle doit nécessairement concevoir sur la sûreté des approvisionnemens dont la perte devient irréparable. En un mot, une armée dans une telle conjoncture ne peut faire l'emploi de toutes ses forces, à moins qu'une insurrection générale des habitans ou la conduite maladroite des généraux ennemis n'ouvre des débouchés nouveaux et faciles. Si ni l'un ni l'autre de ces cas n'arrive (et on ne peut ni ne doit y compter), une armée qui a débarqué dans un pays ennemi, éprouvera neuf fois sur dix, dans une guerre faite avec un égal succès de part et d'autre, ou même avec avantage de son côté, une plus grande consommation d'hommes, de chevaux, de munitions, etc., qu'il ne sera possible d'en remplacer là où il faudra recevoir tous les approvisionnemens par mer. Chaque jour qui s'écoule ajoute à la disproportion relative, et nonobstant le courage des troupes qui la composera, cette armée sera inévitablement à la fin, prise ou détruite. Il est vrai qu'il restera encore une ressource, au moyen de laquelle l'humiliation d'une catastrophe aussi désastreuse pourra

être évitée, pourvu que le général qui commande l'armée possède assez de sagacité et d'autorité pour profiter (comme des généraux de la plus haute réputation l'ont fait dans les siècles passés, et comme le duc d'Yorck l'a fait récemment) du moment où son armée se trouve encore en état d'inspirer du respect, ou de courir la chance des armes, afin d'assurer, par une convention mutuelle, son libre rembarquement. Ce cas même déterminé, l'abandon irrévocable de l'entreprise a l'air d'une défaite, tandis qu'une armée, dont les mouvemens ne sont liés d'aucune manière à des opérations navales, quoique composée de troupes de nations différentes, et commandée par des généraux d'un mérite très-ordinaire, ne peut guère être réduite à une pareille extrémité; ou si tel était son sort, elle pourrait toujours, en sacrifiant une petite portion du territoire, prendre sans déshonneur et sans beaucoup de perte, une position sur ses derrières.

Cette digression sur les obstacles et sur les dangers attachés aux expéditions maritimes, peut servir à juger avec plus d'exactitude l'entreprise qui fait le sujet de ce volume. Le seul effet désavantageux qu'elle eut, quant à l'Angleterre, fut l'abandon d'une expédition, au début de laquelle on était parvenu à s'assurer l'objet qui importait le plus aux intérêts immédiats de la

nation. La perte d'hommes qu'il en coûta dans cette circonstance, est peu de chose en comparaison de celles qu'ont éprouvée certaines puissances continentales, dans un laps de temps, et dans des guerres entreprises par des motifs aussi frivoles qu'insuffisans dans leurs résultats. La masse générale de l'armée, les blessés et les malades, l'artillerie, les munitions et bagages furent ramenés dans les ports d'Angleterre.

On a tout lieu de croire maintenant que le gain d'une bataille n'eût pas eu pour l'Angleterre des suites aussi avantageuses que l'armistice conclu le 18 octobre. Dans le premier cas, l'Angleterre aurait été obligée de poursuivre ses succès, et de soutenir une guerre assez importante, pour exiger une continuation d'efforts et de dépenses disproportionnés avec ses moyens, parce que tout porte à croire qu'elle en aurait supporté seule tout le fardeau. Il est plus que probable que les Russes ne l'auraient pas partagé long-temps, et le vide occasioné dans l'armée autrichienne par leur défection, n'aurait pas permis à celle-ci de coopérer avec les Anglais au-delà du Rhin, et de s'acquitter ainsi du service éminent qu'ils lui rendaient par la diversion en Hollande, diversion par laquelle les Anglais s'étaient mis sur les bras pendant plus de deux mois, une partie considérable de forces disponibles de

leur ennemi commun. Le gouvernement énergique qui, à la fin de l'année 1799, succéda à celui du directoire, aurait vraisemblablement réuni à cette époque contre l'Angleterre, des forces bien supérieures à tout ce qu'elle pouvait mettre en campagne ; et le rigoureux hiver qui survint, et qui, comme en 1795, priva la Hollande de ses moyens naturels de défense, eût exposé l'armée anglaise, dans cette lutte inégale, à des dangers qui auraient fait de l'expédition un juste sujet de regrets.

Si les événemens qui se sont passés depuis, sont de nature à placer l'abandon du but continental de l'entreprise, dans un jour différent à celui où il s'offrait aux yeux du public en général, à l'époque où l'expédition eut lieu, ils sont également faits pour prouver l'importance attachée à l'issue du but maritime.

Quatre victoires signalées, dont une seule eût suffi pour jeter de l'éclat sur quelque guerre précédente que ce fût, et pour fixer son résultat, avaient tellement habitué les Anglais à des succès sur mer, et leur avaient donné une si haute opinion de leur supériorité sur cet élément, que quelque glorieux qu'il *fût d'avoir forcé le passage du Texel, quelqu'avantageux et extraordinaire qu'il ait été d'avoir, sans perdre un seul homme, enlevé à l'ennemi trente vaisseaux de*

guerre, ils ne se sentaient plus disposés à apprécier ces avantages à leur juste valeur. Ils étaient cependant évidens, comme on en eut bientôt la preuve, lorsque les Français ayant réussi à faire entrer la flotte espagnole à Brest, les Anglais virent leur supériorité dans le chenal augmentée par la faculté qu'ils acquéraient, de ne plus être obligés d'entretenir une nombreuse flotte dans les mers du Nord, faculté qui, en même temps qu'elle diminuait les dépenses publiques, ajoutait à la sécurité de la *Grande-Bretagne*. Toute l'importance de ces avantages fut cependant sentie, quand les Français victorieux de tous côtés sur le continent, manifestèrent leur intention de se montrer de nouveau sur l'Océan, lorsqu'ils songèrent à renouveler leurs plans d'invasion, et lorsque le gouvernement Batave, dont la servilité envers celui de la France s'était encore accrue, mettait tout en usage pour recréer une marine; elle fut sentie quand les changemens qui eurent lieu dans la politique du Nord, firent espérer à la France qu'une coalition maritime allait être formée contre l'Angleterre, et quand, en conséquence du différend survenu avec le *Danemarck*, toute la flotte de la mer du *Nord* se dirigea vers le *Sund*. Ce furent là autant de circonstances qui prouvèrent d'une manière décisive toute l'importance de l'acquisition qu'avait

faite la marine anglaise, lorsque surtout le gouvernement batave se voyait privé de plus de vaisseaux qu'il n'en pouvait faire construire, et d'un plus grand nombre de matelots qu'il ne lui était possible de s'en procurer pendant un espace de plusieurs années. C'est sans doute à cet événement que l'Angleterre a dû la possibilité de ne pas faire observer l'embouchure du *Texel*, d'avoir en peu de jours *fait justice des prétentions du Danemarck*, et d'avoir maintenu sa supériorité sur la France et l'Espagne, sans porter atteinte à son pouvoir, ni rien diminuer de la gloire que sa marine réclamait à tant de titres dans la Méditerranée, et dans les deux hémisphères.

Ces suites de l'expédition de Hollande sont trop majeures et trop évidentes pour n'avoir pas été généralement appréciées. Mais comme il n'arrive que trop souvent à l'homme de mettre en opposition le bien qu'il possède avec celui qui n'est qu'imaginaire, on s'est demandé pour quoi après la prise de la flotte hollandaise, le corps du général Abercromby n'avait point été transporté sur un autre point des *Provinces-Unies*.

On a déjà répondu à cette question, en démontrant les inconvéniens qui existent dans l'attaque de tout autre point que le *Helder*; mais on

croit devoir ajouter ici que l'expédition ayant déjà été trop retardée, la perte de temps inévitable qui serait résultée du transport des troupes ailleurs, aurait différé l'ouverture des opérations continentales, jusqu'à une époque où il aurait fallu renoncer à tout espoir de succès. En outre, les Républicains étaient déjà en mouvement de tous côtés, et ils eussent été aussi promptement rassemblés ailleurs que là où l'attaque se fit; il parut même fort incertain que le général Abercromby, dont les forces n'excédaient pas celles du général Daendels, eût pu rembarquer ses troupes sans éprouver une perte considérable. Comme un argument concluant, on peut observer que les retards éprouvés en mer par la flotte, avaient tellement absorbé l'approvisionnement des vivres, qu'il n'en restait pas suffisamment pour une seconde croisière.

D'autres ont demandé pour quoi, après la reddition de la flotte hollandaise, on n'envoya pas un détachement au travers du *Zuyder-Zée*, pour opérer un débarquement sur la côte-est d'*Amsterdam*, et tâcher de s'emparer de cette ville, ou prendre une forte position dans le voisinage? Les motifs suivans paraissent s'être opposés à l'adoption de ce plan. La supériorité des alliés, avant et après l'arrivée du duc d'*Yorck*,

n'était pas assez grande pour pouvoir, sans beaucoup de danger, former un détachement un peu considérable; car une défaite éprouvée au *Zype*, eût inévitablement occasioné la perte du *Helder*, et par suite, la destruction de l'armée. On ne pouvait guère détacher plus de quatre à cinq mille hommes; et qu'aurait pu faire un aussi petit nombre de troupes contre la population d'*Amsterdam*, soutenue par les moyens extraordinaires de défense que cette capitale possède par sa position? On est généralement convenu que, quoique complètement investie par le duc de Brunswick, ses efforts eussent été superflus, si les habitans n'avaient pas négligé la défense des postes qui les rend maîtres des inondations. Sous un rapport, cette diversion eût même été favorable à l'ennemi; car les troupes qui, dans leur marche sur la *Nord Hollande*, devaient passer à *Amsterdam*, seraient ainsi entrées en action, quelques jours plus tôt, tandis que les services qu'auraient pu rendre les troupes alliées détachées, étaient perdues pour un temps.

Quelques personnes ont paru surprises qu'il n'eût été fait aucune tentative par mer contre *Amsterdam*. Elles se convaincront cependant, en y apportant un peu d'attention, que les vaisseaux de guerre ne pouvaient s'approcher de

cette ville avant de s'être rendus maîtres des batteries qui commandent le *Pampus*, ou au moins de celles du côté de la *Nord-Hollande*. On a déjà dit que tel avait été le but du duc d'Yorck, but qui eût été réalisé, si le plan d'attaque eût été complétement exécuté le 19 septembre. Il paraît dès-lors que les progrès de l'armée alliée ne furent jamais assez grands pour lui permettre d'attaquer *Amsterdam* par mer. Dans tous les cas, une semblable attaque devait se borner à un bombardement, et il est fort douteux de savoir s'il pouvait entrer dans les vues politiques de la *Grande-Bretagne*, d'avoir recours à une mesure aussi destructive, contre cette capitale.

L'objet, le plan, l'exécution et l'issue de cette entreprise ont été considérés sous tous les points de vue; les opinions qu'on en a portées ont été détaillées et examinées; et on a fait connaître les motifs qui ont dirigé la conduite du gouvernement Britannique, et des généraux employés. On croit donc avoir porté une attention assez suivie sur tout ce qui est du sujet. Toutefois on pense qu'il est à propos de dire encore quelque chose de l'expédition elle-même. Quelque courte qu'elle ait été, elle fournira aux militaires une ample matière à leurs réflexions. Ils observeront que pendant toute sa durée, les mesures offen-

sives ont toujours été accompagnées de la supériorité du nombre, comme en effet cela doit toujours être entre deux armées composées de bonnes troupes; que la supériorité du nombre fut d'abord du côté des alliés, et ensuite du côté des Français; que les alliés l'eurent encore une fois, et (ce qui arrive très-rarement) que cette campagne se termina précisément à l'époque où (pour faire usage d'une expression déjà empruntée, dans un volume précédent, à l'un des grands maîtres de l'art de la guerre), *elle était devenue une guerre entre puissances égales.*

Le combat du 27 août offre l'un des exemples les plus frappans, de débarquemens opérés de vive force. Celui du 10 septembre prouve que, malgré la maxime militaire, qu'il n'est pas sage d'attendre l'attaque d'un ennemi dans ses premières lignes, une semblable conduite peut devenir nécessaire par des circonstances particulières, et être avantageuse dans certaines positions. L'attaque du 19 septembre montre un plan plus vaste et plus hardi, une de ces grandes combinaisons qui, calculées de manière à décider dans un jour le sort d'une campagne entière, manqua par une cause souvent funeste, un excès d'ardeur et de courage. Dans la bataille du 2 octobre, l'officier observera un plan plus circons-

crit, dirigé plutôt vers le succès lui-même, que vers des avantages futurs, et exécuté avec habileté et précision. Enfin, la bataille du 6 octobre fournit l'exemple de l'une de ces actions qui, engagée par une cause accidentelle, ne sont soutenues de part et d'autre, que dans le désir de ne pas céder, et deviennent par conséquent à la fin plus opiniâtres et plus sanglantes.

Un autre sujet frappant de réflexion se présente ensuite. La longue guerre occasionée par la révolution française, se distingue absolument de toutes celles qui l'ont précédée dans les temps modernes, par cette énergie, cette persévérance, et ce mépris de la vie des hommes, à l'aide desquels on a surmonté tous les obstacles que peuvent opposer la nature et l'art. Quand les militaires ont vu le passage des plus larges rivières s'effectuer en peu d'heures, les plus importantes forteresses réduites en peu de jours; quand ils ont vu les plus hautes montagnes et les défilés les plus étroits des *Alpes* franchis par des armées marchant régulièrement, et des routes frayées dans ces mêmes lieux, pour le passage de la cavalerie et des canons, ils ont été portés à considérer la nature inanimée comme n'offrant presque plus d'entraves, et à ne rechercher la cause des succès à la guerre que dans le nombre

et la bonté des troupes, et l'habileté des généraux. L'expédition de Hollande servira à rectifier ces idées exagérées, et à prouver que les accidens du terrain doivent non-seulement être pris en considération; mais que même leur influence sur les événemens peut souvent être très grande. Les obstacles du terrain dans la *Nord-Hollande*, l'ont suffisamment prouvé aux deux partis. Ils déjouèrent, le 10 septembre, l'attaque impétueuse du général Brune; le 19, ils ne contribuèrent pas moins que l'imprudente ardeur des Russes, à priver les alliés de la victoire, et ils paralysèrent les avantages résultant de celle gagnée le 2 octobre. Finalement, l'abandon de l'entreprise doit en grande partie être attribuée à la même cause; car il était impossible que ceux qui avaient constamment à lutter contre des circonstances de cette nature, ne cédassent pas enfin à ceux qui les avaient constamment en leur faveur.

En dernier résultat, la nature extraordinaire du sol des *Provinces-Unies* exige une espèce de guerre compliquée, à laquelle on n'a pas fait assez d'attention. Un pays d'une surface aussi plate, où rien n'arrête la vue, et où tout arrête vos pas; qui dérobe les distances en même temps qu'il augmente la difficulté d'atteindre l'objet;

qui, en apparence, semble pouvoir être adapté au système suivi dans la guerre de plaines, tandis qu'il ne permet pas l'emploi de la cavalerie, qui exige, sur une très-petite échelle, des opérations du genre de celles produites par le constant besoin de faire des siéges, et de passer des rivières et des défilés; qui, bien que demandant beaucoup de combinaisons, n'admet cependant que des inconvéniens détachés, offrant ainsi toutes sortes d'avantages pour la défense, et aucun pour l'attaque. Cette espèce de pays, en un mot, fait des *Provinces-Unies*, un théâtre de guerre si particulier, que même les champs à riz de la *Lombardie* ne peuvent pas avec raison lui être comparés. Si la comparaison est admissible, la *Hollande* est à l'égard des autres pays, et surtout à un pays montagneux, comme une forteresse dont les ouvrages sont au niveau du terrain, à un autre dont les fortifications sont considérablement élevées au-dessus de la surface du sol. Celle-ci effraye de loin l'œil du vulgaire auquel elle présente des obstacles insurmontables. Toutefois elle offre à l'ingénieur le moyen de calculer plus facilement ses proportions, de découvrir ses parties faibles, et lui permet par conséquent de procéder avec une plus grande certitude dans ses opérations. La force de la der-

nière se dérobe à l'œil inexpérimenté, et il paraît à peine quelques traces de son existence. Mais l'ingénieur qui ne peut pas mesurer avec précision des ouvrages parallèles et presque horizontaux, qui ne peut découvrir le côté fort contre lequel il doit être en garde, ni le côté faible qu'il doit attaquer, se trouve embarrassé, perd du temps, réussit lentement, et souvent manque l'objet qu'il avait en vue. Le sujet qui a donné lieu à cette comparaison, peut offrir à l'officier éclairé matière à d'utiles observations. Il suffit ici d'avoir indiqué la source.

La nouveauté du lieu de la scène, comme théâtre de la guerre, ajoute beaucoup d'intérêt au sujet de cet ouvrage. Aucun cri de guerre n'avait, pendant près de deux siècles, interrompu l'état d'engourdissement où vivaient les habitans des marais et des sables de la *Nord-Hollande;* et les *descendans dégénérés* des anciens Bavarois et des Frisons, avaient eu le temps de réparer et d'oublier les ravages commis par les troupes du duc d'Albe et de ses successeurs. Les historiens observeront plus tard, le contraste extraordinaire qu'a offert le même peuple qui, à la fin du 16.e siècle, versa des torrens de sang pour recouvrer sa liberté, et qui refusa à la fin du 18.e d'en répandre une seule goutte pour la même cause; qui, à la première époque, lorsqu'il se battait

pour son indépendance, se voyait soutenu par la monarchie française, et qui à la seconde cédait timidement au despotisme de la république française; un peuple, enfin, qui s'est opposé avec un égal succès aux Espagnols qui voulaient lui enlever ce grand bienfait politique, et aux Anglais qui voulaient le lui restituer.

FIN.

APPENDICE.

PIÈCES OFFICIELLES.

A bord du vaisseau de Sa Majesté Britannique, le Kent.

Le 20 *août* 1799.

Monsieur,

Plus de vingt mille hommes débarqués dans ce moment au Helder, et devant être suivis de beaucoup d'autres, vous avez une occasion favorable de montrer votre zèle pour votre souverain légitime, M. le prince d'Orange, en vous déclarant pour lui avec tous les vaisseaux de la flotte hollandaise qui voudront suivre votre exemple. Tous ceux qui se déclareront de cette manière, en arborant le pavillon hollandais au mât de perroquet, seront reconnus comme des alliés

et des amis. Quand j'aurai donné connaissance de cette déclaration au chevalier Ralph Abercromby, commandant en chef l'armée de terre britannique, et à l'amiral Mitchell qui commande sous mes ordres la flotte de cette expédition, tous les vaisseaux qui le désirent, peuvent sortir et se joindre à moi; ils seront traités avec amitié sincère, comme des alliés, et seront reçus au sein de la flotte anglaise, avec laquelle ils pourront rester, jusqu'à ce qu'ils aient reçu des ordres du prince d'Orange sur la conduite qu'ils auront à tenir.

J'ai l'honneur d'être avec estime et amitié, votre serviteur,

Signé, DUNCAN.

Le Commandant en chef de la flotte batave, à l'amiral Duncan, commandant la flotte anglaise dans la mer du Nord.

Du WASHINGTON, *à la rade du Texel*, 22 *août*, 5.e *année de la liberté batave.*

AMIRAL,

Si j'acceptais la proposition que vous me faites, je serais indigne de l'amitié de lord Duncan, et je

perdrais l'estime de tout honnête homme. Je sais ce que je dois au pavillon que je sers et à ma patrie. Vos forces fussent-elles doubles, mes sentimens resteront toujours les mêmes. En conséquence, Milord, attendez de moi une défense digne de ma nation et de mon honneur. Cependant j'envoie sur-le-champ votre sommation à mon gouvernement; s'il vous plaît d'attendre ses dispositions, je vous informerai du résultat. Soyez assuré, Milord, que je suis avec estime,

Signé STORY.

À l'amiral Story, à bord de l'Isis, en ligne de bataille.

Le 30 *août.*

Monsieur,

Je désire que vous hissiez à l'instant même le pavillon de son altesse sérénissime le prince d'Orange; si vous le faites, vous serez regardé comme ami du roi de la Grande-Bretagne, mon très-gracieux souverain: si vous vous y refusez, les conséquences de ce refus retomberont sur vous. Il sera pénible pour moi de voir le sang couler dans une circonstance pareille; mais la faute en pesera sur votre tête.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé, ANDREW MITCHELL.

Réponse de l'amiral Story, à bord du Washington, à l'ancre dans le Vlieter.

Le 30 *août.*

Amiral,

Ni votre supériorité, ni la menace que vous me faites de faire retomber sur ma tête le sang qui aurait pu être versé, n'auraient pu m'empêcher de vous montrer jusqu'à la dernière extrémité ce que je sais faire pour mon souverain, le peuple batave et ses représentans, qui sont le seul que je reconnaisse. Mais les traîtres que je commande refusent de combattre; il ne reste plus à mes braves officiers et à moi, qu'une rage impuissante et les réflexions les plus sinistres sur notre situation présente. Ainsi, je me vois contraint de vous remettre la flotte que je commande. A dater de ce moment, c'est à vous à pourvoir à la sûreté de mes officiers, et du petit nombre de braves qui sont à bord des vaisseaux bataves. Je me déclare moi et mes officiers prisonniers de guerre, et nous demandons à être traités comme tels.

Je suis avec respect,

Signé STORY.

Extrait d'une lettre du général Brune au ministre de la guerre, datée du quartier-général, à Alkmaer, le 3.e jour complémentaire an 7 de la république française.

Paris, le 3 vendémiaire an 8.

Citoyen ministre,

Depuis l'action du Slaper-Dyk (24 fructidor), les Anglais étaient restés dans leurs retranchemens du Zype, et il n'y avait eu que de légères escarmouches, de petites attaques de postes. Renforcés par 14000 Russes débarqués successivement depuis cinq jours, ils ont fait aujourd'hui, à cinq heures du matin, une vive attaque sur toute la ligne. L'attaque principale portait sur les troupes françaises formant la division de gauche aux ordres du général Vandamme ; elle se faisait, avec un corps très-considérable de troupes russes et une division anglaise, en arrière. La division batave, tenant le centre, aux ordres du général Dumonceau, se trouvait aussi attaquée sérieusement par un corps anglo-russe, tandis qu'une fausse attaque se dirigeait sur la division de droite commandée par le général Daendels. Nos braves Français, conduits par les généraux

Vandamme et Gouvion, l'adjudant-général Rostollan, les chefs de brigade, Aubrée, Clément, Bardet et autres officiers, surmontèrent bientôt tous les obstacles et poussérent l'ennemi avec une impétuosité telle, que, sans leur lassitude, ils seraient entrés avec les fuyards dans les retranchemens anglais. Les champs étaient jonchés de morts. La division de Daendels avait été un instant repoussée; elle recouvra bientôt ses positions par un contre-mouvement qui lui rendit les bataillons qui en avaient été détachés.

Le combat a duré depuis cinq heures du matin jusqu'à quatre de l'aprés-midi. Le général Dumonceau a été blessé, dès le commencement de l'action, par un biscayen qui s'est amorti sur l'estomac; sa blessure n'est pas dangereuse. Le général Vandamme, quoique fort incommodé par suite d'une chute, n'a pas quitté le commandement de la division et mérite les plus grands éloges pour sa conduite vraiment militaire. Les talens et l'activité qu'ont déployés le général de brigade Gouvion, l'adjudant-général Rostolan, et le chef de brigade Aubrée, m'ont déterminé à leur conférer sur le champ de bataille, au premier, le grade de général de division, aux deux autres, le grade de général de brigade. Je vous prie, citoyen ministre, de confirmer cette promotion.

Le général de brigade Barbou et l'adjudant-général Durutte étaient à la division du général Daendels; ils ont beaucoup contribué au succès de la journée. Le capitaine Leroux de l'artillerie légère, et le citoyen Mattushuys, commandant l'artillerie batave, se sont distingués. L'aide-de-camp du citoyen Mattushuys a montré la plus grande ardeur. Je ne finirais pas, s'il

fallait vous nommer tous les braves. Je vous dirai cependant que la 42.e demi-brigade est une des plus belles et des plus terribles colonnes des armées françaises.

Le résultat de l'action est de deux mille prisonniers, plus de trois mille morts ou blessés, vingt-huit pièces de canon et cinq drapeaux, dont ceux des régimens de Fersen et Souwarow. Le général Hermann, commandant en chef les troupes russes, est au nombre des prisonniers ; le général russe Essen est grièvement blessé. On m'assure que parmi les morts se trouve le général anglais Knox.

L'armée ennemie était forte de 39000 hommes, dont 14000 russes, et 25000 anglais ; les troupes françaises et bataves n'excédaient pas 20000 hommes. Notre perte est de 50 morts et 300 blessés ; le calcul ne paraîtra pas croyable, mais il est exact.

Je vais recueillir tous les détails de cette mémorable journée ; et je m'empresserai de vous les transmettre : je fais marcher sur Paris les Russes prisonniers ; les Anglais iront à Lille.

Les Anglo-Russes ont commis les plus grands excès dans les villages qu'ils ont occupés pendant l'action. Les pauvres paysans bataves ont été massacrés ou brûlés dans leurs maisons, avec femmes et enfans. Plusieurs villages sont encore en feu. Les Anglais surtout se sont signalés par leur cruauté.

Le Ministre de la guerre,

Signé MILLET-MUREAU.

Lettre du duc d'Yorck à M. Dundas.

Au quartier général à Schagen-Brug,
20 septembre 1799.

Monsieur,

Je vous annonçais, dans mes dépêches du 16 courant, que mon intention était d'attaquer toutes les positions de l'ennemi aussitôt que les renforts que j'attendais seraient arrivés.

Les dispositions étant faites le 19, l'armée se mit en mouvement sur quatre colonnes.

La colonne de gauche, sous les ordres du général Abercromby, était composée de deux escadrons du dix-huitième de dragons légers, de la brigade du major-général comte de Chatam, de celles des major-général Moore et du major-général comte de Cavan, du premier bataillon de ligne, des grenadiers britanniques, du premier bataillon de ligne d'infanterie légère, des vingt-troisième et cinquante-cinquième régimens sous le colonel Macdonald.

Cette colonne, destinée à tourner la droite de l'ennemi sur le Zuy-der-Zée, se mit en marche le deuxième jour complémentaire, à six heures du soir.

Les colonnes de droite étaient au nombre de trois.

La première, commandée par le général Hermann,

était composée du septième de dragons légers, de douze bataillons russes, et de la brigade du général Manner.

La seconde, conduite par le lieutenant-général Dundas, consistait en deux escadrons du onzième de dragons légers, en deux brigades de gardes à pied, et du major-général prince Guillaume.

La troisième, sous le lieutenant-général sir James Pulteney, était composée de deux escadrons de dragons légers, et des brigades du major-général Don et du major-général Coote.

Ces trois corps sortirent de leurs positions le 19 à la pointe du jour.

L'objet de la première de ces trois divisions, était de chasser l'ennemi des hauteurs de Camper-Duyne et des villages qui s'y trouvent, et enfin de prendre possession de *Berghen.*

La seconde devait forcer les positions de l'ennemi à *Warmenhuisen* et à *Schoorldam*, et y donner la main à la division du général Hermann.

La troisième devait prendre position à *Ouds-Carspel*, à la tête du *Lange-Dyk*, grande route qui conduit à *Aklmaar.*

Il est nécessaire d'observer que le pays présentait de toutes parts les obstacles les plus formidables. L'ennemi avait sur la gauche, l'avantage des hautes montagnes de sable qui s'etendent depuis la mer, vis-à-vis *Petten*, jusqu'à la ville de *Berghem*, et il était retranché dans les villages intermédiaires.

Le terrain sur lequel les colonnes du lieutenant-général Dundas et de sir James Pulteney devaient marcher pour attaquer les postes fortifiés de *Warmenhuisen*, *Schoreldam* et de *Lange-Dyk*, est une plaine coupée, de trois à quatre cents toises, par des

canaux profonds et larges. Des ponts sur les deux ou trois chemins qui mènent à ces plans avaient été détruits, et l'ennemi avait barré le passage avec des arbres, à différentes distances.

Le lieutenant-général Hermann commença l'attaque avec beaucoup d'intelligence et de bravoure ; à trois heures du matin ; à huit il était maître de *Berghem.* L'ennemi avait ses principales forces dans les bois qui entourent ce village. Les Russes, en s'avançant avec trop d'ardeur, ne purent garder l'ordre qui était nécessaire pour conserver leur avantage ; ils furent, après une vigoureuse résistance, obligés d'évacuer *Berghen.*

Les lieutenans-généraux Hermann et Tchertchekoff furent faits prisonniers : le second est dangereusement blessé. Les Russes furent aussi chassés de *Schoorl* mais ce village fut bientôt repris par la brigade du major-général Manner, malgré le feu terrible de l'ennemi.

Cette brigade fut alors renforcée par deux bataillons russes qui avaient coopéré avec le lieutenant-général Dundas à l'attaque de *Warmenhuisen*, par la brigade du major-général Doyle, et le trente-cinquième sous le commandement du prince Guillaume. L'action s'engagea de nouveau ; mais les munitions ayant manqué aux Russes, d'ailleurs épuisés de fatigue, on fit retraite en bon ordre sur *Petten* et le *Zyper-Sluys.*

L'attaque du village de *Warmenhuysen*, où l'ennemi était retranché fortement avec du canon, fut faite par le lieutenant-général Dundas. Trois bataillons russes qui formaient un corps séparé destiné à soutenir l'attaque sous les ordres du major-général Sedmoratsky, attaquèrent vigoureusement le village sur la gauche, pendant que le premier des gardes avait été au-

paravant détaché pour marcher sur *Schoorldam*, à la gauche de la colonne du lieutenant-général Hermann ; le reste de la colonne du lieutenant-général Dundas qui, après avoir pris possession de *Warmenhuisen*, avait été joint par le premier bataillon du premier régiment marcha contre *Schoorldam*.

La colonne, sous les ordres du général sir James Pulteney, après avoir surmonté les plus grandes difficultés, prit d'assaut le principal poste de *Oud-Carspel*, à la tête de *Lange-Dyk*.

Ce point était défendu par le gros de l'armée batave, sous les ordres du général Daendels. Ce qui s'était passé à la droite, força le général Pulteney à retirer sa colonne qui avait déjà pris position à peu de distance d'*Alkmaar*. Sir Ralph Abercromby en fit autant, et évacua *Horn* dont il s'était déjà emparé.

Toute l'armée est rentrée dans ses premières positions.

Nous avons à regretter beaucoup de braves officiers et soldats anglais et russes.

La perte du côté des Russes monte à environ 1500 hommes, tués, blessés ou égarés.

Celle de l'ennemi a été considérable aussi.

CAPITULATION.

« M. le général-major Knox, muni des pouvoirs de S. A. R. le duc d'Yorck commandant en chef l'armée combinée anglaise et russe ; le citoyen Rostolant, général de brigade, chef de l'état-major-général, muni des pouvoirs du citoyen Brune, commandant en chef l'armée française et batave, sont convenus de ce qui suit ;

ARTICLE PREMIER.

A compter de ce jour, toutes hostilités cessent entre les deux armées.

ART. II.

La ligne actuellement existante des avant-postes de chacune des deux armées, servira respectivement de ligne de démarcation.

ART. III.

Tous ouvrages offensifs et défensifs restent suspendus de part et d'autre, et il ne peut en être fait de nouveaux.

ART. IV.

Les batteries qui existaient au Helder et dans les positions où se trouve l'armée combinée anglaise et russe lors de l'invasion, seront rétablies dans leur intégrité, ou resteront dans l'état présent, améliorées, pourvu que les pièces d'artillerie batave y soient toutes conservées.

ART. V.

L'armée combinée anglaise et russe se rembarquera le plus tôt possible, et aura évacué le territoire des côtes, les îles et mers intérieures de la république batave au 9, frimaire (30 novembre 1799), sans y avoir causé aucun dégât en pratiquant des inondations, coupures de digues, ou obstruant les sources de la navigation.

ART. VI.

Les vaisseaux de guerre et autres bâtimens qui viendraient avec des renforts pour l'armée combinée an-

glaise et russe, ne pourront effectuer aucun débarquement, et repartiront sur-le-champ.

ART. VII.

Le général en chef Brune pourra envoyer un officier dans le *Zyp* et au *Helder* pour lui rendre compte, tant de l'état des batteries que des progrès de l'évacuation. S. A. R. le duc d'Yorck pourra aussi envoyer un officier sur la ligne française et batave, pour se convaincre qu'on ne fait pas de nouveaux ouvrages. Un officier supérieur de marque, de chaque armée, sera envoyé pour garantir l'exécution du présent accord.

ART. VIII.

Huit mille prisonniers de guerre français et bataves, faits antérieurement à la présente campagne, et détenus actuellement en Angleterre, seront, au choix et dans les proportions réglées par les deux Gouvernemens des deux républiques alliées, renvoyés libres et sans condition dans leur patrie. M. le général Knox restera à l'armée française pour garantir l'exécution du présent article.

ART. IX.

Le cartel établi entre les deux armées pour l'échange des prisonniers faits dans la présente campagne, continuera d'avoir son exécution. Il est, en outre, convenu que l'amiral de Winter est considéré comme échangé.

Conclu à Alkmaar, le 26 vendémiaire de l'an 8 de la république française (18 octobre 1799) par les généraux soussignés, munis de pouvoirs à cet effet.

(Suivent les signatures.)

Ce traité a été ratifié par le duc d'Yorck et par le général Brune.

Au quartier général à Schagen-Brug, le 20 octobre 1799.

Monsieur,

Dans mes dernières dépêches, je vous ai indiqué les circonstances qui me firent juger convenable de retirer l'armée de sa position en avant d'Alkmaer, et de rentrer dans celles que nous occupons aujourd'hui. J'espère que ces motifs auront paru à Sa Majesté, suffisamment justifier cette mesure.

La saison, qui déjà dans le pays a pris l'aspect de l'hiver, me donnait de jour en jour de nouveaux motifs de croire qu'il ne pouvait résulter aucun avantage décisif de la continuation de la campagne sur ce territoire, l'impossibilité de faire cantonner nos troupes pendant l'hiver, dans le district peu étendu que nous occupions, et l'état nécessairement précaire de nos subsistances dans cette saison, achevèrent de me convaincre qu'il ne restait d'autre mesure à prendre que de ramener l'armée en Angleterre; et quoique cette opération me parût devoir exposer les troupes à souffrir quelques pertes dans l'exécution, elle s'offrit cependant à mon esprit, comme préférable à toute autre.

D'après cette impression, considérant que tout délai pourrait entraîner des pertes sérieuses, j'ai conclu, de concert avec le vice-amiral Mitchell, un armistice

avec le général Brune, commandant en chef les armées française et batave. Je vous en fais passer les conditions, et quoiqu'elles stipulent la reddition d'un grand nombre de prisonniers de guerre, je me flatte, cependant, que Sa Majesté ne regardera pas cet article comme une compensation disproportionnée, si l'on considère le nombre d'hommes précieux qu'il aurait fallu perdre dans un moment où l'objet qui les avait guidés jusqu'alors, ne permettait plus de succès. D'ailleurs, le seul moyen d'assurer notre retraite, était cette mesure destructive, l'inondation qui, devant totalement ruiner les habitans du Nord de cette province, pendant une longue suite d'années, était, par cela même, contraire au sentiment, aussi bien qu'à l'usage et au caractère de la nation britannique.

« Je suis persuadé que tous ces motifs m'excuseront auprès de Sa Majesté, de n'avoir pas attendu des instructions ultérieures, et je me flatte que sous ce rapport, ma conduite aura son approbation gracieuse.

Signé, FRÉDÉRIC.

Au quartier général à Schagen-Brug,
le 15 *octobre* (23 vendémiaire.

GÉNÉRAL,

L'heure à laquelle j'ai reçu votre lettre m'a empêché d'envoyer plus tôt à Alkmaar, le major-général Knox, l'officier dont je vous parlais dans ma lettre d'hier. Il jouit de toute ma confiance, et il est pleinement auto-

risé à traiter avec vous sur ce qui fait l'objet de ses instructions, et à conclure.

Signé FRÉDÉRIC, duc d'Yorck, commandant en chef.

Note remise au général Brune par le major général Knox.

Par ordre de son Altesse Royale le duc d'Yorck, commandant en chef, etc.; le major-général Knox aura l'honneur de communiquer avec le général Brune, commandant en chef, et de lui déclarer qu'en conséquence des difficultés qui naissent de la saison, nous avons jugé à propos de reprendre nos positions du Zyp; que dans cette situation, avec des cantonnemens proportionnés au nombre de nos forces, ayant des moyens certains et non interrompus de communication avec l'Angleterre, maîtres comme nous le sommes du *Helder*, du *Texel*, du *Zuyder-Zée* et de l'*Océan*, il dépend de nous, ou d'attendre le moment auquel la saison ou les circonstances nous permettraient de reprendre l'offensive, ou de retirer notre armée successivement, et sans aucun risque de cette contrée, en restant maîtres des points qui nous paraîtront favorables pour noyer l'ennemi, ou pour nous assurer à nous-même des avantages réels. Dans l'hypothèse que nous soyons obligés de nous retirer, il sera de notre devoir de ne négliger aucun des moyens qui pourront contribuer à la conservation de la brave armée uinous est confiée.

Pour y parvenir, quelque nuisible, quelque désastreuse que soit pour les habitans et pour le pays, la mesure d'inondation, nous serons obligés de faire usage des moyens épouvantables qui sont en notre pouvoir. Entièrement maîtres des digues de la mer, soit du côté de l'Océan, soit du côté du Zuyder-Zée, aussi bien que des digues de l'intérieur, nous serons dans ce cas réduits à la terrible nécessité d'inonder tout le pays de la Nord-Hollande, et d'ajouter à cette calamité tous les maux qui résulteraient des tentatives que l'ennemi ferait pour nous forcer à la retraite, ou pour nous contrarier dans celle que nous ferions.

Dans de pareilles circonstances, nous serions forcés également de faire usage des grands moyens que nous avons pour rendre désormais impraticable la navigation du Zuyder-Zée, en comblant le *Mars-Diep* et en détruisant le *New-Diep*, ouvrages qui ont coûté tant d'années de travail et tant d'argent. Accoutumés à prendre pour règle de notre conduite, pendant la guerre, les principes les plus libéraux, la nécessité et la voix impérieuse du devoir pourront seules nous porter à adopter un système qui répugne aux sentimens qui ont toujours dirigé la nation anglaise.

D'après ces considérations et la persuasion où nous sommes que le général Brune et le peuple hollandais seront mus par des motifs semblables, et désireront, autant que nous, prévenir une effusion de sang inutile, en s'accordant amicalement sur un point qui est peut-être le but auquel tendent les deux parties ; voulant aussi, dans tous les cas, demeurer justifiés aux yeux du monde entier, de tous les maux qu'un refus, de la part de l'ennemi, pourrait attirer sur cette contrée ; nous proposons et nous offrons au général Brune, et à

la république batave, de faire évacuer, par les troupes anglaises et russes, avant la fin du mois de novembre prochain, toutes les côtes, les îles, et tout ce qui compose la navigation intérieure de la Hollande, sans causer aucun dommage aux grandes sources de la navigation hollandaise, ou laisser le pays sous les eaux.

En conséquence, nous proposons une suspension d'armes jusqu'à l'époque ci-dessus énoncée. Pendant cet intervalle, nous resterons en pleine possession de tous les points et de toute la contrée que nous occupons dans ce moment ; les lignes des avant-postes serviront de ligne de démarcation ; elles ne pourront, sous aucun prétexte, être passées par les troupes de l'une ou de l'autre armée, quand même nous abandonnerions en partie ou en totalité les positions que nous occupons actuellement. Pendant tout cet intervalle, on ne sera admis à faire aucune objection ni aucune plainte sur ce que chacun des deux partis fera dans les limites de, ses possessions respectives. Tous les droits de la guerre, excepté en cas d'hostilités, seront observés religieusement. Nous donnerons aux habitans du pays que nous occupons et à leurs propriétés, toute la protection qui peut s'accorder avec la discipline, dans les circonstances où nous nous trouvons placés, et nous leur assurons tous les avantages que la conduite qu'ils ont tenue généralement avec les troupes anglaises les met en droit d'attendre.

Si ces propositions s'accordent avec les vues et les désirs du général Brune, il n'y a aucune difficulté à les mettre à exécution dans trois jours, à dater du présent.

Par ordre de Son Altesse royale, commandant en chef.

Signé TAYLOR, sécretaire.

Le Major-général Essen, au quartier-général, au Zypler-Sluys.

(*Cette lettre est sans date ; elle se trouve insérée dans la* Gazette de la cour de Pétersbourg, du 22 octobre (14 *vendémiaire.*)

Sire

J'ai l'honneur d'annoncer à Votre Majesté impériale, que le 4 septembre (18 fructidor), j'arrivai d'Yarmouth, devant le Texel, avec la première division des troupes russes. Nous descendîmes dans des bateaux plats, et toutes les troupes débarquèrent au *Helder*, le 6, (30 fructidor), par un temps affreux. Le général Hermann était arrivé avant moi et se tenait à la distance de 35 westes du *Helder*, dans les environs d'*Alkmaar*. Conformément aux ordres que je reçus de lui, je le joignis, le 7, (premier jour complémentaire), et le 8, deuxième jour complémentaire), à quatre heures du matin, nous avançâmes sur trois colonnes, et attaquâmes l'ennemi avec la bravoure qui caractérise les troupes de Votre Majesté. Nous lui enlevâmes trois redoutes ; nous prîmes toutes ses batteries à la baïonnette ; nous pénétrâmes dans trois villages fortifiés, et dans *Berghen*. Nous avions déjà pris à l'ennemi quatorze pièces de canon, environ mille prisonniers, et nous lui avions tué à peu près deux mille hommes.

Néanmoins toutes nos munitions étant épuisées, nous ne pûmes tenir plus long-temps l'offensive contre un ennemi nombreux qui déployait toutes ses forces contre nous, qui forçait l'aile droite de nos alliés, lesquels, au lieu d'attaquer au même instant que nous, par des raisons que j'ignore, attaquèrent deux heures plus tard; ce qui détruisit tous les avantages que nous avions remportés. Le lieutenant-général Hermann fut fait prisonnier.

Je ne peux vous dissimuler, très-gracieux souverain, que les troupes de Votre Majesté manquent des articles les plus nécessaires. Je ne prétends pas pour cela que ce soit faute de soins de la part de nos alliés; c'est plutôt le résultat de leurs derniers arrangemens. Par une opération contraire au premier plan, ils ont débarqué toutes les troupes, les leurs aussi bien que les nôtres, en une seule masse; en sorte qu'il était impossible qu'un espace de terrain aussi petit que celui que nous occupions pût nous fournir des provisions suffisantes; nous avons été dans la nécessité d'attendre des vivres d'Angleterre; nous manquions d'artillerie et de chevaux, et les troupes de Votre Majesté n'étaient pas encore remises d'un violent mal de mer.

Nos munitions épuisées, nous ne pûmes plus attaquer ni nous defendre qu'à la baïonnette. Nos soldats étant harrassés de fatigues, la retraite commença dans le désordre. Le commandant en chef était prisonnier; le lieutenant général Scherebzow était tué; le major-général Shutoff blessé. Le commandement en chef m'appartenait. Je fis tous mes efforts pour rallier nos troupes et je me retirai dans les positions avantageuses que nous avions occupées d'abord; en sorte qu'il fut impossible à l'ennemi de nous poursuivre. Toute notre perte en tués,

blessés et prisonniers se monte à environ trois mille hommes. Mais l'ennemi en a perdu bien davantage. Les Anglais et nous, leur avons fait près de trois mille prisonniers, etc.

N. B. Ce rapport est celui qui a été démenti à Londres par tous les officiers anglais revenus de l'expédition de Hollande.

Réponse du général Brune à la Note du duc d'Yorck.

Brune, général en chef, au duc d'Yorck, commandant en chef des armées combinées Anglaise et Russe.

Au quartier-général à Alkmaar,
le 23 vendémiaire an 8.

Général,

Le major-général Knox, chargé de conférer avec moi sur l'objet de la note qu'il m'a remise signée de votre secrétaire, vous communiquera ma réponse contenue dans une note explicative.

Signé Brune, général en chef, etc.

NOTE.

Le duc d'Yorck, général en chef de l'armée anglaise, propose une cessation d'hostilités, à cause de l'approche de la mauvaise saison. Il s'engage à se retirer du territoire batave, d'ici au 9 frimaire (30 novembre), avec toute l'armée qui est sous ses ordres, et promet de ne causer aucun dommage, et de ne rompre aucune digue, etc., à condition qu'il ne sera point inquiété,

dans sa retraite, par les armées française et batave. De pareils motifs n'eussent pas été mis en avant par le duc d'Yorck, s'il s'était cru en état de pénétrer dans le pays; car, dans ce cas, il aurait eu la facilité d'étendre ses quartiers, de se procurer des subsistances, en un mot, de se mettre à l'abri de tous les inconvéniens qui naissent de la mauvaise saison; nous devons donc, dans les arrangemens qui seront pris, nous assurer des avantages proportionnés à l'insuffisance des forces anglaises. On ne voit dans les propositions faites par le duc d'Yorck, que les effets naturels d'une suspension d'armes.

On a de la peine à se persuader que le duc d'Yorck voulût détruire les digues, inonder la contrée, brûler les villages, pour le seul plaisir de commettre des actes de violence. Une pareille conduite serait contraire aux lois de la guerre, et attirerait sur lui les reproches de l'Europe et ceux de sa propre nation.

Ainsi, il est évident que si le duc d'Yorck avait recours à de semblables mesures, il ne les emploierait qu'autant qu'elles seraient avantageuses à son armée ou nuisibles à la nôtre. Mais on doit regarder de tels accidens comme les suites inévitables de la guerre. Ainsi nous nous ne trouvons aucun avantage particulier pour nous dans les propositions qui nous sont faites. Néanmoins, puisque le duc d'Yorck s'appuie sur des considérations d'humanité, le général Brune se fait honneur de partager ses sentimens, et il le prouve en offrant de consentir à une suspension d'armes, aux conditions suivantes, qui lui paraissent si justes qu'il ne peut s'en départir :

ARTICLE PREMIER.

La flotte batave, livrée à l'amiral Mitchell par l'amiral Story, sera rendue à la république batave, avec ses

équipages et ses agrès. Si le duc d'Yorck ne se trouvait pas revêtu de pouvoirs assez étendus pour répondre à cet article, Son Altesse royale s'engagera à obtenir de sa cour une compensation équivalente.

II.

Quinze mille prisonniers de guerre français et bataves, retenus en Angleterre, seront relâchés et renvoyés dans leur pays. Le mode de répartition et le choix des prisonniers seront réglés par le gouvernement des deux Républiques. L'amiral de Winter sera considéré comme échangé. Cet article ne préjudiciera en rien au cartel d'échange actuellement établi.

III.

Les batteries et le fort du *Helder* seront rétablis dans l'état où ils étaient au moment de l'invasion de l'armée anglaise et russe. Un officier d'artillerie sera envoyé au *Helder*, par le général Brune, pour surveiller l'exécution de cet article.

IV.

L'armée sous les ordres du duc d'Yorck évacuera dans vingt-quatre heures le poste du *Zyp* : ses postes avancés se replieront sur les hauteurs de Callants-Oog. L'armée française et batave gardera les positions qu'elle occupe maintenant, en poussant néanmoins ses avant-postes à Petten, Crabendam, Schagen-Brug et Colhorn, elle aura seulement une vedette sur la hauteur de Callants-Oog.

V.

Les troupes qui composent l'armée anglaise et russe s'embarqueront successivement et le plus promptement

possible. Tous les bâtimens anglais quitteront le Texel, et toutes les troupes anglaises et russes évacueront les mers, les côtes, les îles de la République batave avant le 29 brumaire; elles ne causeront aucun dommage aux grandes sources de la navigation, et ne feront aucune inondation dans le pays.

VI.

Tous les vaisseaux anglais ou autres ayant à bord des renforts pour les armées anglaise et russe, remettront en mer aussitôt que possible, sans faire aucun débarquement.

VII.

Pour garantir l'exécution de ces articles, le duc d'Yorck donnera des ôtages, qui seront choisis parmi les officiers de marque dans son armée.

Par ordre du général en chef Brune, etc.

Signé VÉVRY, *secrétaire.*

Réponse du duc d'Yorck à la lettre du général Brune, au quartier général de Schagen-Brug.

17 *octobre* 1817.

GÉNÉRAL,

Je renvoie le major-général Knox avec une réponse à votre note d'avant-hier. Il est pleinement autorisé à

conclure en mon nom tous les articles relatifs à sa mission.

Signé FRÉDÉRIC, duc d'Yorck,
commandant en chef, etc.

Son Altesse Royale le duc d'Yorck, commandant en chef, etc., propose au général Brune, commandant en chef, etc., un arrangement également avantageux aux deux parties, et fondé sur le désir de prévenir une plus grande effusion de sang, et d'épargner à cette contrée les terribles effets de l'inondation et de la destruction de ses meilleurs ports, qui entraîneraient la ruine des principaux canaux de son commerce et de sa navigation intérieure.

Le général Brune observe dans sa réponse, qu'il ne peut imaginer que Son Altesse Royale se détermine à recourir à des mesures aussi contraires à l'humanité qu'au caractère de la nation anglaise, et à la doctrine générale de l'Europe. La dévastation ou la destruction est certainement incompatible avec le caractère et la conduite constante de la nation anglaise; elle ne s'accorde pas davantage avec les dispositions connues de Son Altesse Royale; mais il y a des devoirs prescrits impérieusement dans certaines situations particulières, et dont l'odieux retombe non sur ceux qui exécutent, mais sur ceux qui ont rendu de semblables mesures nécessaires en refusant des conditions aussi conformes à la justice qu'à l'honneur.

Pénétré profondément de ce qu'il doit à son pays, d'une part, et de l'autre aux droits de l'humanité; persuadé également que le général Brune est guidé par les mêmes principes, le duc d'Yorck a pris en considération les propositions que ce général lui a faites, et

consent à s'en tenir, dans la convention qui sera faite aux réponses jointes aux différens articles.

Le major-général Knox est autorisé à signer et conclure cette convention ainsi qu'à régler les différens points de détails auxquels elle pourra donner lieu. Comme il est du devoir d'un officier qui commande les troupes de Sa Majesté britannique de faire un rapport exact sur tout ce qui est du ressort de son commandement, Son Altesse Royale le duc d'Yorck communiquera au gouvernement anglais tout ce qui sera convenu entre Son Altesse Royale et le général Brune.

Articles proposés dans la note explicative du général Brune.

*Réponse à l'*Art. I.er Son Altesse Royale ne peut en aucune manière traiter sur cet article, dont l'exécution, ainsi qu'il est notoire aux deux parties, est impossible.

*Réponse à l'*Art. II. Cette demande paraît fondée sur la perte qu'on suppose que l'armée anglaise et russe aurait à essuyer, si elle se déterminait à s'embarquer. Une pareille conséquence n'est pas admissible. Mais, comme une armée ne peut tenir la campagne l'hiver sans perdre un certain nombre d'hommes, Son Altesse Royale, mue par cette considération, consent à proposer au gouvernement britannique la remise de cinq mille prisonniers, tant Français que Bataves, dans la

proportion qui sera réglée par les gouvernemens des deux nations, au terme de l'article. Le reste de l'article ne peut être admis.

*Réponse à l'*Art. III. Le fort et les batteries du Helder seront laissés, généralement parlant, dans l'état d'amélioration où ils se trouvent. On n'enlèvera aucune pièce d'artillerie batave.

*Réponse à l'*Art. IV. On ne peut consentir à évacuer le poste du *Zyp*, jusqu'à ce que tous les préparatifs nécessaires, pour faciliter et assurer l'embarquement, soient faits au Helder. Or, il est évident qu'on est porté à les faire le plus promptement possible. Il ne sera rien ajouté aux travaux du *Zyp*. Des personnes suffisamment autorisées y seront introduites de temps en temps pour reconnaître l'état des choses et en faire leur rapport au général Brune. Mais il ne sera pas permis à un détachement armé d'approcher ou de prendre poste plus près de nous que ne le sont dans ce moment les postes avancés de l'armée française et batave. De plus il sera réglé, que le général Brune ne pourra faire aucune disposition offensive, et que son armée restera dans la ligne des postes avancés qu'elle occupe maintenant et qui servira de ligne de démarcation aux deux armées.

*Réponse à l'*Art. V. L'embarquement des troupes anglaise et russe se fera avec toute la promptitude possible, dans une saison aussi désavantageuse; on évitera autant qu'on le pourra tout délai inutile; mais pour prévenir toute difficulté sur ce point, on propose pour terme de la suspension d'armes, la fin du mois de novembre prochain (9 frimaire), afin de s'assurer un

temps suffisant pour l'évacuation complette du pays, qui, cependant sera faite le plus tôt possible.

*Réponse à l'*Art. VI. Les vaisseaux de guerre ou autres vaisseaux attendus dans ce moment avec des renforts pour l'armée combinée anglaise et russe, ou qui seraient envoyés par la suite, ne pourront point débarquer les troupes qu'ils auraient à leur bord, mais ils remettront en mer aussitôt que possible.

*Réponse à l'*Art. VII. Des ôtages seront donnés réciproquement. Ils seront choisis parmi les officiers de marque des deux armées pour garantir l'exécution de cette convention.

Par ordre de Son Altesse Royale le duc d'Yorck commandant en chef des armées combinées anglaise et russe,

Signé TAYLOR, secrétaire.

Lettre du major-général Knox au colonel Hope, adjudant-général.

Monsieur,

J'ai vu le général Brune, et j'ai conferé avec lui sur tous les articles pour lesquels j'ai reçu les instructions de Son Altesse Royale. J'ai trouvé le général Brune très-disposé à traiter de bonne foi. Quant à l'article

essentiel de la flotte, le général Brune a reçu une lettre du directoire Hollandais, pour faire de la restitution de la flotte une condition *sine quâ non*, et il est très-douteux qu'on puisse s'accorder sur ce point, au moins sans quelque assurance de la part de Son Altesse Royale, qu'elle appuyera cette demande auprès de sa cour. Quant à l'autre article également essentiel des prisonniers, après une longue conversation, j'ai amené le général à réduire sa demande à 8000 hommes ; mais je ne gagnerai rien de plus. Quant aux autres points, on sera facilement d'accord. Je demande les ordres de Son Altesse Royale sur ces différens articles, et j'espère les recevoir demain pour midi.

J'ai l'honneur d'être,

Signé J. KNOX.

Réponse de l'adjudant-général Alexandre Hope.

Alkmaer, le 18 *octobre* 1799.

MONSIEUR,

Son Altesse Royale, le commandant en chef, dans ses instructions d'hier, ayant déclaré que toute proposition verbale ou par écrit du général Brune et conséquemment celle relative à la flotte hollandaise, serait transmise régulièrement au gouvernement Britannique, ne peut rien ajouter à la réponse qu'il vous a autorisé à faire ; savoir : *Que Son Altesse Royale ne peut en aucune manière traiter sur cet article, dont l'exécution doit être reconnue par les deux parties évi-*

demment impossible. Si le général Brune attend quelque chose de plus, mettez fin à la négociation: le plus tôt sera le mieux. Quant au nombre des prisonniers, si tous les autres points sont décidés clairement et sans détour, Son Altesse Royale pourra consentir à céder quelque chose : sinon, il est inutile d'aller plus loin, et il vous est enjoint de rompre la négociation.

J'ai l'honneur d'être,

Signé Alexandre HOPE adjudant général.

Lettre du Major-général Knox.

Alkmaer, *le* 18 octobre 1799.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre, et j'ai le plaisir de vous annoncer que tout est arrangé à la satisfaction de Son Altesse Royale; en conséquence, le général Brune a donné des ordres immédiats à tous les postes pour la cessation des hostilités et de tous les ouvrages. Il prie Son Altesse Royale de donner les mêmes ordres, sans perdre un moment, car on vient de lui rapporter qu'on a vu mettre le feu à des maisons sur la route qui mène à *Herenhuisen.*

J'ai l'honneur d'être,

Signé KNOX.

P. S. Le général Brune a envoyé des ordres à Amsterdam pour arrêter toutes hostilités de la part de la flotille qui était prête à sortir. Il demande que pareil avis soit donné à l'amiral Mitchell.

Composition de l'armée Gallo-Batave, qui a fait en ligne la campagne du général Brune, contre les Anglo-Russes.

ARMÉE FRANÇAISE.

État-major général

Le général en chef Brune;

Le général de brigade Rostollant, chef de l'état-major général;

Le général de brigade St.-Martin, commandant de l'artillerie;

Le général de brigade St.-Julien, commandant le génie;

Généraux de division.	Vandamme. Boudet. Gouvion. Barbou.

Généraux de brigade.	David, tué.
	Simon.
	Luzier.
	Clément.
	Pachtod.
	Gardanne.
	Aubrée.
	Durutte.
	Dazémar.
	Malher.
	Paradis.
Adjudans généraux.	Maison.
	Délecourt.
	Massabeau.
	Aniel.

TROUPES DE LIGNE.

	Demi-Brigades.	Bataillons.
Infanterie.	22.e demi-brigade d'infanterie de ligne.	3.
	42.e	3.
	48.e	1 et les 3 C.es de grenad.
	49.e	3.
	51.e	1.
	54.e	3.
	60.e	1.
	72.e	2.
	90.e	3.
	98.e	2.

Suite des troupes de ligne.

	Régimens.	Escadrons.
Cavalerie.	10.e de dragons . .	4.
	4.e de chasseurs .	4.
	5.e *Idem*	1.
	16.e *Idem*	4.

4 Compagnies du 4.e régiment à cheval.

1 Compagnie du 8.e régiment, *Idem.*

2 Compagnies des 6.e et 7.e régimens à pied.

ARMÉE BATAVE.

ÉTAT-MAJOR.

Lieutenans-généraux. Daendels. Dumonceau.

Généraux-majors. Van-Guérik. Van-Zuylen-Van-Niwelt. Bonhomme. Van-Boecop. Rietwelt. Bruce.

Adjudans-généraux. Lolivier. Vichery. Van-Uslar. Raaff.

Commandant de l'artillerie, le colonel Martuschewitz.

Commandant le génie, le lieutenant-colonel Krayenhoff.

Suite de l'armée batave.

	Demi-brigades.	Bataillons.
	1.ere demi-brigade d'infanterie de ligne	3.
Infanterie.	2.e *Idem*	3.
	3.e *Idem*	1.
	4.e *Idem*	2.
	5.e *Idem*	3.
	6.e *Idem*	3.
	7.e *Idem*	3.
Idem.	1.er Bataillon de chasseurs à pied.	1.
	2.e *Idem*	1.
	3.e	1.
	4.e	1.

	Régimens.	Escadrons.
Cavalerie.	1.er Régiment de cavalerie . . .	4.
	2.e *Idem*	2.
	Dragons	
	Hussards	4.
Artillerie.	2 Compagnies d'artillerie légère.	
	2 Bataillons d'artillerie à pied.	

RÉCAPITULATION DES DEUX ARMÉES.

Bataillons.	Français . .	24	46 batail.
	Bataves . .	22	
Escadrons.	Français . .	15	29 escad.
	Bataves . .	14	

COMPOSITION de l'armée Anglo-Russe, débarquée en Batavie pendant la campagne de l'an 8 de la République.

ARMÉE ANGLAISE.

État-major général.

Son A. R. le duc d'YORCK, commandant en chef les deux armées;

Le Major-général FARRINGDON, commandant l'artillerie;

Le Colonel HAY, commandant du génie, tué.

Le Colonel ANSTRUTHER, quartier-maître-général.

Adjudans généraux.
- Le colonel John Hope.
- Le colonel Alexandre Hope, chef d'état-major.

Lieutenans généraux.
- Ralph Abercromby, commandant en second l'armée anglaise.
- Le chev. James Pulteney.
- Dundas.
- Hulse.

Suite de l'armée anglaise.

Majors généraux.

- Doyle, commandant la 1.ere brigade des gardes.
- Burrard, commandant la 2.e brigade des gardes.
- Coote.
- Moore.
- Don.
- Le lord comte de Cavan.
- Le lord Chatam.
- Son A. R. le Prince Williams de Glocester.
- Manners.
- Hutchinson.
- Knox, commandant l'avant-garde.
- Le colonel Macdonald, commandant la réserve.

1.ere, *dite de droite*, général Abercromby.	1.ere des gardes de Dogly.	Grenadiers des gardes . . .	1
		1er régiment .	1
	2.e *id.* de Burrard.	2.e régiment des gardes . . .	1
		3.e régiment .	1
	1.ere d'infant. de ligne de Coote.	2.e régiment d'infant. .	1
		27 *id.*	1
		29 *id.*	1
		85 *id.*	1
	2.e de Moore.	14 *id.*	1
		21 *id.*	1
		49 *id.*	1
		79 *id.*	1
		92 *id.*	1

Suite de l'armée anglaise.

2.e *de gauche*, général Pulteney.	3.e de Don.	17 *id.*	2
		40 *id.*	2
	4.e du lord Cavan.	20 *id.*	2
		63 *id.*	1
	5.e du colonel Macdonald.	23 *id.*	1
		53 *id.*	1
3.e *du centre* général Dundas.	6.e du lord Chatam.	4 *id.*, dit du Roi.	3
		31 *id.*	1
	7.e du prince William.	5 *id.*	2
		35 *id.*	2
	8.e de Manners.	9 *id.*	2
		56 *id.*	1
Avant-garde, G. M. Knox.		Grenadiers composés	1
		Chasseurs composés.	1
Artillerie.		3.e régiment. . . .	1
		4.e *Id.*	1
		Artill. à chev., 1 comp.	

CAVALERIE.

	Escadrons
7.e régiment de dragons-légers	4
11.e *Id.*	4
15.e	4
18.e	2

ARMÉE RUSSE.



État-major.

Le lieutenant-général Hermann, commandant en chef;

Le lieutenant-général Jerepsoff, tué.

GÉNÉRAUX MAJORS.

Southoff.
Capzewitz, commandant d'artillerie.
Essen, commandant après le général Hermann.
D'Arbanew.
Sedmoratzky.
Emmé.

Suite de l'armée russe.

ORGANISATION DES TROUPES EN DIVISIONS.

Divisions.	Brigades.	Régimens,	Bataillons.
1.ere général Jérepsoff.	du colonel, comte de Fersen.	Régiment de Jerepsoff.	1
		Régim. de Fersen.	2
	du colonel Doubianski.	Grenad. composés.	3
2.e général d'Essen.	de Sedmoratzky.	Régiment de Sedmoratzky . . .	2
		Grenad. composés.	1
	de Darbinioff.	Régim. d'Arbinioff.	2
		Grenad. composés.	1
3.e, général d'Emmé-Capzewitz.		Régim. d'Emmé. .	2
		Grenad. composés.	2
Avant-garde, général Shoudhoff.		Régim. de chasseurs de Soudhoff . .	2
		Grenad. de Pétersbourg.	1
Artillerie.		Régim. de Capzewitz.	1

Cavalerie.

Régiment de hussards, 4 escadrons.
Cosaques, 7.e division 6 *Id.*

Suite de l'armee russe.

RÉCAPITULATION DES DEUX ARMÉES.

Bataillons.	Anglais	37	59.
	Russes	22	
Escadrons.	Anglais	14	24.
	Russes	10	

Nota. Les bataillons des gardes étaient de 1000 hommes ; ceux de ligne anglais, de 680; ceux des Russes. de 640 ; et les escadrons des deux armées étaient de 150 hommes chacun. Ce qui porte cette armée, et débarquant, à 44120 combattans.

BATAILLE

DE CASTRICUM.

Le général Brune, persistant dans son système défensif, mit la plus grande activité à faire fortifier la position avantageuse dans laquelle se trouvait l'armée. On y travailla, et sans relâche, quand le 14 vendémiaire, à sept heures du matin, après la rentrée des reconnaissances, toute la ligne de l'avant-garde fut attaquée, tant par les Russes, sur Akersloot et Limmen, que par les Anglais sur Baccum et les Dunes.

D'abord le poste d'Akerslool (d'une communication difficile avec Limmen), quoique défendu par deux bataillons et un escadron, fut surpris, et ne put tenir contre la vivacité que les Russes mirent dans leur attaque; il fut de suite évacué, et les troupes, après avoir coupé les ponts et ruiné le chemin, se retirèrent sur Vitgeest, où le général-major Bonhomme, au

premier bruit de l'attaque, avait formé sa division, se liant par Heemskerk à celle du général Boudet. L'ennemi les suivit, mais ne put parvenir jusqu'à Vitgeest, qui fut seulement observé le reste de la journée.

Les postes de Limmen, de Baccum et des Dunes, inférieurs à l'ennemi, ne tinrent non plus que peu de temps, et se replièrent sur Castricum.

Une forte colonne anglaise fut aperçue, avançant d'Egmont-op-Zée par la plage.

Le général Brune, promptement averti de cette nouvelle entreprise de l'ennemi, ordonna aussitôt au général Boudet de former sa division en ligne sur Noordorp, pour, en suite, la faire marcher au-devant des Russes, et au général Gouvion de tenir l'intérieur des Dunes, et de défendre la plage. Il se rendit lui-même à Castricum, où le combat commençait à s'animer.

Encouragés par leur premier succès sur l'avant-garde, les Russes vinrent tomber sur Castricum, que le général Pachtod défendait avec la quarante-troisième; ils poussèrent en même temps, par l'intérieur des Dunes, une forte colonne, qui vint déborder ce village, et menaçait de le tourner.

Progrès de l'ennemi sur le centre de l'armée. — Il s'empare de Castricum.

Le général Pachtod, qui sentit parfaitement le but de cette manœuvre, crut prudent de ne pas s'exposer à être coupé. Après avoir défendu assez long-temps Castricum, il en fit retirer les troupes et les plaça dans les Dunes, en arrière de ce village. Il masqua le débouché sur Noordorp, par l'artillerie légère du huitième, commandée par Leroux, qu'il fit disposer de manière à balayer la plaine, le grand chemin et le pied des Dunes, et il attendit l'ennemi. Il était aux prises avec lui, et se défendait opiniâtrement sans céder de terrain, lorsque le général Brune et les généraux Vandamme et Boudet arrivèrent avec cinq bataillons, qui, réunis à la quarante-neuvième et à la quatre-vingt-dix-neuvième, formèrent une ligne assez étendue. Alors un combat très-vif s'engagea dans les Dunes. Le terrain fut long-temps disputé, tantôt cédé et tantôt repris, mais sans avantage pour aucun des partis. Les munitions commençant réciproquement à manquer, le feu diminua, et on s'en tenait à une légère fusillade. Cependant, sur

les trois heures du soir, l'ennemi répandait des troupes dans la plaine, à droite de Castricum. Les bataillons russes, qui observaient la division du général Bonhomme faisaient des mouvemens pour se rapprocher de ce village. Le général Brune fut peu inquiet sur le résultat des entreprises que pouvait faire l'ennemi sur ce terrain difficile et coupé de canaux; mais il en conclut qu'il se dégarnissait dans les Dunes, et il voulut en profiter. Pour contenir et occuper les Russes dans la plaine, il y fit jeter un bataillon de la quarante-deuxième et deux de la sixième batave; puis serrant les bataillons dans les Dunes, il avança sur l'ennemi à la baïonnette.



Le général Brune attaque les Russes et les chasse des Dunes.

Malgré leur nombre et leur résistance, ils ne purent arrêter l'ardeur française ; ils furent culbutés de toutes parts, forcés d'abandonner les Dunes, et de descendre en désordre dans les prairies, en arrière de Castricum, où l'artillerie légère du huitième les empêcha de se rallier. Par ce mouvement avantageux, le village de Castricum resta tout-à-fait à découvert du côté des Dunes. Sans perdre de temps, le général Brune envoie le général de brigade Pachtod, à la tête de quelques compagnies des quarante-deuxième et quarante-neuvième, et lui ordonne d'attaquer le village : lui-même, avec les généraux Vandamme, Boudet, Fuzier et Malher, le suit de près avec trois bataillons.

Castricum est repris à la baïonnette.

L'ennemi qui avait réuni sept bataillons de grenadiers et toute son artillerie dans Castricum,

opposa une longue et ferme résistance. Les bouches à feu, qui balayaient les issues, furent enlevées avec la plus grande audace. Long-temps les Français combattirent corps à corps avec l'ennemi; mais, assaillis de tous côtés, et attaqués avec une valeur au-delà de toute expression, le désordre se mit dans les bataillons russes, et ils furent forcés d'abandonner Castricum, et de se retirer précipitamment, tant par le grand chemin et les prairies sur Limmen, que le long des Dunes sur Baccum : sept pièces de canon leur furent prises dans Castricum et dans leur fuite.

Le général de brigade Barbou, qui était à la tête de la cavalerie française, les poursuivit par le pied des Dunes. Le dixième régiment de dragons, qui tenait la tête de la colonne, s'étant porté imprudemment et avec trop de précipitation en avant, tomba sur un régiment anglais, qui était en embuscade dans les gorges des Dunes. La charge imprévue de l'ennemi le surprit, le mit un peu en désordre, et l'obligea de se replier au galop sur la colonne, qui se ressentit de ce mouvement, et rétrograda : cependant le général Barbou parvint à rallier cette cavalerie que les dragons anglais cessèrent de charger à

la hauteur de Castricum, où il la mit en bataille (1).

Le général de brigade Pachtod poursuivait l'ennemi sur Limmen, mais il fut arrêté au bord de Schilpwater, par le feu de deux pièces placées par les Russes vis-à-vis le pont qu'ils avaient eu soin de couper. Il dut alors se retirer hors de portée, et se contenter d'amuser l'ennemi par ses tirailleurs.

La réserve des Anglais attaquée, elle repousse les Français sur Castricum. Sur les cinq heures du soir une colonne anglaise, tirée de la réserve d'Egmont-op-Denhoef, vint déboucher sur Baccum; par suite de ce mouvement, la colonne russe, sous le feu de sa batterie, rétablit le pont sur le Schelpwater, et sortit de Limmen. Alors le combat recommença sur toute la ligne avec plus d'acharnement que jamais. Cependant les troupes françaises, qui combattaient depuis le matin dans un terrain difficile, qui avait disséminé tous les corps par pelotons séparés, accablées de fatigue par une pluie continuelle et d'affreux chemins, manquant d'ailleurs de munitions, ne purent opposer une bien longue ré-

---

(1) Le chef de brigade Godard reçut plusieurs coups de sabre sur la tête dans cette charge.

sistance à une nouvelle attaque formée par des troupes fraîches; elles se replièrent à la hauteur de Castricum où les généraux Boudet et Fuzier les rallièrent, les formèrent, autant que possible, par corps, et les ramenèrent à l'ennemi: plusieurs attaques ne purent l'entamer, et il continua d'avancer. Le jour baissait et la victoire était encore indécise : les troupes mêlées et un peu en désordre dans les Dunes les défendaient mollement. La cavalerie anglaise parvenant à dépasser la gauche de la ligne, il menaçait déjà de prendre à dos l'infanterie qui était dans la plaine. Le général Brune sentit combien la situation de la division Boudet devenait critique, s'il n'y remédiait promptement.



Le général Brune fait charger l'infanterie et la cavalerie. — La victoire lui reste.

Profitant du peu de jour qui éclairait encore, il ordonna aux hussards bataves de se porter à la rencontre de la cavalerie ennemie, de choisir un terrain et une occasion favorable, et de la charger en colonne. Cette manœuvre, commandée par le colonel Quaita, s'exécuta sous les yeux du général Brune; elle fut couronnée par un plein succès, et les dragons anglais furent sabrés, culbutés et forcés à la retraite. En même temps le général Vandamme réunit quelques pelotons de braves des quarante-deuxième et quarante-neuvième, et chargea l'infanterie ennemie, et, malgré l'obscurité, la repoussa fort loin (1).

(1) A. Aubrée, chef d'un bataillon de la 42.e, se rencontra vis-à-vis le 4.e régiment d'infanterie anglaise; il crut un moment qu'il serait obligé de se rendre à cette troupe infiniment supérieure; mais, profitant de l'obscurité, il essaya de faire paraître de la hardiesse, et vit une partie des Anglais lui rendre les armes.

La colonne russe, que le général de brigade Pachtod avait retenue sur la grande route de Castricum, rentra à Limmen, lorsque les Anglais furent repoussés sur Baccum.



Opération de la gauche française.

La division de gauche, commandée par le général Gouvion, fut presque absolument étrangère aux actions qui eurent lieu sur le centre.

Instruit par le général Brune que la division Boudet était, depuis sept heures du matin, aux prises avec l'ennemi, le général s'attendant bien à être attaqué à son tour, fit ses dispositions en conséquence. A huit heures du matin, il fit marcher la brigade du général Simon, par l'intérieur des dunes à la hauteur du centre, pour observer l'ennemi, et se lier aux opérations du général Boudet; la brigade du général Aubrée se mit en bataille sur la plage, avec ordre d'avancer et d'attaquer l'ennemi à sa première apparition; et lui-même, avec l'adjudant-général Dazémar, deux bataillons de la 72.e et les chasseurs du 5.e, se chargea de porter les secours où il en serait besoin.

Bientôt une forte colonne d'infanterie anglaise, précédée de quatre escadrons de cavalerie et de quatre bouches à feu, sortit d'Egmont-op-Zée, et se fit voir sur la plage. Sa cavalerie la devançait, et ses tirailleurs couvraient le rideau des

dunes. Le général de brigade Aubrée envoya aussitôt à sa rencontre, la 4.e compagnie d'artillerie légère du 4.e régiment, commandée par le capitaine Couturier, et la moitié de la première compagnie batave : alors il fit masquer cette artillerie par un escadron des chasseurs du 16.e, et soutenir par un bataillon et demi de la 68.e et l'autre escadron du 16.e. Parvenus à portée de canon, les chasseurs démasquèrent l'artillerie légère : l'ennemi, qui avancait avec confiance ne croyant avoir à faire qu'à de la cavalerie, fut surpris par une décharge qui le força de tourner le dos, après avoir éprouvé une assez grande perte en hommes et en chevaux.

L'ennemi est chassé jusque vers Egmont-op-Zée.

Le général Aubrée le poursuivit avec une telle vivacité, qu'il ne put s'arrêter qu'auprès d'Egmont-op-Zée. Là, cependant, ayant trouvé des renforts, il fit volte-face, retira presque toute son infanterie de la plage, la jeta dans les dunes, et vint attaquer le flanc droit de la 98.e, qui s'y trouvait répandue en tirailleurs. L'ennemi avait pu déjà la déborder; il s'était porté beaucoup en avant, pour couper la communication avec la brigade du général Simon, et menaçait de tourner la 98.e; le général Gouvion avançait alors par la plage, avec sa réserve. Arrivé à la hauteur des justices de Baccum, il ne laissa sur la plage que six compagnies de la 72.e, suffisantes pour y arrêter l'ennemi, et fit pénétrer le reste dans les dunes par la grande gorge. Il ordonna en même temps au général Simon d'attaquer, enfin de forcer l'ennemi à retirer de ses troupes de la plage, où le général Gouvion était moins fort qu'à sa droite.

Quatre bataillons ennemis étaient placés bien avant de la droite de la 98.e, dans le Wogelwater (1).

Le général Gouvion, plein de confiance dans la valeur de ses troupes qu'il stimulait par l'exemple d'une bravoure, d'un sang-froid et d'une gaîté peu communs en telles circonstances (2), résolut d'aller les attaquer. Il fit avancer, dans la largeur des dunes, les trois compagnies de grenadiers de la 72.e, de manière à déborder la gauche de Wolgelwater; ensuite il vint à la tête du premier bataillon de la 72.e, s'emparer des crêtes des dunes, qui dominent ce marais, et flanqua sa gauche par deux compagnies du 2.e bataillon. Ses grenadiers arrivés au point convenu, il descendit les dunes avec vivacité, attaqua l'ennemi par de bons feux de pelotons,

---

(1) Wogelwater est une assez large plaine dans l'intérieur des Dunes.

(2) En chargeant l'ennemi à la tête de ses troupes, le général Gouvion les animait par des plaisanteries militaires, et leur chantait des airs grivois, dont les soldats répétaient les refrains; la fussillade des deux partis en faisait l'accompagnement.

puis, secondé par les grenadiers sur sa droite, et par les tirailleurs sur sa gauche, il entoura presque l'ennemi, lui détruisit beaucoup de monde, l'étonna par l'audace et la rapidité de sa manœuvre, et lui fit remonter les dunes jusque vers de nouveaux bataillons qui arrivaient.

Par cette manœuvre, la 9.e se trouva débarrassée de l'ennemi, et la brigade du général Simon fut rétablie.

Jusques vers les six heures du soir, on resta réciproquement en observation. Cependant l'ennemi faisait avancer des troupes fraîches, et recommençait son attaque; il avait surtout réuni beaucoup de monde sur la plage. Le général Gouvion lui opposa d'abord son artillerie légère qui l'arrêta quelque temps; mais voyant qu'il donnait trop au hasard, en tenant tête à des troupes supérieures en nombre, les munitions commençant à lui manquer, il ordonna un mouvement rétrograde jusqu'à la hauteur des justices de Baccum. L'ennemi saisit cette circonstance, et fit charger, par ses dragons, les compagnies de la 72.e, qui soutenaient la retraite. Ces troupes laissèrent arriver les dragons, changèrent leur ordre de bataille, s'adossèrent aux dunes, et attendirent de pied ferme l'ennemi qui, après avoir supporté plusieurs feux obliques, fut

forcé de renoncer à ses entreprises. Il essaya pourtant d'incommoder les troupes dans la position qu'elles prirent; mais la nuit vint, et le général Gouvion resta maître du champ de bataille.



Les troupes françaises rentrent dans leurs positions du matin.

Il reçut ensuite du général Brune, ainsi que les généraux Boudet et Bonhomme, l'ordre de reprendre les positions du matin, excepté Akersloot, Limmen et Baccum, où l'ennemi s'était maintenu.

La division Daendels est paralysée par un parlementaire.

La division du lieutenant-général Daendels ne fut point attaquée militairement dans cette journée; mais elle le fut politiquement par le major-général anglais Don, qui, tandis qu'on se battait à la gauche, se présenta aux avant-postes, pour parlementer. L'objet de sa mission était de chercher d'abord à paralyser les mouvemens que cette division pouvait faire sur la gauche de l'ennemi, et ensuite de la détacher du parti pour lequel elle combattait; il était, à cet effet, porteur d'une proclamation excitant à la révolte contre les Français. Le lieutenant-général Daendels s'assura d'abord de sa personne, et l'envoya au général Brune qui ensuite, d'après les ordres du gouvernement, le fit constituer prisonnier d'état à la citadelle de Lille.

Pertes dans la journée du 14.

Dans les combats du 14, les divisions françaises eurent onze cent quatorze hommes tués ou blessés, et quarante-deux prisonniers, et la division Bonhomme eut soixante-cinq hommes tués ou blessés et cent soixante-dix-sept prisonniers.

L'ennemi perdit quinze cents prisonniers; le nombre de ses tués ou blessés s'éleva à près de quatre mille hommes.

RAPPORT des opérations de la division du lieutenant-général Daendels, depuis le 22 août, jusqu'à la capitulation de l'armée anglaise et russe, le 18 octobre 1799, an 5.



Le 22 août, le Gouvernement batave ayant appris la nouvelle que la flotte anglaise avait paru en face de la passe du Texel; qu'elle avait fait à l'amiral Story et au colonel Gilquin la sommation, qui depuis a été publiée, le lieutenant-général Daendels reçut ordre du général en chef Brune et du ministre de la guerre, de partir sur-le-champ pour la Nord-Hollande, et d'y réunir les troupes de sa division; une partie y était déjà cantonnée sous les ordres du général-major van Guericke.

Le lieutenant-général partit dans la nuit du 22 au 23 août. Avant son départ, il donna ordre à deux bataillons de la première demi-brigade, en garnison à la Haye, et à deux escadrons du premier régiment de cavalerie et six pièces de campagnes, de se mettre en marche pour Harlem, et d'y rester, ainsi que l'ordre du général

en chef le portait, pour y former un corps de réserve; il expédia aussi des ordres au général-major Zuilen van Nyewelt, pour qu'il mît en mouvement le restant de sa brigade, et qu'il la fît arriver promptement dans la Nord-Hollande, par les moyens de transport par eau et par terre, que le lieutenant-général avait fait préparer long-temps d'avance.

Le 23 au soir, le lieutenant-général arriva à Schagen-Brug, où le géneral-major van Guericke avait son quartier-général: sa brigade était composée des

Deuxième bataillon de chasseurs;

Cinquième demi-brigade;

Septième demi-brigade;

Premier bataillon de la troisième demi-brigade.

Premier escadron du deuxième régiment de cavalerie,

Et six pièces de campagne.

Le lieutenant-général satisfait de la répartition que le général-major van Guericke avait faite de ses troupes, n'y fit aucun changement; seulement le lendemain, il s'occupa de les concentrer davantage, ainsi que la brigade du général-major Zuilen van Nyewelt, qui arrivait successivement: cette brigade était composée des

Premier bataillon de chasseurs;

Première demi-brigade;
Premier bataillon de la quatrième;
Troisième bataillon de la sixième;
Premier régiment de cavalerie;
Deuxième escadron de cavalerie;
Premier régiment de dragons;
Deuxième compagnie d'artillerie légère;
Et six pièces d'artillerie de campagne.

La division était presque toute réunie à l'exception de deux bataillons de la première demi-brigade et des deux escadrons du premier régiment de cavalerie, qui, d'après les ordes du général en chef, formaient une réserve à Harlem.

Ce jour-là, le lieutenant-général fit l'inspection de la côte et du pays, pour régler ses dispositions d'après le terrain, et les intentions de l'ennemi. La position qu'avait prise sa flotte, faisait présumer que ce serait entre Calandsoog et le Helder, qu'il opérerait son débarquement.

Un violent vent de sud-ouest, qui s'éleva après la sommation, avait forcé la flotte anglaise à gagner le large; mais elle avait laissé des bâtimens légers, occupés à sonder la côte et l'entrée de la passe.

Le lieutenant-général envoya le 25 le général-major van Guericke au Helder, afin qu'il fût plus à portée de diriger les mouvemens de la septième demi-brigade, qui était campée près

de Huys' Duinen, et qui formait la droite de la division ; il disposa le reste de troupes, de manière à ce qu'elles bordassent, le plus près possible, la grande plage aride, qui se trouve entre le Helder et le Zyp, et qu'elles pussent la traverser rapidement pour se porter sur les points de la côte, qui était menacée, et fit en conséquence une nouvelle répartition de sa division en lui donnant l'emplacement suivant :

L'aile droite commandée par le Major-général van Guericke.

Emplacement.	Corps.		Forces.
Cantonnés au Helder et campée à Huisduinen.	7.e demi-brigade.	1.er bat.	617
		2.e . .	534
		3.e . .	564
Cantonnés dans le Weasingerwaed.	5.e demi-brigade.	1.er bat.	618
		2.e . .	600
		3.e . .	538
Cantonnés à Groët et Kleine-Kentten dans le Zype, à dr. du Kleine-Zomer-weg, au nord du Waard.	2.e bataillon de chasseurs.	. . . .	674
Canton. au Helder et à Huysduinen.	1.er rég. de cav. 2.e esc.	. . .	211
Cantonnés à Schagen et aux environs.	2.e escad.	. . .	200
A Schagen-Brug.	2.e rég. de cav., 2 esc.		186
	Atill. légère, 2 comp.		149

L'aile gauche sous les ordres du général-major van Zuilen, van Nywelt.

Emplacement.	Corps.		Forces.
Cantonnés à Harlem et à Alkmaar.	1.ere demi-brigade.	1er bat.	579
		2.e . .	590
		3.e . .	863
Cantonnés à Camp, Petten, Schoorl et Groet	3.e demi-brigade.	1.er bat.	644
Cantonnés à Koedyk et à Warmenhuisen.	4.e demi-brigade.	1.er bat.	742
Cantonnés à Bergen et environs . .	6.e demi-brigade.	3.e . .	686
Postés à Calandsoog et cantonnés le long du Schager, St.-Martin et Burgerweg.	1.er bat. de chasseurs.	1.er bataillon de chass.	741
Cantonnés à Broek, Zuid et Noordscharwoud et Oudcarspel	1.er rég. de dragons.	1.er régim.	

Ainsi les troupes se trouvèrent placées de manière à pouvoir arriver promptement sur la côte, par deux grands débouchés ; la cinquième demi-brigade par le Zand, sur les deux Keeten, et toute la brigade du général-major Zuilen van Nywelt, par la Calandsoog. Le lieutenant-général rendit compte de toutes ces dispositions au général en chef, et lui rappela toutes les proba-

bilités, qui faisaient conjecturer que sûrement ce serait la pointe de la Nord-Hollande que l'ennemi choisirait pour son attaque. Dès ce jour, il l'invita de la manière la plus pressante, à organiser une puissante réserve de quinze à vingt mille hommes auprès de Harlem, composée de deux bataillons d'infanterie française, et d'autant de bataillons de gardes nationales bataves; il pria le ministre de la guerre d'appuyer cette mesure, afin que cette réserve, promptement réunie au centre de la république, se portât rapidement sur les points où l'ennemi descendrait et pût l'attaquer en force avant qu'il eût achevé son débarquement.

Ce jour, le lieutenant-général avait eu au Helder une longue conférence avec les officiers de la marine. Le contre-amiral Story, les capitaines van Braam, Capelle, de Gong et Kolff étaient présens; tous assuraient, que malgré la batterie de la révolution, et toutes les dispositions qu'on leur proposait, ils ne pouvaient défendre l'entrée du Texel.

D'après ces assertions, le 24 août, le lieutenant-général écrivit à l'amiral Story, pour lui proposer de faire couler bas quelques vieux bâtimens dans la passe, puisque c'était l'unique moyen de l'intercepter à l'ennemi; le commandant de génie Krayenhoff assurait que cette opé-

ration n'apporterait aucun dommage à notre navigation; les officiers de la marine adoptèrent la proposition; le colonel de génie travailla de concert avec eux à son exécution qui, cependant, par des raisons dont on ignore encore le motif, ne fut point achevée (1).

Presque toutes les cartouches et munitions, qui étaient en magasin à Horn et à Alkmaar, étant épuisées par la distribution faite à la division, le lieutenant-général écrivit ce jour au ministre de la guerre, pour le prier de faire renouveler promptement ces magasins, par ceux de Delft et d'Amersfort et d'en établir une réserve à Haarlem.

Le 26 août, dans la matinée, la flotte anglaise parut en vue, venant du nord-est, courant au sud jusqu'à la hauteur de Petten, où elle manœuvra pour prendre le vent, qui était à l'ouest, et vint jeter l'ancre entre Huisduinen et Groot-Keetten.

Cette flotte tenait, sur son front, près d'une lieue et demie d'étendue, et était si près de la côte, que son canon protégeant son débarquement, il était impossible d'exposer des troupes pour disputer à l'ennemi le Strand.

(1) Le lieutenant-colonel Krayhenhoff, qui s'occupe d'écrire l'histoire détaillée de la campagne, éclaircira ce fait.

Sur tout ce front, les Dunes se sont accumulées successivement sur la base d'une ancienne digue, désignée sur la carte par le nom de Sand-Dyk : elles sont coupées à pic du côté de la terre et ont une hauteur régulière de plus de cinquante pieds : elles descendent en amphithéâtre du côté de la mer, s'ouvrant par de grands intervalles, et formant des vallées entièrement exposées au feu de la flotte.

Ce terrain, qui nous interdisait l'usage de la cavalerie et de l'artillerie, était tout à l'avantage de l'ennemi. L'emplacement, qui paraissait lui offrir le plus de facilité pour son attaque, était le point central de cette ligne des Dunes à l'endroit où était placé le signal du télégraphe.

Le lieutenant - général convaincu que ce serait sur ce point qu'il dirigerait ses premiers efforts, craignit qu'un trop grand encombrement de troupes, au moment d'une attaque qui, sûrement, serait impétueuse, n'entraînât la confusion : il prit donc la résolution de refuser son centre pour attaquer l'ennemi sur les deux flancs aussitôt après son débarquement.

Il défendit, en conséquence, qu'on n'accumulât un trop grand nombre de troupes dans le poste du signal du télégraphe. Il y plaça seulement le premier et le deuxième bataillon des chasseurs, recommandant expressément de faire

surveiller la côte et les mouvemens de l'ennemi, par des postes nombreux, mais très-faibles, et de conserver ces bataillons, le plus possible, en masse, leur ordonnant de céder en ordre au premier choc de l'ennemi, plutôt que de s'engager avec des forces supérieures. Il plaça bien en arrière d'eux, dans les Dunes, le deuxième bataillon de la cinquième demi-brigade, pour soutenir leur retraite.

Toute cette demi-brigade, sous les ordres du colonel Crass, dès le 26 au soir, quitta ces cantonnemens. Les deux autres bataillons furent postés sur le flanc droit de l'ennemi, ayant la droite au Groote-Ketten et la gauche à la mer couverte par de hautes dunes.

Dans l'intention de pouvoir attaquer le flanc gauche de l'ennemi, le lieutenant-général ordonna au général-major van Guericke de placer dans les Dunes, en avant du camp de Huisduinen, le premier bataillon de la septième demi-brigade, ayant sa droite appuyée à la mer, et la gauche prolongée du côté de la plaine.

Il plaça en échelon, derrière ce bataillon, à peu près dans le même prolongement, cinq compagnies du troisième bataillon de cette demi-brigade : (les quatre autres compagnies formaient la garde des batteries *de la Révolution*).

Le deuxième bataillon fut placé dans le même

prolongement à la gauche du troisième, présentant un front oblique à la mer, et avait avec lui deux escadrons du premier régiment de cavalerie et quatre pièces d'artillerie de campagne, qui défendaient des ouvertures et des chemins qui, dans cet endroit, donnaient à l'ennemi la facilité de déboucher des Dunes.

La gauche de cette ligne devait avoir grand soin d'entretenir toujours ses communications, par la plaine, avec le colonel Crass-Groet-Ketten.

Le lieutenant-général recommanda au général-major van Guericke de rester dans cette position jusqu'au moment où il lui ferait passer de nouveaux ordres pour l'attaque.

Par ces dispositions, le lieutenant-général couvrait entièrement la batterie de la révolution, et le Helder. Ce village est tout ouvert, et la batterie, construite uniquement pour défendre la passe, est fermée seulement avec des palissades, pour être à l'abri d'un coup de main. Tous deux ne sont susceptibles d'aucune résistance. Le couvrir pendant le combat, ordonner au général-major van Guericke, au cas que l'ennemi cherchât à forcer la passe, d'envoyer à la batterie tous les secours qui seraient nécessaires à sa défense et au servive de son artillerie, étaient les seules précautions que la nature du terrain, que

celle de l'attaque de l'ennemi, rendissent possibles.

Le même soir, le lieutenant-général donna aussi des ordres pour que toute la brigade du général-major Zuilen van Nyewelt, même les deux bataillons de la division qui étaient restés en réserve à Harlem, marchassent, pendant la nuit, pour se porter sur la côte.

Profitant de la beauté du temps et du calme parfait de la mer, l'ennemi avait fait tous les préparatifs de son débarquement. Il avait en mer une immense quantité de chaloupes, et à quatre heures du matin, il avait déjà jeté à terre une force considérable qui vint attaquer impétueusement les chasseurs postés dans les Dunes. Malgré les intentions du lieutenant-général, on les avait, pendant la nuit, beaucoup trop dispersés.

Ces deux bataillons, attaqués par une force supérieure, n'opposèrent qu'une très-faible résistance et se replièrent dans le plus grand désordre.

Le brave lieutenant-colonel Luck, voulant, par l'exemple de son courage, retenir sa troupe, s'exposa avec une audace qui lui coûta la vie.

Le deuxième bataillon de la cinquième demi-brigade, sous les ordres du lieutenant-colonel Herbig, peu intimidé par la fuite des chasseurs et l'approche des Anglais, qui les poursuivaient en force, les chargea à la baïonnette; malheu-

reusement dans cette charge le brave Herbig fut tué, et son bataillon, accablé de la perte de son chef et par la supériorité de l'ennemi, se replia après avoir perdu beaucoup de monde; mais il fit sa retraite en ordre, et la compagnie de grenadiers disputa encore long-temps le terrain dans les Dunes. Les chasseurs les avaient abandonnés dans le plus grand désordre et avec la plus grande précipitation.

Le général-major van Guericke, craignant que l'ennemi ne débouchât avec eux, marcha, avant d'en recevoir les ordres, avec les deux escadrons de cavalerie et le deuxième bataillon de la septième, pour se rapprocher du signal du télégraphe, et rallia dans sa marche le deuxième bataillon de la cinquième brigade.

Le lieutenant-général, rencontrant la tête des chasseurs, qui quittaient le combat, les rallia et les ramena au Groet Keetten.

L'ennemi s'était déjà étendu jusqu'à cette hauteur, mais restait toujours dans les Dunes, sans se hasarder dans la plaine.

Ces Dunes, très-profondes et très-inégales, ne permettaient pas de placer plus de deux bataillons de front.

Le lieutenant-général ordonna au colonel Crass de disposer les deux siens pour l'attaque, et forma une seconde et troisième ligne des dif-

férens bataillons de la brigade du général-major Zuilen van Nywelt, à mesure qu'ils arrivaient.

Le terrain, près de Groet Keetten, permettant à l'artillerie de manœuvrer, il fit soutenir l'attaque qu'allait faire le colonel Crass, par deux pièces d'artillerie légère, sous les ordres du capitaine d'Anguerand.

Le lieutenant-général plaça aussi les chasseurs qu'il avait ramenés, sur le flanc des hautes dunes du Sand-Dyk et ordonna de commencer l'attaque.

Les deux bataillons de la cinquième demi-brigade, sous les ordres du colonel Crass, la firent avec la plus brillante valeur et le plus heureux succès : ils regagnèrent plus d'une demi-lieue de terrain.

Le lieutenant-général aurait désiré que dans ce moment l'ennemi fût aussi attaqué sur sa gauche, mais la marche imprévue du général-major van Guericke laissait sans ordres, et par conséquent inactifs, les deux bataillons de la septième, placés en avant de Huisduinen.

Le général-major, se trouvant alors dans la plaine en face du signal du télégraphe, avec le deuxième bataillon de la septième et celui de la cinquième qu'il avait recueilli, le lieutenant-général lui envoya l'ordre d'attaquer vigoureusement sur ce pont pour faire une diversion, qui

pût mettre le colonel Crass à même de maintenir ses succès; mais de très-grands fossés séparaient le général-major van Guericke des Dunes; obligés de faire de très-grands détours pour aller à lui, les ordres ne lui parvenaient que lentement; et ces fossés l'empêchaient de les exécuter.

Ainsi les deux bataillons de la cinquième demi-brigade eurent à supporter tout l'effort de l'ennemi, qui envoyait sans cesse des troupes fraîches à terre.

Ces bataillons, après leurs premiers succès, arrivaient sur un terrain beaucoup plus difficile, qui les forçait de resserrer leur front et empêchait l'artillerie de les suivre. Le colonel Crass, avec un très-faible peloton, voulut essayer une charge de cavalerie; mais les chevaux s'enfonçant jusqu'au ventre dans le sable mouvant, la rendit impossible.

Le lieutenant-général fit soutenir cette attaque par le bataillon de la troisième, par le troisième bataillon de la première et par le troisième bataillon de la sixième; mais malgré la valeur que ces troupes et leurs chefs montraient, elles ne faisaient que gagner et perdre alternativement du terrain, sans pouvoir parvenir à débusquer l'ennemi des Dunes.

Privés de l'usage de notre cavalerie, nous étions réduits à un feu de mousqueterie très-vio-

lent, et lorsqu'un bataillon avait combattu quelque temps, la prodigieuse quantité de blessés et celle des hommes qui étaient employés à les transporter sur les derrières, le réduisaient presque à rien et le forçaient à la retraite; et, quand par une attaque vigoureuse, ces braves bataillons regagnaient du terrain, ils arrivaient dans ces grands intervalles, ouverts du côté de la mer, qui exposaient leur flanc à tout le feu de la flotte, et les mettaient dans l'impossibilité de pousser plus loin leurs succès.

Ce combat, commencé à quatre heures du matin, se prolongea jusqu'à six heures du soir. Tant blessés, que morts et égarés, il avait déjà coûté à la division quatorze cents hommes, dont cinquante-sept officiers.

Le lieutenant-général convaincu que ce serait en vain qu'il voudrait chasser des Dunes un ennemi déjà supérieur en nombre, et soutenu par une artillerie aussi formidable que celle de sa flotte, ne voulut pas exposer inutilement sa division à une perte considérable.

Il prit, pour le reste du jour, une position au Groet Keeten, et à l'entrée de la nuit, toute sa division marcha pour occuper la position du Zyp, ayant les flancs appuyés aux deux mers, la gauche à Petten, la droite à Oude-Sluis.

Dans la soirée du 27 août, l'ennemi reçut encore un convoi de quatre-vingts voiles.

Par le résultat du combat, il était resté maître des Dunes entre Calandso-Og et Huisduinen : il eut donc la facilité de continuer son débarquement.

Il était déjà maître du Kleein-Ketten ; et ses forces s'augmentant à chaque instant, il allait se développer davantage, en s'avançant dans la plaine, et aurait coupé la seule communication qui restait encore par le Koegrass, avec le Helder et Huisduinen, où les deux bataillons de la septième demi-brigade étaient demeurés.

Les officiers de la marine ayant assuré à plusieurs reprises, que la batterie de la *Révolution* était inutile à la défense de la passe ; et, d'ailleurs, cette batterie n'étant point construite de manière à pouvoir contenir garnison, une fois isolée, elle était impossible à défendre. Le lieutenant-général ne voulut donc pas s'exposer à perdre sans fruit ces deux bataillons de la septième, qui infailliblement auraient été faits prisonniers, si l'ennemi leur avait coupé le seul chemin qui leur restait pour faire leur retraite.

Le lieutenant-général ordonna donc de l'exécuter, ce qu'ils firent après avoir encloué toutes les pièces de la batterie, et vu la flotte batave se retirer pour prendre position sous le Vlieter.

Le 28 août, l'ennemi, occupé à continuer son débarquement, ne tenta aucune attaque.

Le lieutenant-général, ce jour, examina la position qu'il occupait, et ordonna les ouvrages nécessaires pour la fortifier autant que possible, contre les défauts sans nombre qu'elle offrait.

Cette position, ayant cinq lieues d'un front oblique, était beaucoup trop étendue pour les forces de la division, qui ne montait pas à huit mille hommes d'infanterie : la cavalerie était de toute inutilité dans ce terrain entrecoupé.

Sur tout le front de cette position, des augmentations de dunes s'avançant dans la plaine par angles inégaux, à très-peu de distance de l'également de Sloot où était établie la ligne de défense, donnaient à l'ennemi la facilité de réunir de puissans moyens pour attaquer avec succès son centre, où, par la nature du terrain, les troupes étaient trop dispersées.

Mais un défaut plus considérable exposait la division à une perte certaine.

La gauche appuyait à Petten, et là les Dunes et le Strand étaient tout à l'avantage de l'ennemi.

L'armée anglaise, déjà près du double plus forte que la division, renforcée encore par des chaloupes canonnières et des bâtimens armés, qui pouvaient venir près de la côte prendre notre ligne à revers, était certaine d'un succès; si elle

voulait forcer la position de Petten, quelque précaution que prît le lieutenant-général pour la fortifier.

Ce point une fois emporté, l'ennemi en marchant rapidement sur Bergen, se mettait entre Alkmaar et le Zyp ; et coupait toute retraite à la division, surtout s'il avait eu la précaution de retenir ses forces en multipliant les fausses attaques sur son front trop étendu.

Le lieutenant-général, qui avait réitéré ses instances les plus pressantes, pour l'organisation d'une puissante réserve, avait la certitude qu'il n'existait encore sur ses derrières aucune réunion de forces, qui fût à même de lui donner des secours pour le dégager.

Toutes les chances de succès se réunissaient donc en faveur de l'ennemi, s'il tentait cette attaque; et le lieutenant-général passa la journée du 28 dans les anxiétés cruelles que lui faisait éprouver le danger trop réel de sa position.

Ses inquiétudes étaient encore augmentées par la difficulté qu'éprouvait le transport des munitions de toute espèce. Le combat de la veille avait épuisé toutes les cartouches; il ne restait pas un coup de fusil à tirer. Vingt-quatre heures s'écoulèrent avant que les munitions demandées au ministre de la guerre pussent être arrivées.

Le lieutenant-général fit part au général en chef de sa position, et renouvela encore ses instances pour qu'il pressât l'envoi des renforts.

Le 29 août, des observations sur la côte assuraient le lieutenant-général, que, pendant les deux jours précédens, la flotte avait reçu de nouveaux bâtimens, et qu'elle était forte de deux cent cinquante voiles ; il était également certain que la constance du calme plat qui régnait, avait laissé à l'armée anglaise la facilité d'opérer son débarquement presque en entier : enfin, il vit que l'ennemi s'avançait sur tout son front, et que ses bâtimens armés s'approchaient de Petten.

Un bataillon français seulement venait d'arriver à Harlem et avait dû rejoindre la division, mais il reçut contre-ordre.

Le lieutenant-général avait donc la triste conviction de ne recevoir aucun renfort, et de ne pouvoir empêcher l'ennemi de percer sur sa gauche. La seule inspection du terrain démontrait l'évidence du succès de cette attaque, dont les Anglais hâtaient les préparatifs.

Plutôt que d'exposer sa division à être coupée et à être par conséquent prisonnière ou détruite, le lieutenant-général prit le parti de faire un mouvement rétrograde, à l'effet de gagner une position plus sûre qui, en offrant une défensive

facile, lui donnerait la possibilité d'attendre la réunion des forces que le général en chef organisait, et il avait le projet de choisir celle de Monnikendam et Purmerend.

En conséquence, le 30 août, à trois heures du matin, toute la division se mit en marche et vint, ce jour, prendre position à la hauteur du Schermer; la droite appuyée au confluent des canaux, près d'Avenhorn, et la gauche à à Alkmaar; le quartier-général fut établi à Schêrmerhorn.

Le lieutenant-général apprenant que les troupes françaises étaient en marche, que deux bataillons devaient arriver ce jour là à Alkmaar, et voyant que la position dans laquelle il se trouvait, réunissait à peu près les avantages qu'il recherchait, arrêta son mouvement et se décida à la conserver. Il laissa sa droite prolongée jusqu'à Avenhorn, dans l'intention de protéger de là l'évacution des magasins de Horn; mais aussitôt cette opération achevée, il se proposait de la retirer pour renforcer la gauche d'Alkmaar à la mer; cet espace de terrain n'étant encore occupé que par les deux bataillons français qui venaient d'arriver.

Alors sa droite aurait appuyé à Rustenburg, et sa division était dans une position presque inexpugnable, ayant un front resserré et défendu

par un canal large et profond, qui, en enveloppant son flanc droit, se prolongeait jusqu'aux grandes eaux près de Harlem et l'entourait comme dans une place forte.

La journée du 31 fut employée à ordonner et à exécuter les mesures qui pouvaient encore rendre cette position plus sûre.

Le lieutenant-général ne borna pas ses précautions à sa situation présente, il pressentit que l'ennemi, s'il en avait l'audace, pouvait profiter du temps, qui devait s'écouler encore avant la réunion de l'armée française et batave, ou que d'autres chances de la guerre, pourraient le mettre à même d'inquiéter Amsterdam : il pensa qu'il était de la plus haute importance, pour le salut de la chose publique, de mettre la capitale à l'abri de tout danger, soit par eau, soit par terre.

Il ordonna, en conséquence, au lieutenant-colonel du génie Krayenhoff, d'établir par échelon, depuis Moninkendam et Purmerend jusqu'à l'Y, deux lignes de défense fortifiées par des ouvrages et des inondations. Il ordonna aussi de construire sur les côtes intérieures les batteries nécessaires à la défense de Pampus, et fit engager la marine à s'occuper d'y placer des bateaux et autres bâtimens armés.

Quelque immenses et pénibles que fussent ces travaux, le lieutenant-colonel Krayenhoff s'ac-

quitta de cette commission avec autant d'intelligence que de zèle, et bientôt le lieutenant-général eut sur ses derrières deux positions presque inexpugnables sur lesquelles il pouvait se retirer successivement pour couvrir Amsterdam.

Dans la soirée du 31, le général-major Don se présenta au quartier-général, envoyé en parlementaire par le général Abercromby, chargé, disait-il, d'une mission auprès du gouvernement batave et demandant des passeports pour s'y rendre. Le lieutenant-général sachant que l'armée était loin encore de pouvoir être réunie, saisit évidemment l'occasion que lui offrait le général-major Don de ralentir l'attaque de l'ennemi en retardant la réponse à sa demande; il lui déclara donc, que ne pouvant lui accorder des passeports sans en avoir reçu l'ordre, il allait envoyer consulter le général en chef, qui était à la Haie : ce qu'il fit; mais en l'engageant à retarder cette réponse jusqu'à l'arrivée des renforts.

Deux jours s'écoulèrent, et sur ces entrefaites les troupes françaises arrivaient successivement à Alkmaar : le général en chef y arriva lui-même le 2 septembre.

Le 3 septembre, le général en chef fit l'inspection de toute la ligne, et d'après ses ordres,

la division commença, le soir même, son mouvement sur la gauche.

Le 4 elle l'eut entièrement achevé : Avenhorn fut évacué, et la droite appuya à Rustenburg, et la gauche à Coëdik.

Le 8 septembre, les troupes, sous le commandement du lieutenant-général Dumonceau, arrivèrent à Alkmaar, et l'armée batave réunie fut partagée en deux divisions.

Pour les rendre égales en force, le lieutenant-général fit passer dans celle du lieutenant-général Dumonceau toute la septième demi-brigade ;

Le troisième bataillon de la sixième,

Et le premier régiment de cavalerie :

Il reçut en échange,

Le troisième bataillon de la quatrième.

La division du lieutenant général Dumonceau forma alors le centre de l'armée française et batave, et celle du lieutenant-général la droite. Par ordre du général en chef, elles formèrent des avant-gardes composées chacune de deux bataillons des chasseurs et des compagnies de grenadiers réunies en bataillons.

La division du général Monceau occupa la position du Koedyk, et son avant-garde fut postée à Schoorldam.

La division du lieutenant - général occupa

celle de Saint-Pancras, et eut son avant-garde, sous les ordres du colonel Crass, postée à Oude-Scarpel, un des village contigus, qui forment le Langéndyk.

Le 9 septembre au matin, l'ennemi poussa une forte découverte sur ce point : un peloton de vingt hommes, de sa cavalerie légère, vint témérairement charger, à la tête du village, le poste de chasseurs qui avait élevé de légères baricades pour se couvrir. Les chasseurs tirèrent sur cette cavalerie presque à bout portant, prirent ou tuèrent douze chevaux et autant d'hommes. Le reste prit la fuite; toute la reconnaissance de l'ennemi fit sa retraite sans avoir pu pénétrer dans le village.

Le 9 septembre au soir, le général en chef donna, à toute l'armée, l'odre d'une attaque générale, et avait assigné à la division, pour la sienne, le village d'Eenigenburg, où elle devait forcer et s'emparer de la digue.

En exécution de ces ordres, le lieutenant-général se rendit à son avant-garde, et à deux heures du matin, il la mit en mouvement sous les ordres du colonel Crass.

A quatre heures, elle s'était déjà rendue maîtresse de Heerencarspel et d'Oxhorn ; elle s'avança sur Eenigenburg pour y former son attaque; mais tous les chemins étaient occupés par

la division du lieutenant-général Dumonceau, la brigade du général-major Bonhomme qui, ne trouvant point la route indiquée dans son ordre, et qui effectivement n'existait pas, fut obligé de s'emparer de celle par où devait arriver la division du lieutenant-général ; ne pouvant alors développer ses forces qu'en appuyant sur sa droite, il fut forcé de renoncer à l'attaque d'Eenigenburg pour faire celle de Saint-Martin.

Les commencemens de cette attaque furent heureux. Déjà l'ennemi avait abandonné un rédan qu'il avait à la tête du village. Le lieutenant-général, après avoir fait taire le feu d'artillerie ennemi, se disposait à emporter le reste de sa position de vive force, lorsqu'il fut prévenu, par le colonel Crass, que quelques bataillons de la brigade du général-major Bonhomme, après avoir fait une charge malheureuse sur la digue d'Eenigenburg, se repliaient en désordre. Cet événement força le lieutenant-général à ralentir son attaque : il se porta rapidement à sa gauche pour retenir les chasseurs qui suivaient les bataillons du général-major Bonhomme dans leur retraite : il les rallia une lieue en arrière de la position, et les reconduisit sur le terrain.

Le général-major Bonhomme allait reprendre son attaque. Le lieutenant-général retourna aussi diriger celle de Saint-Martin, mais il s'a-

perçut, par la direction du feu, et des rapports lui confirmèrent que sur la gauche on n'avait pas encore fait de progrès.

Le général Bonhomme, après une seconde tentative, n'avait pu non plus pénétrer sur la digue, près d'Eenigenburg. Alors le lieutenant-général, craignant de trop s'engager en dépassant la hauteur de la division du lieutenant-général Dumonceau, se borna à maintenir ses premiers avantages dans l'espérance de recevoir des nouvelles du succès de l'attaque sur Petten, et de nouveaux ordres du général en chef.

A deux heures et demie, il vit que le feu, sur toute la gauche, avait entièrement cessé, et que l'ennemi faisait filer une colonne considérable sur la droite pour la tourner; alors certain que le combat avait fini sur toute la ligne pendant que lui seul continuait encore son attaque, il ordonna la retraite.

Elle se fit dans le plus grand ordre, quoique l'ennemi cherchât à la troubler, en attaquant son arrière-garde et son flanc droit sur Dorxhon; mais tous ses efforts n'aboutissaient qu'à incendier le village avec ses obuses.

La perte, ce jour là, tant en tués que blessés ou égarés, fut de 150 hommes.

Le lieutenant-général eut beaucoup à se louer de la conduite de la 1.ere demi-brigade, dont deux

bataillons commencèrent l'attaque sur St-Martin avec la plus grande vigueur. Il doit aussi les plus grands éloges à la compagnie d'artillerie légère, commandée par le capitaine d'Anguerand et son adjudant Maal, ainsi qu'au sous-lieutenant d'artillerie Vanalphen. Ces officiers, dès que l'attaque fut ordonnée, firent un feu très-nourri, et portèrent, avec audace, leurs pièces en batterie jusqu'à cent toises des retranchemens ennemis.

Trois heures après la retraite, lorsque toutes les troupes étaient dispersées dans leurs cantonnemens et que la nuit commençait à tomber, un sergent des chasseurs, payé sûrement par des malveillans, s'écria : que la cavalerie anglaise était entrée dans le Lange-Dyk, et massacrait tout ce qu'elle y rencontrait.

Ces villages, formant un défilé de plus de deux lieues d'étendue, il était impossible de vérifier sur-le-champ la fausseté de cette nouvelle, qui inspira facilement la terreur à des troupes fatiguées, surprises sans armes dans un moment de repos et dispersées dans les maisons; elles s'enfuirent en désordre et se pressaient en foule pour sortir de ce défilé, et arrivèrent comme un torrent jusqu'à Saint-Pancrass, où heureusement le lieutenant-général avait établi son quartier-général. Il fit prendre, sur-le-champ, les armes à un bataillon de la cinquième demi-brigade, et sa

présence suffit pour rétablir l'ordre ; mais une partie des fuyards avait pénétré sur les derrières jusqu'au parc d'artillerie où ils effrayèrent les charretiers qui s'enfuirent avec leurs chevaux jusqu'à Alkmaar, d'autres, jusqu'à Haarlem où ils portèrent la même alarme dénuée de tout fondement.

D'après l'autorisation du général en chef, le lieutenant-général prit les précautions les plus sévères pour punir les auteurs de cette terreur panique et empêcher qu'elle pût se renouveler.

Dès ce moment, le lieutenant-général s'occupa sans relâche de remédier aux inconvéniens sans nombre qu'offrait sa position.

Le lieutenant-général devait occuper les quatre villages de Oude-Carspel, Noordscharwoude, Zuide-Scharwoede et Broek. Ces villages, en formant un défilé étroit, n'offrent pas sur toute leur longueur un seul emplacement où l'on puisse développer huit hommes de front; un canal assez profond les couvre sur tout le flanc droit; mais l'ennemi posté au Nieuwdorper-Verlaat, maître de tous les chemins qui aboutissent sur ce canal, pouvait facilement tourner cette position.

Ainsi, soit qu'il forçât la tête du défilé, soit qu'il attaquât sur ses derrières, toutes les forces, placées dans une position si dangereuse, étaient exposées à une perte presque certaine, si l'on ne

trouvait moyen de mettre ces villages à l'abri d'une surprise ou d'une attaque de vive force. Pour parvenir à ce but, on devait faire des ouvrages aussi nombreux que difficiles.

Le lieutenant-général fit couper tous les chemins et tous les ponts qui aboutissent au canal qui couvrait son plan, et y fit construire des batteries pour empêcher l'ennemi d'en déboucher. Il fit aussi élever des demi-redoutes pour défendre la tête d'Oudscarpel.

Quelque zèle que mirent les officiers de génie, quelque activité que mit le lieutenant-général lui-même pour presser la confection de ces ouvrages, malheureusement ils n'étaient point achevés lorsque l'ennemi vint attaquer le 19 septembre.

Trois digues venaient se réunir en avant d'Oudscarpel, et l'une d'elles, la plus considérable, conduisant à nos retranchemens, formait, à soixante toises sur leur front, une parallèle des plus exactes.

Le lieutenant-général n'avait pas eu assez de temps pour faire raser cette digue, et mêler un espace aussi considérable de terrain.

A la pointe du jour, le 19 septembre, l'ennemi, venant de Dirxhoorn par cette digue, se présenta devant Oudcarspel. L'adjudant-général Durutte et le colonel Crass, qui commandaient

les avant-postes, s'étaient déjà rendus dans les redoutes.

A cinq heures et demie du matin, le jour fit découvrir la tête de la colonne ennemie, forte de plus de 6000 hommes. Elle était composée de la division entière du lieutenant-général James Pultney. Nos postes se relevant à cette heure à l'avant-garde, indépendamment de chasseurs, il s'y trouva heureusement deux bataillons que l'adjudant-général Durute et le colonel Crass retinrent en faisant, avec beaucoup d'intelligence, les dispositions nécessaires pour bien recevoir l'ennemi.

Il s'avança audacieusement en colonne serrée pour charger sur nos retranchemens.

Les deux braves officiers qui viennent d'être nommés, donnèrent, dans cette circonstance, aux troupes, l'exemple du courage et du sang-froid. L'infanterie, à leur demande, monta sur la banquette de la redoute pour faire son feu et recevoir l'ennemi. L'artillerie attendit la colonne à trente pas de distance, et lui tira plusieurs coups de mitraille avec tant de précision et de justesse qu'elle fut totalement culbutée, et se retira dans le plus grand désordre, se jetant sur les flancs de la digue qui élevait ainsi un retranchement naturel en sa faveur et la mettait à l'abri de notre feu.

Dans cette première attaque, l'ennemi perdit infiniment de monde, entre autres le capitaine Odonnel et un colonel, qui furent blessés et faits prisonniers.

De notre côté, l'adjudant-général Durutte fut aussi légèrement blessé, lui et le colonel Crass eurent tout leur habillement criblé de balles.

Revenu de son premier désordre, l'ennemi continua son attaque. Il plaça des pièces d'artillerie; et son infanterie, qui était logée derrière, à très-peu de distance de nos retranchemens, encore imparfaits, tuèrent beaucoup de monde et spécialement de nos canonniers; mais ces braves militaires, tirant long-temps avec la même constance et la même adresse, démontèrent deux pièces à l'ennemi et incendièrent ses caissons.

L'ennemi, en renouvelant ses bataillons, osa une seconde et troisième fois, former des têtes de colonnes pour s'avancer encore sur les retranchemens. Elles furent toujours culbutées par notre mitraille, et l'ennemi découragé, ralentit son attaque. Il était dix heures, et le lieutenant-général crut voir par la direction des feux, que l'ennemi faisait des progrès assez rapides sur la gauche. Il s'était assuré que les villages de Warmenhuzen et Schorldam avaient été emportés de vive force : il apprit aussi que le lieutenant-général Dumonceau avait été blessé; alors craignant

que sa division ne souffrît de son absence et ne fût attaquée par des forces supérieures, et confiant dans les excellentes dispositions que montrait son avant-garde qui était dans l'enthousiasme de ses premiers succès, le lieutenant-général crut pouvoir se dégarnir de toutes les forces qu'il avait à son camp de Saint-Pancrass.

Il envoya à la division Dumonceau sous les ordres du général-major Zuylen van Nywelt, deux bataillons, le régiment des dragons et six pièces d'artillerie légère, et il mit en réserve un bataillon près d'Alkmaar.

Il couvrit, avec le reste des troupes, sa droite et ses derrières jusqu'à Schormerhoorn, et craignant que l'ennemi ne marchât sur Monniscendam et Purmerent, il ordonna à un bataillon, s'il était nécessaire de se jeter dans ces deux postes qu'on travaillait à retrancher. Les progrès de l'ennemi, sur la gauche, allaient toujours croissant, profitant de l'évacuation de Warmenhuisen. Il envoya, pour renforcer la division de Pulteney, un bataillon des gardes et un du cinquième régiment. Cette colonne fila à travers les prairies qui bordaient la gauche de nos retranchemens.

On n'avait pas eu le temps de faire des inondations pour augmenter l'eau des canaux dont ces prairies sont coupées; d'ailleurs, les rapports

des paysans affirmèrent que ces canaux avaient plus de sept pieds de profondeur. Cependant cette colonne trouva moyen de les faire franchir, et vint déborder tout à coup la gauche de nos retranchemens.

Le colonel Crass et l'adjudant-général Durutte sentirent le danger de la position, connaissant la difficulté de la retraite qu'ils avaient à faire à travers un défilé de deux lieues d'étendue. Ils délibérèrent entre eux s'ils ne la commenceraient pas de suite; mais, réfléchissant, qu'en se maintenant à Oudscarpel, ils opéraient une grande diversion dans les forces ennemies, et les empêchaient de pousser plus avant la pointe qu'ils avaient faite sur la gauche qui, par là, aurait plus de facilité à reprendre ses avantages, ils résolurent de tenir jusqu'à la dernière extrémité, au risque même d'être forcés d'abandonner leurs canons.

Le lieutenant-général qui était allé un instant à Saint-Pancrass, pour faire partir les renforts qu'il envoyait à la division Dumonceau, reçut la nouvelle que la gauche commençait à obtenir des succès, et le général-major Bonhomme le fit prévenir qu'il allait attaquer avec vigueur Schoorldam, et l'invitait à faire une diversion en attaquant aussi de son côté.

Il retourna à la tête d'Oudscarpel au moment

où la colonne, qui avait débordé la gauche de nos retranchemens après avoir reçu un feu terrible de notre artillerie, avait entièrement disparu. On la croyait en retraite. Deux pièces de l'ennemi étaient restées démontées sur la digue, et paraissaient abandonnées. L'adjudant-général Durutte proposa de faire une sortie en avant de nos retranchemens pour aller s'en emparer, et de former une attaque vigoureuse pour seconder celle du général-major Bonhomme.

Le lieutenant-général, résistant à cette ardeur, ne voulut consentir qu'à détacher une centaine de grenadiers pour tâter l'ennemi.

A peine se furent-ils portés en avant que l'infanterie anglaise, toujours cachée derrière la digue, en sortit avec impétuosité, et les chargea avec vigueur. La colonne qui était entrée dans la prairie, sur la gauche, et qui, au lieu de se retirer, s'était mise à plat-ventre dans les grains pour éviter le feu de notre artillerie, reparut tout à coup, et marcha à grands pas sur notre flanc.

Des deux côtés, nous étions approchés à quinze toises de distance. Quoique les coups de mitraille de notre artillerie fissent disparaître des pelotons entiers, nos grenadiers, alors se trouvant environnés de feu, se replièrent en désordre par-dessus les retranchemens, embarrassèrent en partie la manœuvre des pièces qui furent forcées

de ralentir leur feu. Pour comble de malheur, dans ce moment, l'avant-train d'une d'elles s'incendia dans la redoute et brûla presque tous nos canonniers.

L'ennemi, profitant de ce désordre, entra pêle-mêle avec nos grenadiers, et par ce coup hardi et imprévu, se rendit maître de nos retranchemens.

Forcés de les abandonner subitement, la retraite se fit à travers du long défilé du Langedyk avec autant d'ordre que possible, mais nous souffrîmes beaucoup du feu de l'ennemi qui nous poursuivait avec ardeur, et les troupes postées dans les batteries de droite, quoique averties, ayant mis de la lenteur à gagner le village, se trouvèrent ainsi coupées et faites prisonnières.

La compagnie des grenadiers du premier bataillon de la première demi-brigade que le lieutenant-général avait placée en réserve à Broek à la queue du défilé, arrêta l'ennemi, et ce bataillon prenant une position en avant de Saint-Pancrass avec les trois compagnies de grenadiers de la quatrième demi-brigade, les Anglais n'osèrent pas déboucher.

Peu de temps après, le lieutenant-général apprenant que la gauche continuait à remporter des avantages considérables sur les Russes, d'après les ordres du général en chef, fit ses dispo-

sitions pour reprendre le Langendyk, où le bataillon des grenadiers pénétra à la nuit tombante. L'ennemi l'évacua avec la plus grande précipitation. Nous lui fimes une centaine de prisonniers, dont quatre officiers et toute une ambulance. Nous retrouvâmes non-seulement toute l'artillerie que nous avions été forcés d'abandonner dans nos batteries, mais nous prîmes encore ses deux pièces qu'il avait laissées sur la digue.

Dans cette journée, l'ennemi laissa, sur le champ de bataille, plus de 500 morts; nous perdîmes environ 1600 hommes, mais la plupart furent faits prisonniers.

Le lieutenant-général eut à regretter la mort du brave major Stamford du premier bataillon des chasseurs, et du capitaine Grabner, officier de son état-major, et surtout celle du capitaine Herlitz, du premier bataillon de chasseurs, officier d'un mérite distingué.

Quoiqu'un coup inattendu nous fit éprouver dans cette journée, un moment de revers, jamais le lieutenant - général n'eut tant à se louer du courage et de la constance des troupes qui, par l'opiniâtreté de leur résistance, ont forcé même leur ennemi à faire leur éloge. (1)

---

(1) *Voyez le rapport du duc d'Yorck du* 20 *septembre.*

Depuis cette journée, le lieutenant-général s'occupa constamment de perfectionner les ouvrages qui défendaient sa position.

Afin de pouvoir exercer une surveillance plus active pour diriger ces travaux et assurer de plus en plus sa position, le lieutenant-général transporta son quartier-général à Broek, le 27 septembre, et l'ennemi restant dans l'inaction jusqu'au 2 octobre, il lui laissa le temps de la rendre entièrement inexpugnable.

Ce jour, l'ennemi attaqua toute la ligne, à six heures du matin. Il tenta, sans succès, trois différentes attaques sur nos retranchemens.

La digue avait été aplanie, de grandes inondations nous couvraient et lui rendaient impossibles les approches qui lui avaient été si favorables le 19 septembre, et le feu supérieur de notre artillerie arrêta tous ses efforts.

Ne pouvant pénétrer ni sur le front, ni sur la gauche de la position, il parvint, à cinq heures du soir, à placer, sur la droite, des pièces de gros calibre et des obusiers qui jouèrent jusqu'à la nuit.

Le lieutenant-général, plein de confiance dans la force de sa position, se dégarnit encore de deux bataillons de la première demi-brigade, de quatre pièces de sa compagnie d'artillerie légère et d'un escadron du régiment de dragons pour les en-

voyer à la gauche, qui paraissait avoir besoin de puissans renforts.

Ces troupes se conduisirent de manière à mériter les éloges des généraux français sous les ordres desquels elles furent employées cette journée et les suivantes : car elles restèrent séparées de la division jusqu'au 12 octobre.

Dans la journée du 2 octobre, le lieutenant-général n'eut que quinze hommes de blessés. Il conserva sa position jusqu'à trois heures du matin, heure à laquelle il eut ordre, du général en chef, de faire sa retraite sur Saint-Pancrass, d'où, par de nouveaux ordres, il la continua sur Purmerend et Monikedam. Malgré la longueur et la difficulté des chemins, cette retraite s'opéra dans le plus grand ordre et sans la moindre perte.

Les ouvrages que le lieutenant-général avait ordonnés, pour la défense de cette position, n'étaient point encore achevés, il y fit travailler avec la plus grande activité, et employa les journées des 3, 4 et 5 octobre à prendre toutes les précautions qui pourraient l'assurer sur son front et sur son flanc droit qui appuyait au Zuider-Zée, et qui pouvait être inquiété par les bâtimens ennemis.

Le 6 octobre, il était allé faire une inspection sur sa gauche, pour, de là, se rendre chez le général en chef, lorsque l'ennemi attaqua à

Castricum et à Bakkum : il ne fit aucune tentative sur la division du lieutenant-général, mais il chercha vraisemblablement à la paralyser pendant l'action, en lui envoyant encore une fois le général-major Don en parlementaire. Il fut reçu pendant l'absence du lieutenant-général qui, dès qu'il fût instruit de son arrivée, donna ordre qu'on le fît conduire à son quartier-général, et qu'on le considérât comme prisonnier de guerre.

Jusqu'au 9 octobre, le lieutenant-général s'occupa constamment de faire complèter ses ouvrages. Le 9, au soir, se trouvant à Monnikendam, il reçut ordre de marcher sur Hoorn.

La division formée sur deux colonnes, l'une partie de Monkedam et l'autre de Purmerend, entra dans cette ville, le 9, au matin.

Le 10, le lieutenant-général eut ordre de continuer son mouvement, et de marcher sur Winkel; il devait attaquer ce village que l'ennemi défendait avec des forces nombreuses, sous les ordres du prince William de Glocester.

Les troupes que le lieutenant-général avait fait passer à la gauche, le 2 octobre, n'étaient pas encore rentrées à sa division : il était aussi sans cavalerie et sans artillerie légère; et pour former son attaque sur Winkel, il n'avait à sa disposition que quatre bataillons d'infanterie et un bataillon de chasseurs.

Arrivée à Opmeer, son avant-garde fut attaquée par un escadron de cavalerie, qui vint audacieusement charger la tête de la colonne; mais les chasseurs, distribués à la droite et à la gauche du chemin, lui firent plusieurs décharges qui le mirent en déroute, et firent prisonniers un officier et environ 20 hommes, et prirent 13 chevaux.

Les débris de cet escadron s'enfuirent avec l'infanterie jusqu'au village d'Eersiwande, où le lieutenant général la fit sur-le-champ attaquer et la força à se replier jusque dans les retranchemens de l'ennemi sur la digue de la mer, derrière ce village.

La longueur et la difficulté des chemins empêchèrent le lieutenant-général d'arriver devant cette position et celle du Langedyk avant trois heures après-midi; mais il désirait les forcer avant la fin du jour. Il fit sur-le-champ trois attaques, l'une sur la droite contre les retranchemens sur la digue, et les deux autres contre les ponts du Langedyk.

Celles de gauche et du centre furent nécessairement lentes, parce que l'ennemi avait eu soin de couper les ponts et de défendre les approches derrière la digue; d'ailleurs le lieutenant-général ne voulut point brusquer ces deux attaques qui auraient été meurtrières: il aimait mieux atten-

dre le succès de celle qu'il avait ordonnée sur la droite.

De ce côté, l'ennemi croyait s'être mis à l'abri par deux grandes coupures qu'il avait faites à la digue du Zuider-Zée à une grande distance de ces positions et d'un retranchement garni d'artillerie qui défendait ces coupures avec beaucoup de peine, et par les plus affreux chemins l'artillerie légère conduisit un obusier sur la digue, et l'infanterie débusqua les postes qui défendaient les coupures sur lesquelles on jeta promptement des ponts.

A peine eut-on lancé quelques obuses dans les retranchemens ennemis, qu'ils furent abandonnés avec la plus grande précipitation ; mais la nuit qui était presque entièrement tombée, et les difficultés que nous rencontrîons à rétablir les ponts sur canal du Langereys, nous forcèrent de ralentir notre attaque, et l'ennemi eut le temps d'évacuer Winkel, dans lequel nous entrâmes à huit heures du soir, n'ayant pu faire que six prisonniers.

L'occupation de Winkel, forçant l'ennemi d'évacuer le Nieudorper-Verlaet, le lieutenant-général se hâta de rétablir ses communications avec la division du lieutenant-général Dumonceau qui fit occuper ce poste.

S'étant porté à la hauteur de Winkel, le lieutenant-général donna ordre au général-major Zuylen van Nyovelt d'envoyer une garnison et de l'artillerie à Enkhuizen et Médenblik. Les Anglais qui avaient encore des bâtimens dans ces deux ports y faisaient évacuer nos magasins.

L'armée de nos troupes les délivra non-seulement du pillage de l'ennemi, mais de l'incendie ; car les Anglais, avant de se retirer, avaient mis le feu aux magasins de la marine et à plusieurs vaisseaux, à Médenblik. Dans cette dernière ville, la garnison parvint à l'éteindre, et les habitans d'Enkhuizen arrêtèrent l'incendie dès son commencement.

Le 12 octobre, le lieutenant-général porta sa ligne en avant de Winkel jusqu'à Lutlewinkel et le Bocresluys.

Dès ce moment, le lieutenant-général s'occupa sans relâche des ouvrages nécessaires pour fortifier sa position, mais surtout de préparer tous les moyens pour l'attaque qu'il comptait avoir à faire sur Colhorn où l'ennemi commençait à se retrancher.

Le 13, il fut instruit par le général en chef, que le duc d'Yorck demandait à capituler.

Le 18, cette capitulation fut conclue et publiée.

Depuis ce temps, sa division est restée inactive dans sa position jusqu'à l'exécution des articles de cette capitulation, et jusqu'au moment où elle a reçu l'ordre de prendre ses quartiers d'hiver.

Le lieutenant-général, DAENDELS.

FIN.

ZUYD





CARTE GÉNÉRALE
DE LA
NORD - HOLLANDE
Pour servir à l'intelligence
de la Campagne de
1799.
ZUYDER ZEE
MER DU NORD
ENKHUYSEN
MEDENBLICK
HOORN
EDAM
MONNIKEDAM
PURMEREND
AMSTERDAM
ALKMAAR
DE HELDER
Wieringen I
Marken I
Hoogkarspel
Westerkerk
Benningbroek
Spanbroek
Schagen
Zype
DE ZYPE
Canal
Kamp
Dunes
Egmond op Zee
Egmond Binnen
Beverwyk
Haarlemmer Meer
Limen
Heyloo
Akersloot
Saerdam
Marken
Buyksloot
de Purmer
de Bemster
de Schermer
Milles d' Allemagne
Milles Anglais

